

7

Stadtmuseum Passau

Bücherei

Invent. Nr.

Pro Bellet.

2. 12.

11



y 18.

Memories

Lc (a) 42/1

Bildung



AVERTISSEMENT.

L'Editeur saisit l'occasion de rendre un hommage public aux qualités du cœur & de l'esprit, en attribuant ces Mémoires au celebre Auteur de CLARISSE & de Sir Charles GRAN-DISSON.

A VERTISSEMENT.

L'Éditeur a l'honneur de
rendre un hommage public aux
qualités du cœur & de l'esprit
en attribuant ces Mémoires au
celebre Auteur de CLARISSE
& de Sir Charles GRAN-
DISON.

MEMOIRS

DE MISS

SIDNEY BIDULLI

EXTRACTS

DE SON JOURNAL

ET

TRADUITS DE L'ANGLAIS

TOMES PREMIER

104 100 109





MEMOIRES

DE MISS

SIDNEY BIDULPH.



INTRODUCTION.

DE

L'EDITEUR.

UN ami m'invita l'été dernier à passer un mois à Buckinghamshire , chez Lady N. sa mere , qu'il alloit visiter tous les ans. C'étoit une femme sur le retour, mais elle avoit toute la gaieté de la jeunesse : elle y joignoit beaucoup de jugement & les plus belles manieres.

Elle vivoit retirée à la campagne, dans une belle maison, quoiqu'à l'antique, qui faisoit partie de son douaire.

Tome I.

A

El-

Elle y retraçoit la noble simplicité des mœurs anciennes. Ce fut là que mon ami me conduisit.

Introduit par le fils , avec la qualité de son ami , je fus reçu le plus poliment du monde. Je lui dois ce bon accueil , & j'ai toutes fortes de raisons de lui en favoir gré.

Nous passions généralement toutes nos soirées , lui & moi , dans la compagnie de sa mere. Elle aimoit les livres & favoit en juger. Son goût exquis lui rendoit la lecture agréable ; mais son âge ne lui permettoit plus de s'en occuper aussi aisément qu'elle avoit fait autrefois. Nous nous chargeâmes d'y suppléer : nous lui lisions les livres qui lui plaisoient davantage. Mais elle ne génoit point notre inclination : elle n'étoit point si attachée à ses lectures particulières , que nous ne pussions varier nos sujets à notre choix.

Il arriva qu'un soir , c'étoit la veille de notre départ , que nous devions lire
la

la tragédie de Douglas (*), une Dame du voisinage, femme d'esprit, qui avoit bu le thé avec nous, desira de l'entendre.

Nous commençâmes aussi-tôt après le thé. Nous lisions alternativement, mon ami & moi, tant pour nous soulager l'un l'autre, que de peur qu'une lecture trop prolongée ne vînt à languir, & ne rendît, par sa langueur, l'ouvrage même insipide.

Aucune de ces Dames n'avoit vu ni lu la piece auparavant; aucune ne put retenir ses larmes: éloge naïf de son mérite & de leur sensibilité.

Quand nous eûmes fini de lire, chacun exalta à son tour les beautés qui l'avoient frappé. Mais la Dame étrangere, prenant la parole, dit que malgré les beautés de détail dont cette tragédie étoit remplie, que malgré le plaisir que l'ensemble

(*) Tragédie de Mr. Hume, Ecclésiastique Ecoissois, parent du célèbre D. Hume.

ble lui avoit fait , elle y trouvoit un défaut assez considérable.

Nous étions fort impatiens de savoir ce que c'étoit. J'en trouve, continue-t-elle , la morale tout-à-fait décourageante, sur-tout pour la jeunesse. Le héros de la piece a toutes les vertus, humanité, droiture, modestie, reconnaissance , piété filiale , grandeur d'ame, générosité, valeur, tout cela dans un degré supérieur; & cependant il languit d'abord perdu dans l'obscurité, par l'ordre d'un destin envieux qui l'y retient jusqu'au sortir de la premiere jeunesse; puis à peine paroît-il au grand jour, qu'il est enlevé subitement par une mort prématurée, dans le temps & les circonstances où, moralement parlant, on devoit s'attendre à voir ses vertus dignement récompensées.

Chacun de nous dit à ce sujet ce qui lui sembla le plus raisonnable, lorsque Lady N. fixa notre attention, comme elle faisoit toutes les fois qu'elle ou-
vroit

vroit la bouche pour dire son sentiment. Je penserois comme vous, Madame, dit-elle, s'il n'arrivoit pas tous les jours un aussi grand nombre d'événemens fâcheux, capables d'autoriser la fiction de cette tragédie. Je ne veux pas dire que le poëte, qui a la liberté d'ordonner à sa fantaisie les ouvrages de son invention, peut récompenser & punir selon la mesure de la justice humaine : il pourroit peut-être faire quelque chose de plus utile, en donnant des exemples d'un plus grand poids au commun des jeunes-gens; & je ne voudrois pas me charger de défendre la pratique contraire, par les principes seuls de la morale poëtique. Mais je soutiens que le poëte qui en use ainsi, trouve sa justification dans l'expérience journaliere.

Si le bonheur suivoit la vertu, & que la fortune s'empressât toujours de couronner le mérite, votre objection, Madame, auroit bien plus de force. Mais le contraire arrive; & pour peu que l'on

ait vécu, on n'a besoin que de ses propres observations pour s'en convaincre. A la vérité, une pareille morale pouvoit avoir des suites fâcheuses chez les payens, qui ne portant point leurs vues au-delà des biens & des maux de cette vie, n'avoient guere d'autre motif de vertu, que la gloire & l'estime des hommes. Au lieu que parmi nous, qui suivons des principes plus purs, elle ne peut, au moins elle ne doit point être à craindre. Tout le mal qu'on voudroit lui attribuer, étoit fait avant elle & sans elle.

Je croirois plutôt qu'elle devroit servir à confirmer cette belle maxime: qu'il faut user des biens temporels avec l'indifférence que méritent des choses périssables de leur nature, & qui ne sont d'aucun prix devant Dieu. Par malheur cette vérité n'est plus qu'une vaine speculation, oubliée dans la pratique.

D'ailleurs il est bon de ne pas prendre les maux qui nous arrivent, pour des châtimens dispensés par l'arbitre sou-

verain qui dispose tout à sa volonté, ni leurs contraires pour des récompenses; d'envifager plutôt les uns & les autres d'une maniere purement humaine; & en les estimant fur ce pied, de n'attendre une distribution égale de justice que dans ce lieu où notre fort, quel qu'il soit, ne changera point. Voilà comme on instruisoit mon enfance : on m'apprenoit de bonne-heure à apprécier de la sorte ce qui affecte tant les hommes. Peut-on se dissimuler qu'il n'y ait une partialité extrême dans la distribution des biens & des maux de ce monde? partialité très-réelle & très-affligeante, s'il n'y en avoit pas un autre, pour réparer les irrégularités de celui-ci.

Cette pensée m'a soutenue dans bien des épreuves : elle m'a été d'un secours singulier toutes les fois que j'ai songé aux malheurs d'une de mes amies intimes, femme d'une vie exemplaire, & aussi invariablement attachée à la vertu, que le sort fut constant à la persé-

cuter. Selon vous, Madame, (s'adressant toujours à la même) elle auroit du, humainement parlant, être récompensée dès cette vie... Et le malheur fut son partage. Qu'en devons-nous conclure? Que les jugemens de Dieu sont très-différens des nôtres. Il y a autant d'ignorance que d'injustice à vouloir juger des dispensations d'une providence que nous ne concevons pas.

Mais nous voyons tous les jours de quelle maniere elle distribue le bien & le mal temporels: nous sommes témoins qu'ordinairement les bons souffrent, tandis que tout réussit aux méchans. Pourquoi donc ne feroit-il pas permis au poëte de se conformer au cours ordinaire des choses, en mettant sur la scene des événemens dont la vraisemblance est fondée sur une expérience presque universelle?

Disons plutôt que nous sommes si habitués à ce qu'on nomme justice poétique, que la catastrophe d'une piece
nous

nous choque, dès que les personnages qui y entrent n'y contribuent pas selon les idées que nous nous en sommes faites. Delà une espece de tribunal intérieur que nous avons établi au dedans de nous, dont le poëte doit subir les arrêts, lesquels ne lui sont favorables qu'autant qu'il entre dans notre façon de penser sur le point dont il s'agit ici.

En un mot nous savons que, selon le train réel du monde, c'est l'innocence qui patit. Ne blâmons donc pas ce qui est analogue à cette disposition réelle. Nous pouvons souhaiter de voir la nature copiée dans ses plus beaux ouvrages. Il en résulte des images gracieuses qui, outre le mérite de l'imitation, nous charment par le genre même du sujet. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse mettre autant de vérité, d'art & de finesse dans la représentation des objets moins flatteurs pour l'homme. Un martyr, expirant dans les tourmens, n'est-il pas une copie de la nature, aussi ressem-

blante & aussi parfaite, quoique moins agréable, qu'un héros que la fortune élève au faite des grandeurs.

Nous n'eûmes pas de peine à convenir de la justesse des réflexions de cette Dame respectable, encore plus par son bon-sens que par son grand âge. Il lui étoit échappé de dire que la personne dont elle venoit de rappeler les malheurs, avoit été une de ses amies. Son fils se doutant qui ce pouvoit être, en prit occasion de lui demander, comme une grace singulière, qu'elle me procurât l'histoire de cette illustre infortunée.

Elle répondit obligeamment que, comme nous avions fixé notre départ au lendemain, je n'aurois pas seulement le temps de la parcourir; mais qu'elle me la confieroit volontiers, & qu'à mon retour à Londres je la lirois à loisir. Cette histoire, m'ajouta-t-elle, est presque toute de la main de mon amie: en voici la raison. Nous avons été intimes dès notre plus tendre enfance: nous avons
passé

passé notre jeunesse ensemble : nous étions des mêmes parties : nous avions mêmes plaisirs. Notre attachement a cru avec nous. Je l'appellois ma sœur, elle me donnoit le même nom ; & nous nous aimions autant que si nous l'eussions été en effet. Nous avions pris l'habitude de dresser un journal sincere de tout ce qui nous arrivoit. C'étoit un passe-temps agréable dans nos moindres absences. Nous nous communiquions nos mémoires quand nous nous rencontrions. Si des arrangemens particuliers nous éloignoient l'une de l'autre, la distance des lieux n'interrompoit point notre confiance : nous nous envoyions nos papiers par la poste. Au reste nous nous étions imposé cette loi, avec promesse de ne nous rien cacher, ni incident ni pensée, pour peu important qu'il fût ; je ne doute nullement qu'elle n'ait été scrupuleusement observée pendant la correspondance de plusieurs années.

J'avois un frere plus âgé que moi,
d'en-

d'environ trois ans : jeune homme d'une belle espérance, fils unique & l'enfant gâté de ses parens. Quand il eut achevé ses études, mon pere voulut le faire voyager. Il l'aimoit trop pour l'éloigner de lui, ainsi il se déterminà à l'accompagner. Il n'auroit pu lui choisir un meilleur mentor à tous égards. Mon pere étoit dans la fleur de son âge. Il n'avoit point d'autre enfant que nous deux.

Ma mere, aussi idolâtre de moi, que mon pere l'étoit de son fils, témoigna desirer que nous fussions, l'une & l'autre, de la partie. Une jeune Demoiselle, disoit-elle, conduite par un tel guide, peut voyager aussi décemment qu'un jeune Cavalier : elle peut profiter tout autant que lui, à voir les cours étrangères, à observer les mœurs & les coutumes différentes des nations.

J'avois alors près de seize ans. Mon pere consentit d'abord à ce que ma mere voulut : il ne la refusoit guere, car

il

il l'aimoit infiniment. Nous partîmes donc tous les quatre. Après que nous eûmes voyagé pendant quelque temps, mon étoile me conduisit à Vienne, pour être mariée à un Gentilhomme Anglois qui étoit alors à la Cour avec la qualité de Résident. Cela m'obligea d'y rester avec lui quelques années. C'est pendant toute cette longue absence que j'ai appris de mon amie même, les faits que vous lirez dans son histoire. J'ai dit que nous étions convenues de nous conter tout jusqu'aux moindres particularités : ce qui grossissoit extrêmement les paquets. J'ai reçu des volumes entiers ; elle me les envoyoit par occasion, & à des intervalles de temps inégaux, selon que je lui faisois connoître nos mouvemens pendant le voyage, les endroits où nous nous arrêtions, & les moyens les plus propres à me faire parvenir ses lettres.

J'ai choisi, parmi ces papiers, ce qu'il y avoit des plus intéressant. J'ai rassemblé

blé ces Mémoires, je les ai recopiés, & en y suppléant quelques liaisons, j'en ai fait une narration suivie.

Les événemens importants ne se sont pas toujours suivis de près : il s'est écoulé quelquefois un temps considérable entre deux. Mais tout l'intermédiaire leur étoit si étranger, ou en soi-même de si peu de conséquence, que je l'ai négligé & tout-à-fait omis.

Enfin j'ai mis à la tête de cette histoire, une notice très-succincte de la famille de mon amie.

Voilà, Monsieur, de quoi j'ai cru devoir vous prévenir, afin de vous mettre au fait de ces Mémoires que je n'ai jamais communiqués à personne qu'à mon fils.

Quand je pris congé de cette Dame obligeante, elle me remit le manuscrit & me recommanda d'en avoir soin. Je la quittai, plein de reconnoissance pour ses bontés & de vénération pour sa personne.

Nous

Nous revinmes donc à Londres, son fils & moi. A peine y avoit-il trois semaines que j'étois de retour, que j'eus le chagrin d'apprendre la mort de celle qui m'avoit si bien accueilli. J'y ai été extrêmement sensible. Mon ami reprit la route de Buckinghamshire, où le grand nombre d'affaires de famille qu'il y trouva à arranger le retinrent quelques mois. Je ne le vis point pendant tout ce temps.

Mais dès qu'il revint à la ville, je lui offris de lui rendre le manuscrit : il n'y songeoit plus. Il me dit poliment qu'ayant les papiers originaux, il s'en contenteroit ; & que la copie étoit à mon service.

Je l'acceptai en lui marquant quelque en-vie de la rendre publique. Il s'y opposa d'abord, m'objectant qu'il y avoit beaucoup de personnes encore vivantes qui avoient eu part aux événemens principaux de cette histoire ; qu'elles y étoient assez intéressées pour s'offenser qu'on les publiât ; qu'il vouloit ménager leur

leur sensibilité sur ce point. Il est aisé d'y remédier, lui dis-je; il n'y a qu'à changer les noms des personnes & des lieux, & je me charge de ce soin pour tout l'ouvrage. Enfin je parus si pressant, qu'il acquiesça à ce que je lui demandois. C'est donc avec son agrément, que je donne ces Mémoires au public, tels que je les ai reçus, sans la plus légère altération. Je n'ai changé que les noms, pour ne pas manquer à ma parole..





MEMOIRES

DE MISS

SIDNEY BIDULPH.

MISTRESS Catherine Sidney Bidulph étoit fille du Chevalier Robert Bidulph de Wiltshire. Elle étoit fort jeune quand son pere mourut, & de dix enfans qu'il laissa en mourant, elle lui survécut seule avec son frere aîné, qui fut dans la suite le Chevalier George Bidulph. Le bien de famille n'étant pas considérable, Miss Bidulph ne fut dotée que de quatre mille livres sterling. Fortune néanmoins fort honnête pour le temps, savoir au commencement du regne de la Reine Anne.

Lady Bidulph étoit une femme d'un esprit ordinaire & d'une rare piété. L'au-

Tome I.

[B

ste-

stérité de ses sentimens, très-louables en eux-mêmes, avoit passé dans ses mœurs. On lui reprochoit un excès de régularité, qui rendoit son commerce gênant; quoique d'ailleurs on lui rendît justice, & qu'on reconnût en elle les qualités du cœur.

Sa fille, une des beautés de son temps, fut élevée dans les principes de cette vertu rigide dont elle avoit un si bel exemple devant les yeux, & dont elle ne s'écarta jamais dans le cours d'une vie aussi malheureuse qu'innocente. L'innocence embellit la beauté; mais son malheur l'attachoit à son innocence.

Le Chevalier George Bidulph n'avoit que neuf à dix ans plus que sa sœur. Etourdi sans manquer tout-à-fait de jugement, il menoit une vie assez rangée, sans connoître ce raffinement exquis qu'on nomme délicatesse de sentiment: du reste plein de présomption & de fierté. Il y a une sorte de fierté qui peut être estimable: Sir George n'avoit pas de celle-là. Sa

Sa mauvaise santé habituelle, une maladie de langueur qui le travailloit depuis longtemps, & le conseil des Médecins l'avoient obligé d'aller à Spa. Ce fut justement à son retour en Angleterre, que commencerent les malheurs de sa sœur: il sembloit qu'on l'attendît pour ouvrir la scène. Elle avoit une amie intime à qui elle confioit sans réserve les secrets de son cœur. Cette chère confidente s'absenta au même temps, à l'occasion qu'on a dite ci-dessus: le journal suivant, aussi familier que naïf, fut fait pour elle seule. Elle l'a gardé précieusement, comme un exemple bien propre à nous faire comprendre que la prudence & la meilleure disposition du cœur font bien peu de chose contre un destin inévitable; que toutes les précautions humaines ne nous font point éluder les maux, même les biens, que le sort nous prépare... *La course n'est pas pour ceux qui sont agiles, ni la bataille pour les forts.*

J O U R N A L.

A Londres, le 2 Avril 1703.

MA chere Cécile est partie pour Harwich. Qu'il va m'être insipide de me rappeler tous les petits événemens du jour ! Que le souvenir m'en fera fade, à présent que ma sœur n'est plus auprès de moi ! Où êtes-vous ma bonne amie ? Que faites-vous ? Combien de mois avant que j'aie la satisfaction de vous revoir ! Que je vais m'ennuyer ! Quand aurai-je de vos nouvelles ? Je les attendrai avec impatience. Que les heures seront longues ! Quand pourrai-je m'entretenir avec vous de toutes ces petites bagatelles qui nous amusent toutes les deux, vous faire confidence de mes moindres actions, & vous dévoiler le cœur de votre chere Sidney ?

Mais je ne veux point m'affliger. Je laisse le ton plaintif ; il déplaît à mon amie. Je me le reprocherois aussi com-

me une ingratitude envers la meilleure de toutes les meres. Qu'elle est sensible à mon chagrin, le premier de ma vie ! Elle quitte, exprès pour moi, sa retraite chérie. Elle vient à Londres pour me distraire, pour me procurer du plaisir, &, comme elle dit, *pour me garder du péché de murmure.*

Non : plus de tristesse. Je suis sûre que ma Cécile est heureuse : je vais travailler à l'être aussi. Notre bonheur dépend de nous.

Le 3 Avril.

Nous avons eu des lettres du Chevalier George ; il est débarqué : nous l'attendons à toute heure. Comme notre maison est assez grande, j'espère qu'il voudra bien demeurer avec nous tout le temps que nous passerons à Londres. Ma mere lui offrira un appartement. Elle dit qu'il importe à la réputation d'un jeune homme vif comme lui, d'être en bonne maison, de vivre avec sa

famille. Je ne fais comment le Chevalier goûtera cette proposition. Peut-être notre façon de vivre ne lui conviendra pas ; au moins est-il probable qu'elle ne s'accorde guere avec celle qu'il a tenue depuis qu'il s'est éloigné de nous. Peut-être aussi n'osera-t-il pas refuser. D'ailleurs, il aime assez l'économie.

La bonne maman que j'ai ! Qu'elle est douce & complaisante ! Elle ne veut pas même que je reste au logis pour lui tenir compagnie : à peine ai-je le temps de faire mon journal. „ Sidney, je ne veux pas que vous restiez à la maison ; vous n'écrirez point aujourd'hui ; vous ne penserez point... Je veux faire une petite libertine de vous. Vous irez ce soir à la Comédie : j'ai envie de vous y accompagner moi-même, quoique je n'y aie point encore paru depuis la mort de votre pere. . .” Voilà ce qu'elle me disoit dans l'instant. Voyez quelle facilité, quelle tendresse ! Je lui dois beaucoup, de ce qu'elle
veuil-

veuille se relâcher jusqu'à ce point de son austérité ordinaire, même de ce que la pensée lui en vienne.

Le 5 Avril.

MON frere vient d'arriver, Dieu-merci! en parfaite santé. Je n'ai jamais vu un si heureux changement. Il a pris de l'embonpoint: il a l'air frais & robuste. Il nous a surpris lorsque nous étions à table. Quel fracas a fait son arrivée! Ma mere étoit si aise, si joyeuse, si contente: elle lui a donné tant de louanges, elle lui a fait tant de questions, qu'il avoit peine à satisfaire sa curiosité obligeante. Une demande n'attendoit pas l'autre; & le Chevalier ne trouvoit point assez de mots pour répondre à cette foule de questions qui ont duré tout le temps du dîné.

Ma mere lui a proposé ensuite de demeurer avec nous. Vous voyez, a-t-elle dit, que nous avons pris une grande maison: il y aura de la place pour

vous & pour vos domestiques : je pense que dans une ville comme celle-ci, cette demeure ne peut qu'être honorable pour vous, & de mon côté je serai charmée d'avoir votre compagnie, pourvu que vous ne dérangiez point l'ordre de ma maison en rentrant à des heures indues, ou en recevant des visites qui ne pourroient pas convenir à votre sœur... Je craignois que le Chevalier ne fût un peu effarouché des termes. Il se pouvoit faire que ses connoissances, sans être mauvaises, ne fussent pourtant pas dans la régularité précise que ma mere exigeoit. Je me suis trompée : il a accepté l'invitation. Il a seulement dit qu'il seroit fâché que le grand nombre de ses domestiques ne nous incommodât : cela n'a point fait de difficulté.

A dire vrai, je suis charmée de cet arrangement. Nous ne ferons pas si retirées, nous verrons plus de monde. Il n'y a de plaisir dans la Société, qu'autant qu'elle est un assortiment convenable

ble de personnes d'esprit des deux sexes. Jusqu'ici je n'ai guere vu que des femmes.

Je demandois en badinant à mon frere, quel présent il m'avoit apporté. Il m'a répondu: peut-être un bon mari... Lady Bidulph a relevé ce mot... Que voulez vous dire, mon fils? Je songeois, Madame, qu'il est venu avec moi un Gentilhomme avec qui j'ai fait connoissance en Allemagne, & que c'est l'homme du monde que je fouhaiterois le plus avoir pour frere. Sidney, cela pourroit arriver, si vous étiez née sous une constellation singulièrement heureuse. J'ajoute qu'il est déjà tout prévenu en votre faveur. Je lui ai montré par hazard quelques-unes de vos lettres, qu'il a trouvées pleines d'esprit & de sens. Il vous croit beaucoup de raison. Je lui ai dit du bien de votre personne, & sur-tout que vous aviez reçu une excellente éducation. Je l'espere, a repris maman d'un air satisfait; mais

qu'avez-vous à nous dire de cet homme merveilleux que vous mettez au-dessus de tout autre?... Madame, pour ce qui est de son caractère, c'est le plus beau naturel que je connoisse. Je ne lui égale personne pour la sobriété ; & quoiqu'assez jeune , il n'a aucun des vices de son âge. J'ai vécu quelques mois avec lui : j'ai eu occasion de l'observer , & je l'ai fait. Je l'ai bien vu éviter des désordres, se dérober à des occasions critiques ; mais je ne l'ai jamais surpris en faute.

Voilà un caractère tout-à-fait admirable, s'écrie Lady Bidulph. Je pensois comme elle ; déjà mon cœur s'y intéressoit ; je voulois en apprendre davantage. Quant à ce qui vous regarde, Sidney, poursuit mon frere, je dois vous dire que c'est un fort beau Cavalier, qui joint aux graces de la figure une raison & un jugement peu communs.

A l'égard du bon-sens, il est nécessaire, réplique maman : pour la beauté, c'est une fleur qui passe ; on en dispense

les

les hommes... D'accord; mais en est-on moins estimable pour avoir cet avantage de plus?... Non sans doute, pourvu qu'on n'en tire pas vanité, & qu'on ne cherche pas à s'en faire un mérite auprès de nos jeunes étourdies... Oh! pour cela, ce n'est pas le foible de mon ami. Je ne crois pas qu'il y ait d'homme plus avantage du côté de la figure, & qui en même temps y fasse moins attention, que lui. Il y a plus, je lui ai oui dire qu'il préféreroit la raison & la vertu à la beauté, même dans une femme.

Rien n'est plus aimable que ce jeune homme, s'écrie encore ma mere: je ferai charmée de le connoître. Et moi aussi, pensois-je au fond de mon cœur.

Fort bien, mon frere, dis-je à mon tour, vous venez de faire un portrait charmant: il n'y manque que de la générosité, du courage, de la douceur, & beaucoup d'argent... Beaucoup d'argent, eh! si donc, ma chere, repart ma bonne petite maman: beaucoup est
 fu.

superflu; une honnête fortune suffit à tant de qualités.

Il a toutes celles que vous exigez pour la perfection du tableau, & il les possède dans un degré éminent. Etes-vous contente, Sidney? Pour sa fortune, c'est une autre affaire, & ce point pourroit souffrir quelque difficulté. Mais, Madame (parlant à ma mere) à quel bien pensez-vous que ma sœur doive prétendre?

Ah! mon frere, dis-je vivement, ne marchandez pas de la sorte, je vous prie.

Ma mere lui répond d'un ton plus posé: Vous savez que votre pere ne l'a dotée que de quatre mille livres: j'y puis seulement ajouter quelque chose, si elle se marie à mon gré. Nous n'avons donc pas droit de nous attendre à une fortune bien brillante pour elle; mais une Demoiselle avec des talens, un bon naturel & une excellente éducation, peut espérer quelque chose de plus que l'équivalent de sa fortune. L'équivalent! reprend-il d'un air réservé.

vẽ. Je crains que la proportion n'y soit pas. Car mon ami n'a tout au plus que.... fix mille livres (*) de revenu.

Puis il se met à rire. Cela n'est pas bien à lui; la plaisanterie ne me plaisoit pas. Ma pauvre mere en perd contenance; je demeure toute interdite, comme si j'eusse été trompée dans mon attente; & je garde le silence.

Cela est trop haut pour nous, dit ma mere; Sidney, n'y pensons plus.

Moi, je ne réponds rien. Mais mon frere prend la parole. Courage Sidney: si mon Phénix vous trouve à son gré, quand il vous verra (je rougis); & sans compliment ma sœur, ajoute-t-il voyant qu'il m'avoit mortifiée, je crois que vous lui plairez; la différence du bien ne fera pas un obstacle. Il est déjà prévenu; je lui ai dit à-peu-près ce que vous pouviez espérer, & il n'a pas voulu m'entendre là-dessus. Il est porté pour ma sœur,

(*) Livres Sterlings: le Lecteur en est averti une fois pour toutes.

sœur, & s'il sent que les graces de votre personne répondent à la description (peut-être flattée) que lui en a fait le frere, il ne tiendra qu'à vous d'avoir le plus beau Cavalier d'Angleterre pour mari.

Ma mere reprenant son air gai : Où est-il ? Voyons-le ! J'ai éclaté de rire, quoique je ne fusse pas tout à-fait contente... Nous nous sommes quittés sur la route, a dit mon frere : il est allé à Bath pour quelques semaines : il a toujours envoyé ici devant lui ses gens & ses équipages, & m'a prié de lui retenir une maison dans le quartier de St. James ou aux environs, afin d'être dans notre voisinage.

Enfin, ma mere a voulu savoir pourquoi il étoit allé aux bains. Il se plaignoit d'une foiblesse au poignet, survenue à la suite d'une fièvre qui l'avoit pris lorsqu'il revenoit en Angleterre. Il paroît qu'il étoit sur la fin de ses voyages (ils ont duré cinq ans entiers),

tiers), lorsque mon frere & lui se sont vus en Allemagne. Son amitié pour le Chevalier George l'aura fait différer son départ; il n'aura pas voulu le quitter tant que sa santé le retenoit à Spa. Ils ont fait un tour à Paris ensemble, & sont revenus par la Hollande.

Cet homme si accompli se nomme Faulkland, Orlando Faulkland. Le beau nom qu'Orlando! Ma mere le trouve un peu romanesque: elle s'étonne que d'honnêtes gens puissent donner de pareils noms à leurs enfans.

Pour moi, je brûle d'envie de le voir. Encore quelques semaines à Bath... Qu'y va-t-il faire? Pourquoi ne pas établir sa demeure à Londres, avant que d'aller-là? Son poignet pouvoit bien se guérir sans la douche. Je crains qu'il ne soit allé se faire voir, qu'on ne l'enleve, & qu'il ne revienne pas. En-vérité, Sir George devoit attendre qu'il fût ici, pour m'en parler.

Le

Le 7 Avril.

Nous venons de faire entrer les bagages du Chevalier George. Ma mère a été occupée toute la journée à faire mettre les malles, les porte-manteaux & les coffres dans leurs places ; à faire préparer les appartemens. Elle a eu soin de séparer ses gens des nôtres, autant que la maison pouvoit le permettre. Elle est sûre de ses domestiques : elle ne peut pas répondre de ceux d'un autre.

Enfin je commence à revivre ; & la présence de mon frere donne une nouvelle vie à toute la famille. Ma mère n'a point de peine à me laisser aller avec lui, pourvu qu'il y ait une ou deux personnes de mon sexe dans notre compagnie. J'irai aux assemblées sans elle : je pourrai même paroître aux Divertissemens publics cinq à six fois durant la saison.. Quelle bonté, quelle attention ! J'ai découvert qu'une des raisons principales qui lui faisoient desirer que le Chevalier vînt demeurer avec nous, étoit

étoit qu'il la dispenserait de se montrer en public, ce qu'elle eût fait cependant plutôt que de me priver de la moindre fête, sous le seul prétexte de n'avoir personne qui pût m'y mener décemment. Chaque jour ajoute aux obligations que je lui ai.

Le 20 Avril.

MON frere a reçu une lettre de Mr. Faulkland. Il n'y a que quinze jours qu'il est à Bath: il se sent déjà mieux; j'ai souhaité qu'il fût très-bien, tout-à-fait bien. Je n'ai jamais eu tant d'impatience de voir quelqu'un... Mais, Sidney, prenez-garde; votre cœur est tout neuf: on vous tend un piège: on vous a fait là une dangereuse peinture. Quel malheur de l'aimer, si le hazard vouloit qu'il ne n'aimât pas! Si le *bazard*, quelle expression! que de vanité! Je ne voudrois pas pour toute chose au monde qu'une autre que ma Cécile vît ce mot.. Eh bien, s'il ne m'aimoit pas? Eh bien, je ne l'aimerai pas aussi. J'ai un cœur

qui n'est pas fort susceptible de ce que nous appellons amour. S'il avoit de l'indifférence pour moi, je saurois bien lui rendre la pareille... Tout bien examiné, je devrois renoncer tout-à-fait à l'aimer; car malgré toutes les merveilles que mon frere en a dites devant ma mere, il a mis depuis des ombres au tableau: comme il en parle sans cesse, il m'a appris certaines particularités de son ami, qui temperent la haute idée que j'en avois conçue, & me font soupçonner que c'est un assemblage de qualités contraires.

La Nature, disoit le Chevalier, n'a rien fait de plus charmant, de plus doux, de plus complaisant que lui; cependant, dès qu'on l'irrite, il est vif comme l'éclair. A son air modeste on diroit qu'il se croit au dessous de tout le monde; quelquefois la fierté perce au travers de cette modestie: il semble alors se mettre au dessus de tout le genre humain. Avec de l'attachement aux
plai-

plaisirs tranquilles de la vie domestique, & un cœur fait pour les goûter, il est hardi dans ses entreprises, téméraire dans la poursuite de ce qu'il veut: les obstacles & les dangers ne font qu'accroître son courage. Ses idées en fait d'honneur, d'amour, de générosité, de reconnoissance, sont les idées d'un héros de roman. J'ai eu occasion de m'en convaincre par plusieurs petits traits dont j'ai été témoin. Ses manières respirent une affabilité si humble, il a pour ceux qu'il pratique une déférence si naturelle, qu'ils pensent tous qu'il se plaît dans leur compagnie, qu'il trouve leur conversation charmante: même il affecte d'y profiter beaucoup; avec tout cela il m'a semblé tant soit peu enclin à la satire: c'est une tournure d'esprit qui, sans la teinte la plus légère de méchanceté, lui fait voir & représenter les choses sous un jour tout contraire à ce que vous supposez. Un enfant peut le mener, en flattant ses goûts avec ce dis-

cernement exquis qui regle & détermine tous ses jugemens. Je vous ai déjà dit que, quoiqu'il soit très-bien de figure, il ne fait aucun cas de la beauté dans son sexe; néanmoins il est aisé de voir à l'extrême propreté de sa parure, du reste très-éloignée de la fatuité, qu'il ne la néglige pas tout-à-fait dans sa personne.

Ne sont-ce pas là des défauts réels, ma chère? Oui, certes. Le Chevalier a prétendu que non; au moins si ce sont des défauts, a-t-il ajouté, ils sont embellis par tant de bonnes qualités que je ne fais que vous, ma sœur (voyez le flatteur, quoique ce ne soit pas là son ton ordinaire) qui méritiez d'avoir un Cavalier si accompli. Je ne lui ai point su de gré d'un compliment fait aux dépens du reste de notre pauvre sexe.

Le 5 May.

VOILA un mois passé que mon frere est de retour, & Mr. Faulkland ne parle point de revenir à la ville. Si Bidulph
m'a-

m'avoit faite aussi belle à ses yeux, qu'il l'a fait beau aux miens, la curiosité hâteroit ses pas. Ma mere demande souvent s'il est arrivé. Il y a réellement une superbe maison pour lui dans le quartier de St. James. Nous attendons impatiemment l'apparition de cette Comete. Je me laisserai d'attendre : s'il tarde tant, je perdrai patience ; & il fera tant que, quand il viendra, je ne détournerai pas la tête pour le voir.

Le 19 May.

DEJA six semaines, & point de nouvelles de l'arrivée de Mr. Faulkland ! Je ne lui donne plus que huit jours. Cela m'ennuye : je commence à m'offenser de tant de lenteur.

Le 23 May.

A-PRESENT, ma chere Cécile, je puis satisfaire toute votre curiosité. Enfin il est arrivé ; Mr. Faulkland, dis-je, Orlando est venu. Nous avons eu un mes-

sage de lui ce matin : il s'est informé de nos fantés, de nous tous. Il est directement descendu à sa maison. Le Chevalier y a volé d'abord. Il a dit qu'il l'amèneroit dîner avec nous, sans façon. Ma mere y a consenti, & en a dit un mot à sa cuisiniere. Elle fait toujours bien les honneurs de sa table, mais aujourd'hui il y avoit du mieux. Ces Messieurs sont venus un peu avant l'heure du repas. Mon frere a présenté Mr. Faulkland à ma mere & à moi, d'un petit air aisé, comme s'il l'eût déjà compté de la famille.

Nous étions très-prévenues pour sa figure. Cette prévention excessive est rarement avantageuse : elle détruit presque toujours le charme de la premiere entrevue : ici elle n'a point eu cet effet. On ne l'avoit point flatté.. Peut-être attendez-vous que je le peigne avec les brillantes couleurs des Poëtes & des Romanciers. Vous ferez trompée. Ce n'est point un Adonis : il n'a point la beauté

d'A.

d'Apollon: ses longs cheveux bouclés ne flottent point sur ses épaules. Ses yeux ne sont point des astres éblouissans: il n'a point les traits d'une Divinité. Il n'est que lui-même, il est le plus bel homme que j'aie vu. Je ne vous dirai point que sa voix est l'harmonie même; que les amours volent sur ses pas, & composent tous ses mouvemens; que la plus douce éloquence est sur ses levres; que chaque trait de sa personne est le chef-d'œuvre d'une grace particulière. Mais je dois avouer qu'il a l'organe flatteur, & le ton de voix extrêmement agréable: vous savez ma délicatesse sur ce point. Son air & ses manières sont aisées, nobles & gracieuses. Sa conversation spirituelle & polie n'a rien d'affecté: tant mieux: je ne lui pardonnerois pas ce défaut: lui seul effaceroit à mes yeux les graces d'un Ange. En un mot, ma chère, chacun conviendra sans peine qu'il est le plus beau Cavalier & le plus charmant qu'on puisse voir.

Jamais Lady Bidulph n'a été si contente de personne que de lui ; sa politesse aisée , ses attentions fines , sa déférence pour tout ce qu'elle disoit , l'ont flattée au-delà de toute expression. Elle lui a plus parlé que je ne l'ai jamais vue faire à aucun étranger. Moi , je suis peu entrée dans la conversation ; mais Mr. Faulkland ne cessoit de me regarder. Il m'adrescoit quelquefois le discours , & poroissoit content de moi : au moins j'ai eu la simplicité de le croire.

Mon frere vouloit m'engager plus avant dans la conversation. Son intention étoit bonne , mais Sir George n'y entend rien : le bon enfant n'est pas pour les affaires délicates , il eût mieux fait de me laisser en repos. Je pensois aux entretiens que nous avions eus au sujet de Mr. Faulkland , & je me confidérois là comme une piece de marchandise qu'on étale aux yeux de l'acheteur , dont on montre le beau côté , dont on cache les défauts. Cette pensée avoit
quel-

quelque chose de mortifiant pour moi : je n'avois pas la force de m'en défaire. Sotte que j'étois, j'avois un air embarrassé, & je ne suis point du tout satisfaite de ma contenance. J'ai pourtant eu le bonheur de plaire à ma mere : elle a loué beaucoup ma modestie : elle a dit que j'avois paru de la maniere la plus décente : elle a aussi blâmé le Chevalier d'avoir voulu me faire parler davantage. Croyez, mon fils, a-t-elle dit, qu'un homme de bon sens, tel que votre ami, n'en estimera pas moins une jeune Demoiselle pour son silence. Elle a parlé assez pour faire voir que, si elle se taisoit, ce n'étoit pas manque de savoir quoi dire. Un homme qui ne tiendrait pas compte à une femme de sa modestie & de sa retenue, ne seroit pas un bon mari pour Sidney. Je suis sûre que lorsque le Chevalier Robert votre pere m'épousa, il ne m'avoit pas entendu dire vingt phrases. Sir George est convenu que ma mere avoit raison d'exiger de

la retenue & de la modestie dans une jeune personne du sexe; qu'aujourd'hui néanmoins on ne pouffoit pas la délicatesse sur cet article aussi loin, que du temps où mon pere lui faisoit la cour; & qu'après tout on pouvoit montrer autant de modestie en parlant qu'en se taissant.

Je me suis contentée de dire que j'étois bien-aise d'avoir le suffrage de maman. Le petit différend en est resté-là; & Lady Bidulph est revenue à Mr. Faulkland: elle ne tarissoit pas sur ses louanges. Où trouver, disoit-elle, un homme plus aimable à tous égards? En-vérité on n'a jamais rien vu de si modeste, de si bien élevé, d'un commerce si doux; & pas un défaut avec tant de perfections! Elle étoit extasiée: elle ne pouvoit concevoir que l'éducation d'aujourd'hui pût former un Cavalier si accompli. Si ses mœurs répondoient à ces beaux dehors... elle s'est arrêtée, ou plutôt mon frere l'a interrompue: Ma-
da-

dame, j'espere que vous me donnerez assez d'expérience & d'usage du monde, pour favoir distinguer un mérite réel d'un caractere emprunté ; je ne crains point de m'avancer, en assurant que dans le cercle de toutes mes connoissances, je ne fais point de mœurs plus épurées, dans la rigueur du terme, que celles de Mr. Faulkland.

Cela me fait un vrai plaisir, mon fils ; je vous dirai aussi que j'ai observé, & je me trompe rarement, que Sidney a pour le moins autant plu à Mr. Faulkland, qu'il nous a plu lui-même. Et vous, ma fille, que dites-vous de Mr. Faulkland ? Hai, hai, qu'en dites-vous ma sœur ? .. Ce que je pense, Madame : Mr. Faulkland me semble un homme parfait ; & ... & vous vous y tiendriez, s'il s'agissoit de conclure, n'est-ce pas, Sidney ? Vous sentez bien de qui est cette belle réflexion... Mon frere, c'est aller un peu trop loin pour la premiere entrevue. Beaucoup trop loin, pour-

poursuit ma mere. Il faut se donner le temps de le connoître, & apprendre de lui-même quels sont ses sentimens. Avant cela il ne faut rien précipiter.

Bidulph nous a dit qu'en sortant son ami l'avoit engagé à souper ce soir avec lui, qu'il étoit allé faire quelques visites de cérémonie, & qu'il ne tarderoit pas à se rendre à sa maison.

Le 24 Mai, au matin.

MA mere & moi nous étions dans notre appartement, mais je ne dormois pas, quand mon frere est rentré hier au soir; en général il se retire d'assez bonne-heure; il a un peu plus tardé.

Ce matin, j'ai vu à son air qu'il avoit quelque chose à dire, & qu'il étoit fort impatient de dire... Faulkland ne vous aime point, Sidney, m'a-t-il dit brusquement... Eh bien, mon frere, nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi, ai-je répondu en changeant de couleur. A dire vrai, je ne le croyois pas; si cela eût

eût été, il n'auroit pas eu tant d'impres-
sion à nous l'apprendre. Mais ma
bonne maman qui prend tout au pied de
la lettre, l'a relevé fort séchement. Si
cela est, Monsieur, il ne vous convient
pas de le dire d'une manière aussi impo-
lie. Sachez que votre sœur peut bien
plaire à un homme d'aussi bon sens que
Mr. Faulkland. Elle étoit piquée. Sir
George s'est mis à rire. Ma mere en é-
toit encore plus mécontente: elle crai-
gnoit, je gage, que cela ne fît tort à sa
pénétration, car elle en avoit mieux au-
guré. Moi, je ne savois quelle conte-
nance faire: je tâchois de prendre la
chose en riant. Sir George étoit assez
impoli pour continuer à éclater. Enfin
il a dit à ma mere: Mais, Madame,
croyez-vous donc que je parle sérieuse-
ment? Pensez-vous si bien de ma véra-
cité, ou si désavantageusement de mon
savoir-vivre, que de me supposer capa-
ble d'insulter ma sœur par un compli-
ment de cette nature? J'ai voulu plai-
san-

fanter. Peut-on donner un autre sens à mes paroles & au ton que j'y ai mis ? En vérité, Sidney (il sourioit encore en me regardant) je ne voudrois pas, pour tout mon bien, être aussi amoureux de la Reine Anne, que Faulkland l'est de vous.

Ceci m'intriguoit de nouveau, & me déconcertoit mille fois plus que son beau début. Pour cela, mon frere, vous allez à présent d'un excès à l'autre : vous êtes d'une extravagance insoutenable... Ma mere agréablement surprise reprend sa bonne humeur : Mon cher Chevalier, on ne fait pas quand vous parlez sérieusement, ou quand vous plaisantez ; mais je vois qu'à ce moment vous extravez, comme dit Sidney. Cela feroit bon à dire à Faulkland, répond Bidulph, c'est lui qui extravague : si vous l'entendiez ! Il n'a fait que me parler de Sidney : c'étoit une admiration, des louanges, des exclamations : je n'en ai pu tirer autre chose... Je l'avois bien

bien prévu , que ma fille ne lui déplairoit pas : voyez , mon fils , si son silence modeste lui a fait tort ; en disant cela , elle me regardoit avec un sourire tendre.

Allons , s'écrie le Chevalier , tout va bien de part & d'autre. Faulkland m'a prié de me servir de tout mon pouvoir auprès de vous , Madame (car il a conçu de vous la plus haute idée) pour obtenir qu'il lui soit permis de faire assidûment sa cour à Miss Bidulph. Pour ce qui est de moi , je lui ai tout promis , & je me flatte , Madame , que vous ne lui refuserez pas votre agrément. Il a souhaité que vous fussiez exactement instruite de l'état de ses affaires. Je vous ai parlé de son bien , & sa famille est connue. Pour ce qui est de la dot de Sidney , il n'en veut point entendre parler : il a même ajouté que , si dans la suite il avoit le bonheur d'être agréé de ma sœur , il laisseroit cet article à la disposition de Lady Bidulph & à la mienne ;
qu'il

qu'il y insisteroit particulièrement. J'ai répondu que je vous remettrois ce dernier point; que pour le tranquilliser sur l'autre, je croyois que ma sœur n'avoit d'engagement avec personne; & que j'étois sûr qu'avec votre consentement, il auroit le sien.

Parfaitement bien répondu, reprend ma mere: je ne vous aurois pas mieux soufflé. Du reste je crois qu'il n'y a point de risque à supposer Mistriss Sidney sans engagement. La demande de Mr. Faulkland est honnête & civile, on peut l'admettre: je n'ai point de raisons pour le refuser, si vous n'en avez point, ma chere.

Cécile, que devois-je répondre? Bon, sûrement ce que j'ai répondu... Je n'ai point d'engagement, Madame: je rougissois, je baïssois les yeux; il n'y avoit point là de grimace; j'étois vraiment peignée & confuse. Cécile fait bien si je suis prude.

Ma chere Sidney, disoit ma mere,
en

en me prenant par la main.

La pauvre Sidney ! disoit Sir George ; elle est réellement à plaindre. Mr. Faulkland lui fera une visite amoureuse , dès ce soir , s'il n'est pas refusé. Il parloit & me regardoit d'un air si malin , qu'on l'a prié de finir ces agaceries.

Le même jour , au soir.

M'EN voilà quitte pour aujourd'hui ! Que je suis contente d'être au soir !... Mr. Faulkland a passé quelques heures avec nous. Il n'y avoit que nous. Ma mere en est encore plus enchantée qu'auparavant.. Ta mere ! fille peu sincere ! N'ose-tu donc parler de toi-même ? Voilà une leçon pour vous , ma Cécile. Eh bien , oui , ma bonne amie , ce sont mes sentimens que je vais vous confier : vous avez droit de les savoir sur tout : l'importance du sujet m'oblige encore plus ici à la confidence.

J'ai trouvé Mr. Faulkland le plus aimable des hommes. Si mon cœur étoit

susceptible d'une tendre impression, heureusement il ne l'est pas, je me croirois éprise. Peut-être cet aveu ne vous satisfera pas : n'est ce donc point assez?... Mais... en vérité... Cécile, c'est tout ce que je puis avouer pour le présent : je n'en fais pas davantage.

Je m'étois fait, tout le jour, un tourment de la visite du soir. Mon esprit ne pouvoit s'accoutumer à la sotte figure que je devois y faire. Concevez-vous rien de plus cruel que la situation d'une pauvre fille, en présence d'un homme qu'elle fait n'être-là que pour l'admirer. Je m'étois fait une idée affreuse de cette première entrevue. La lecture des romans n'y avoit pas peu contribué : les longs discours de l'amant, & les réponses proportionnées de sa maîtresse, me faisoient redouter une pareille scène. Mr. Faulkland m'a tiré d'embarras. Il a paru d'un air si aisé & si poli tout à la fois, qu'à son abord ma frayeur s'est évanouie. J'ai honte de mes craintes
pué-

puériles... Sa visite n'a rien eu d'extraordinaire : il s'est recommandé à notre estime , en nous prouvant qu'il la méritoit. Ce qu'il y avoit pour moi dans ses regards & dans ses manieres , étoit selon les regles de l'exacte décence. Tout venoit si à propos, si naturellement, que moi-même, qui m'étois imaginée devoir être confuse à l'excès, je n'ai guere été plus gênée avec lui, que je ne le ferois avec ma Cécile.

Le 10 Juin.

MONSIEUR Faulkland est si avant dans les bonnes graces de Lady Bidulph , que je crois que s'il continue sur le même pied , il supplantera le Chevalier... Mr. Faulkland dit ceci, Mr. Faulkland dit cela; Mr. Faulkland pense de la sorte; sûrement Mr. Faulkland approuveroit cela, lui qui est un si bon juge en ces matieres. Enfin Mr. Faulkland est par-tout : il est l'oracle de ma mere.

A parler sincèrement , cet homme a le

talent de gagner les cœurs : plus vous le connoissez, plus vous êtes portée pour lui. J'ai pourtant démêlé parmi ses grandes qualités, quelques-uns des petits traits dont le Chevalier m'avoit prévenu. C'est bien peu de chose, il est vrai : peut-être encore ne m'en suis-je apperçue qu'à cause du rapport étroit que nous pouvons avoir un jour ensemble. L'affaire me touche d'assez près, pour me rendre les yeux plus perçans & le goût plus délicat qu'à une autre. Je lui trouve une petite pointe de cet esprit moqueur dont mon frere me parloit, mais il ne s'en fert qu'à propos : car il faut lui rendre justice ; & il y mêle tant d'attention, de finesse & d'enjouement, qu'il faudroit être bien maussade pour s'en offenser.

Nous avons eu grande compagnie à dîner, & entre autres le jeune Sayers, qui est de retour de ses voyages, comme il les appelle. Vous souvenez-vous que quand il est parti, c'étoit ce qu'on
nom-

nomme un bon enfant , sans malice , quoique petit-maître manqué , s'il en fut jamais ? De toutes ces qualités il n'a rapporté que la dernière. Il est si empesé , si mal-adroit , si affecté , & en même temps d'un babil insupportable , d'une suffisance & d'une vanité sans exemple. Sa mere qui a bien raison de le reconnoître pour son sang , n'en avoit fait d'abord qu'un sot : aujourd'hui elle met tous ses soins à perfectionner son ouvrage , elle y a déjà ajouté une bonne dose de fatuité : elle le promene partout pour le faire voir. Nous étions dans la salle de compagnie , en attendant le dîné ; il n'y est point entré , mais il s'y est jetté lourdement lui & sa mere , qu'il tenoit par la main. Il s'est présenté de si mauvaise grace , sur-tout en comparaison de Mr. Faulkland , que j'ai culpitié de cette pauvre machine mal organisée , qui croyoit encore que tout le monde l'admiroit comme sa maman. Il nous a saluées particulièrement , car c'é-

toit la premiere fois que nous le voyions depuis son arrivée: il a fait ensuite quelque tours dans l'appartement pour faire voir son élégance: puis fixant une tableau qui pendoit au dessus de la porte (un païsage de Claude Lorrain dont Mr. Faulkland avoit fait présent à Bidulph) il a entr'ouvert légèrement les levres pour demander à mon frere s'il y avoit des Peintres en Angleterre. Ma mere qui par hazard l'a entendu, & qui par un plus grand hafard encore l'a compris, a prévenu le Chevalier George, & a dit: des Peintres, Monsieur? Oui fans-doute nous en avons, même d'assez bons: est il possible que vous l'ayez oublié? Il n'y a pas encore un an que vous avez quitté Londres: avez-vous la mémoire si courte? (on l'avoit rappelé pour recueillir la succession d'un oncle qui venoit de mourir). J'ai remarqué que Mr. Faulkland sourioit malignement & de la question impertinente du jeune homme, & de la com-

complaisance de ma mere à lui répondre, & encore du peu de dessein qu'elle avoit mis dans son innocente réprimande. Sayers ne sentoît rien de tout cela : il regardoit au travers de ses doigts pour mettre le tableau en perspective, puis : voilà une assez bonne piece pour une copie, dit-il. Oh ! repart ma mere, vous êtes trop difficile : vous autres Messieurs qui venez de loin, vous êtes de trop fins connoisseurs, rien ne vous plait.. Mr. Faulkland, voyant que personne ne répondoit directement, s'avance vers notre amateur : pensez-vous, Monsieur, lui demande-t-il d'un air si humble, si simple, qu'on l'eût pris pour le plus franc ignorant ; pensez-vous que ce ne soit-là qu'une copie ?.. Rien de plus, Monsieur, je vous en réponds, & je m'y connois : lorsque j'étois à Rome, il y avoit un Hollandois qui y faisoit très-bien ses affaires à copier des copies mêmes ; ces morceaux étoient vendus fort cher ; il avoit des gens affidés

pour duper les fots: avoient-ils si grand tort: au moins n'avoient-ils pas de peine. Peu de gens se connoissent en peinture; & je mets en fait qu'il n'y a pas un Maître de quelque réputation, à qui l'on ne donne une centaine de pieces originales de plus qu'il n'en a fait.

Mr. Faulkland continue à lui faire des questions qui auroient persuadé à qui ne l'eût pas connu, que son dessein étoit uniquement de s'instruire. Le bon Sayers s'avançoit de plus en plus: il étaloit gravement toute sa science: il débitoit ce qu'il avoit appris dans ses voyages, avec un ton de supériorité, croyant avoir affaire à un badaud Anglois qui n'étoit jamais sorti de son pays. La compagnie étoit partagée en petits groupes, & chacun parloit de son côté, à l'ordinaire, comme on fait quand on a une heure à perdre avant le dîné. Mistriss Sayers, ma mere & moi, nous étions ensemble sur un canapé, à portée d'entendre la conversation de ces deux

deux Messieurs: nous ne perdions pas un mot des discours de Mr. Sayers, quoiqu'il fût la petite bouche, affectant de ne parler que du petit bout des lèvres. Sa mere y étoit plus attentive que personne: enchantée que la curiosité de Mr. Faulkland qu'elle ne connoissoit pas, donnât à son fils l'occasion de montrer son goût & la connoissance qu'il avoit des Beaux-Arts, elle regardoit souvent autour d'elle pour recueillir les suffrages. Ma chere maman, *femme littérale* (a), dans le sens que je vous ai dit plusieurs fois, prenoit la chose au sérieux. Que cela est charmant, Sidney! me disoit-elle à l'oreille. Quelle complaisance dans Mr. Faulkland! Loin d'aimer à briller par ses connoissances propres, il se plait à profiter du savoir d'autrui. Moi, qui voyois l'artifice, j'avois peine à me tenir. J'étois surprise de la curiosité attentive de Mr. Faulkland, & en-

CO.

(a) J'ai hazardé cette expression Angloise, *literal Woman*, *femme littérale*, pour dire une femme qui prend tout au pied de la lettre.

core plus charmée que ma mère n'aperçût pas le fin du jeu.

Sayers donnoit à plein dans le panneau: il étoit tout bouffi de paroître avec tant d'éclat. Voyant que ma mère & moi l'observions, il continue sur nouveaux frais son jargon brillant, vain & superficiel: chaque trait, chaque histoire, étoit annoncé par une de ces phrases: Quand j'étois à Rome, lorsque j'étois à Paris. . . Par malheur, il vint à parler d'un incident arrivé dans la première ville, il y avoit près d'onze mois, un peu avant qu'il en partît. Cette aventure, où deux Anglois avoient été compliqués, avoit fait grand bruit: elle avoit même éclaté en Angleterre: on en avoit parlé diversément, & ma mère avoit voulu l'apprendre au juste de Mr. Faulkland. Voyant que Sayers en altéroit quelques circonstances, elle dit incontinent; mais Mr. Faulkland, ne vous ai-je pas oui raconter ce fait? N'étiez-vous pas encore à
Ro.

Rome lorsque l'affaire se passa ? Et si je m'en souviens bien , ce fut par votre crédit & par la médiation du Cardinal de * * * qu'elle s'accommoda.

Mon pauvre Sayers, bouleversé tout-à-coup, comme on le feroit à l'apparition subite d'un spectre épouvantable, ose à peine lever la tête : il demande d'un air d'étonnement singulier, ouvrant à cette fois la bouche ; Monsieur a donc été aussi à Rome ? J'y ai passé quelque temps Monsieur, répond Mr. Faulkland d'un ton vraiment modeste : car il étoit fâché de l'avoir humilié. Je fais qu'on a raconté le fait comme vous l'avez dit : il y a bien quelques petites particularités de changées , mais le fond revient au même.

Voyez son attention à tirer Sayers d'embarras, à le remettre lui & toute la compagnie qui souffroit pour lui. Monsieur a-t-il voyagé long-temps, reprend-il avec son air niais ? Près de cinq ans, Monsieur, répond Mr. Faulkland ; mais
je

je m'apperçois par la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, qu'il m'étoit échappé bien des observations justes & curieuses que vous avez saisies en beaucoup moins de temps; & je suis très-reconnoissant de votre facilité à m'en faire part.

Je ne fais si Mr. Sayers l'a pris pour bon, comme le croit ma mere; au moins il a marqué par une inclination, qu'il recevoit le compliment; il a pourtant été si confus le reste du jour, qu'il n'a plus fait mention de Rome ni de Paris. Nous y avons gagné doublement: car n'ayant rien autre chose à dire, il s'est tu, si ce n'est lorsque Mr. Faulkland, touché de compassion pour sa contenance humiliée, lui faisoit des questions à sa portée, pour lui donner occasion de se faire honneur. Car après tout, il se contentoit d'avoir joui de son ignorance dans le tête-à-tête, & il étoit très-éloigné de se plaire à le mortifier publiquement.

Vous avez à présent une idée de cette
fine

fine plaisanterie que je lui reproche. J'ai tout raconté au Chevalier : il en a ri de bon cœur, disant qu'il reconnoissoit là son ami. Il loue beaucoup ce que je nomme un défaut ; il ne conviendra pas des termes avec moi, & je ne puis être tout à-fait de son sentiment.

Le 4 Juillet.

Vous êtes méchante, Cécile, & vous ne rendez pas justice à ma sincérité, quand vous assurez *que j'aime Mr. Faulkland*. Pensez-vous que si je l'aimois, je n'aurois pas assez de candeur pour vous l'avouer ? Ah ! ma chère, devez-vous en doutant de l'ingénuité de votre amie, me faire soupçonner la vôtre ? En vérité, Cécile, si je l'aime, c'est à l'insu de mon cœur. Je vous le répète donc : je trouve Mr. Faulkland le plus aimable des hommes ; s'il s'agissoit de choisir, je ne balancerois pas, il auroit la préférence sur tous les autres, du moins surtout ce que j'ai vu ;
mais

mais il est très-possible qu'il y en eût de plus beaux, de plus sensés, de plus accomplis que je n'eusse pas vus. Ne me supposez pas si préoccupée en sa faveur, que de le croire un phénix. Si le hazard vouloit que je ne lui fusse jamais rien, je puis vous répondre que ce hazard ne me feroit point insupportable; quoi qu'il arrivât, votre amie seroit toujours la même, & sa conduite toujours décente & vertueuse.

Vous pouvez bien dire que ceci n'est qu'une fausse bravoure, parce que je compte qu'en peu de temps mon sort fixé ne m'exposera point à une épreuve si critique. Je le veux : néanmoins, quelque prochaine que soit en apparence notre union, mon cœur n'en a pas plus de liberté; je suis toujours en garde contre la vivacité de ses desirs; je veille sur tous ses mouvemens; j'ai soin qu'il n'aille pas mettre tout son bonheur, dans ce qui n'est encore que vraisemblable. Il ne faut donc pas me compter
au

au nombre de ces amans passionnés qui n'ont des yeux, des oreilles, & du sentiment que pour l'objet aimé. Mr. Faulkland peut bien m'aimer à cet excès, & me le dire. Mais il ne nous convient pas, à nous autres, d'aimer si fortement, jusqu'à ce que le devoir ne fasse une vertu de la passion. Jusques-là je ferai aussi réservée que je le suis: je me sens assez philosophe en amour, pour ne pas vouloir qu'une inclination étrangère absorbe tous les sentimens d'affection que je dois à mes parens & à mes amis.

Selon moi, nous devons nous faire des principes de conduite, & ne nous en jamais écarter. Sans cela, notre jeunesse ressembleroit aux rêves bizarres d'une personne en démence. Que d'impertinences passent par l'imagination d'une fille abandonnée à elle-même? Vous, ma bonne amie, qui avez dans vous de quoi suppléer à la raison d'autrui, vous vous êtes toujours condui-

duite par les conseils de vos parens : je me flatte de vous ressembler en cela. Je suis accoutumée, depuis mon enfance, à suivre les volontés de la meilleure de toutes les meres : cette soumission ne me coûte point : je m'en suis bien trouvée jusqu'ici ; & j'espere avoir toujours lieu de m'en féliciter.

Le 5 Juillet.

UN petit accident qui est arrivé aujourd'hui à Lady Bidulph, lui a procuré un plaisir singulier. Elle est allée ce matin aux Prières, vous savez que c'est sa coutume. Elle revenoit dans sa chaise ; le pied a glissé à un de ses porteurs, il est tombé précisément devant la maison de Mr. Faulkland ; il étoit si blessé, qu'il étoit impossible qu'il ramenât ma mere au logis. Le laquais a ouvert la chaise aussi-tôt, & a dit qu'elle feroit bien d'entrer chez Mr. Faulkland, jusqu'à ce qu'il eût été chercher un autre porteur. Au même instant un valet attiré

tiré par le bruit a paru sur la porte ; & fans s'être faite annoncer, Lady Bidulph s'est trouvée transportée dans la chambre à manger où Mr. Faulkland déjeunoit. Il avoit auprès de lui deux petits enfans fort gentils : il venoit de donner à l'un un morceau de gâteau : il faisoit à l'autre une réprimande sérieuse, quoique pleine de douceur, parce qu'il avoit menti. Celui-ci étoit l'ainé, il avoit cinq ans. Mr. Bidulph a demandé avec quelque émotion de qui étoient ces enfans ? Mr. Faulkland a fouri légèrement, & a répondu que c'étoient les enfans de son cocher. En même temps il a ordonné au laquais de les faire retirer, recommandant à l'ainé sur-tout de ne pas oublier ce qu'il lui avoit dit.

Lady Bidulph paroissoit surprise qu'il permît qu'ils restassent ainsi chez lui. Ce qui m'y a engagé, Madame, a-t-il dit, c'est le malheur qui est arrivé tout récemment à leur pauvre pere. Je n'ai point de meilleur domestique, il m'est at-

taché, & il sert la famille depuis sa première jeunesse. On l'avoit marié à une très-honnête femme, qui avoit grand soin de ces deux enfans, & qui les entretenoit du travail de ses mains. Elle est morte en couche la semaine dernière; & celle qui la soignoit pour ce temps, car vous pensez bien qu'elle n'avoit pas de servante, a saisi le moment de sa mort, pour dérober tout ce qu'il y avoit dans la maison. Ayant pris ce qui valoit la peine d'être emporté, elle laisse cette pauvre misérable expirer, l'enfant nouveau né auprès du corps de sa mere, avec ces deux autres que vous avez vus avec moi; elle ferme la porte à la clé, & s'enfuit.

Ces pauvres petits innocens ont passé la nuit la plus malheureuse, criant sans cesse jusqu'à ce qu'excédés de fatigue ils se sont endormis: il y avoit quelques autres personnes dans la même maison; tous ont dit qu'ils n'avoient rien vu, rien entendu.

Le

Le lendemain matin il arrive par hasard que j'ai une visite à faire de bonne heure dans le voisinage. Mon cocher, aussi bon mari que bon pere, après m'avoir descendu où je devois être, prend le temps d'aller s'informer de la santé de sa femme, qu'il n'avoit pu voir depuis trois jours. Les cris de ses enfans qui étoient éveillés & prêts à mourir de faim, lui firent enfoncer brusquement la porte. Quel spectacle pour ce pauvre homme ! le cadavre de sa femme déjà froid & défiguré, l'enfant expirant auprès d'elle, & ces deux autres petites créatures affamées criant de la maniere la plus lamentable, & demandant du pain à leur mere !

Cette vue le met hors de lui-même : tout furieux, il prend les deux aînés entre ses bras, court à la maison où j'étois, s'arrachant les cheveux comme un homme désespéré : il me raconte son malheur, j'en fus touché. J'ordonne à un de mes laquais de prendre ces deux

enfans , & de les porter directement chez moi ; je dis au pere de chercher promptement une nourrice qui ait soin du troisieme : ce qu'il fait d'abord.

Quand ce pauvre garçon fut de retour , il étoit tout émerveillé de voir ses enfans contens & joyeux : ils n'avoient eu d'autre mal que la faim : il avoit été aisé de les guérir. Mais le pere se livra de nouveau au chagrin , avec plus de violence que jamais , dans la pensée qu'il étoit réduit à les mettre entre les mains de gens qui , disoit-il , ne s'y affectionneroient pas comme leur mere , & n'en auroient jamais tant de soin qu'elle. On me rapporta qu'il ne faisoit que les baïser , & pleurer sur eux tout le jour. Je voulus le consoler d'abord : je lui fis savoir que mon intention étoit que ses enfans restassent ici sous ses yeux , jusqu'à ce qu'ils fussent assez grands pour aller à l'école : ma gouvernante de maison eut ordre de ne les laisser manquer de rien : j'ai fait ainsi

ainsi le bonheur de toute la famille.

Ces deux petits bambins ont trouvé le secret de gagner mon affection : j'ai du plaisir à les entendre quelquefois babiller ensemble. Mais l'ainé m'ayant fait ce matin un mensonge au sujet de son frere, vous m'avez surprise, Madame, lorsque je l'en reprenois.

Ma mere étoit si charmée de la maniere dont Mr. Faulkland s'étoit comporté dans cette rencontre, qu'elle m'a tout raconté mot pour mot, dès qu'elle a été de retour. Elle ne pouvoit se lasser d'admirer le beau naturel d'un homme qui prenoit tant d'intérêt aux malheurs de ses domestiques. Quelle bonté de cœur ! La belle ame ! Qu'il est tendre & compatissant ! D'autres, disoit-elle, se feroient contentés de donner à ce pere infortuné, de quoi pourvoir honnêtement à l'entretien & à l'éducation de ses enfans, comme il jugeroit à propos. La pitié de Mr. Faulkland est bien plus généreuse. Ce sont

là de ces petits traits qui peignent l'homme tel qu'il est, qui dévoilent la grandeur & la bonté réelles de l'ame.

Vous concevez, ma chere, quelle part je prends à tout ce qui peut augmenter dans l'esprit de Lady Bidulph, l'idée qu'elle a du mérite de Mr. Faulkland. Son récit m'a fait beaucoup de plaisir; mais je n'en ai rien dit. Le Chevalier qui étoit présent, s'est recrié sur mon indifférence affectée: Sidney, ou vous êtes la femme du monde qui fait le mieux dissimuler, ou vous avez toute l'apathie d'un Stoïcien: quoi! toute autre que vous se pâmeroit à de pareilles preuves de la tendresse d'un cœur qu'elle possède sans réserve, & qui doit faire tout son bonheur.. Mon frere, j'estime beaucoup Mr. Faulkland: je suis fort sensible aux preuves de tendresse qu'il peut donner. Mais ne puis-je les sentir sans en être transportée?... Je gagerois sur ma vie, poursuit le Chevalier, que vous aimez Faulkland, peut-être

Être pas, il est vrai, la moitié autant qu'il le mérite ; je gagerois aussi que vous n'avez pas eu la bonté de lui dire naïvement ce qui en est... Mon frere, il y a du temps assez pour cela ; & s'il arrive jamais que nous soyons plus étroitement unis, Mr. Faulkland & moi, j'espere qu'il n'aura pas sujet de se plaindre de mon peu d'affection.

Voilà, par exemple un *fi*, qui est de votre façon, reprend mon frere ; & je ne vois pas sur quoi vous fondez de pareils doutes, à moins que votre cœur ne les approuve. Je n'en fais rien non plus, répond ma mere. Je crois pourtant que Sidney n'a pas tout-à-fait tort de ne compter que médiocrement sur les événemens humains. A peine sommes-nous furs de ce que nous tenons. Et comme dit un vieux proverbe, *de la main à la bouche, se perd souvent la soupe.*

Ma mere a prononcé gravement cette sentence : vous savez quel cas elle fait de ces vieux proverbes, & combien

elle faisoit avidement les occasions de les appliquer.

Il faut , Madame , réplique bonnement Sir George , que vous n'ayez pas été heureuse dans vos premières amours : en effet , je me rappelle en ce moment vous avoir oui dire quelque chose à ce sujet , mais j'en ai oublié les circonstances. Comme ma mere ne m'avoit jamais rien appris de cette particularité , je me suis hasardée à lui en demander le récit : elle a bien voulu me satisfaire.

J'avois environ vingt ans , ma fille , lorsqu'il se présenta un parti fort avantageux pour moi , un très galant homme que mon pere agréa. Je l'aimois , & je m'en croyois aimée : toute fille se flatte dans ces occasions. Ses assiduités duroient depuis un an ; car vous saurez que je n'étois pas facile à gagner. Enfin il avoit mon consentement ; tout étoit prêt , le jour fixé pour notre mariage , étoit arrivé , lorsqu'au lieu de sa personne que nous attendions à chaque in-

instant, l'on m'apporte une lettre de lui à mon adresse. J'apprenois qu'il avoit pris les engagements les plus formels & les plus solennels avec une jeune Demoiselle qu'il ne nommoit pas; que malheureusement pour eux deux, il les avoit oubliés en me voyant; qu'il avoit passé outre, contre tous droits divins & humains, n'écoutant que sa passion qui l'avoit porté à agir avec tant d'ardeur auprès de mes parens, pour m'obtenir de leur main. Il me demandoit pardon à moi & à toute la famille, d'avoir poussé les choses si loin, pour une union dont il se reconnoissoit indigne, & qu'il ne pouvoit contracter légitimement. Ses expressions fortes & touchantes sembloient sinceres. J'ai pu, disoit-il, séduire l'innocence d'une jeune personne, & l'horreur d'une telle action se peint à mon esprit avec des couleurs si noires, si effrayantes, que je ne voudrois pas pour l'empire du Monde entier, y mettre le comble, en donnant

ma main à une autre qu'à celle qui seule y a droit. Son cœur étoit tourmenté par l'amour & les remords. Sa passion pour moi, & son devoir qui ne lui permettoit pas de manquer à la foi donnée, lui livroient des assauts cruels : sa santé en étoit altérée : son infidélité avoit porté la mort dans le cœur de cette même personne qu'il avoit trompée. Il me supplioit d'avoir pitié d'elle & de lui, & d'oublier son crime.

Toute sa lettre, fort longue, étoit dans le même style. Le repentir, l'amour, l'honneur, le désespoir l'avoient dictée : j'en fus frappée. Qu'avois-je à dire ? Son excuse étoit aussi légitime que sa conduite avoit été irrégulière : je ne pouvois m'empêcher de l'approuver, quoique mon cœur s'y opposât. Cette disgrâce me fut fort sensible, je l'avoue ; mais je fus la supporter comme il convenoit. Ma famille, indignée de la double infidélité de ce perfide amant, voulut d'abord éclater : elle changea en-
fui-

suite, en apprenant la vérité des faits que contenoit la lettre. La conclusion de cette aventure fut fort tragique. Le jour même que mon futur époux avoit choisi pour notre mariage, & auquel il m'avoit écrit une lettre si triste, il fut atteint d'une noire mélancholie, que le temps accrut toujours, & qui dégénéra enfin en une frénésie furieuse: on fut contraint de l'enfermer pour le reste de ses jours. La jeune Demoiselle ne survécut pas longtemps au sort de son malheureux amant: elle mourut de chagrin, au moins c'est le bruit qui en courut alors.

C'étoit pour moi une grande consolation de songer que j'étois innocente de tant de maux: je m'applaudissois en secret de n'avoir point permis à l'amour de prendre un tel empire sur mon cœur. Si ces malheurs terribles fussent arrivés en conséquence de notre mariage, je n'aurois jamais eu la force d'y survivre un instant.

Cet.

Cette étrange aventure a fait sur moi une impression d'autant plus forte, que je me suis apperçue que ma mere n'en parloit elle-même qu'avec une sorte d'émotion: c'est peut-être la raison pourquoi elle ne m'en avoit jamais dit le mot. Quand j'y pense, il me semble que je frissonne encore d'horreur. Pour Sir George, il a dit: L'histoire est bien plus sérieuse que je ne l'avois conçue: C'est bien là vraiment *perdre la soupe de la main à la bouche*.

Ma mere continuoit d'être pensive & rêveuse: elle a eu de la peine à revenir. J'étois fort fâchée qu'on eût rappelé cette malheureuse histoire. Mais le Chevalier changeant de conversation, est parvenu à nous rendre notre première gaieté.

Le 6 Juillet.

MONSIEUR Faulkland est magnifique comme un Prince: il vient de m'envoyer une garniture de diamans, si belle,
si

Si superbe ! Ma mere a trouvé ces bijoux trop beaux pour moi , mon frere lui a dit qu'ils n'avoient rien de trop beau pour Madame Faulkland , parce qu'ils étoient proportionnés à la fortune de Monsieur. Vous savez, ma chere , que j'ai peu de bijoux à moi ; ceux-là seulement que ma mere portoit lorsqu'elle étoit fille. La plupart de ceux qu'elle porte aujourd'hui , infiniment plus beaux , lui ont été donnés par mon pere : pour les bijoux de la famille, ils sont destinés au Chevalier Bidulph : on les lui donnera quand il se mariera , pour en faire présent à Madame.

Le 8 Juillet.

FELICITEZ-MOI , ma chere Cécile : j'ai subi ma grande épreuve : la question , terrible pour une fille , m'a été faite , & j'y ai répondu... Et comment , allez-vous dire ? Je suis sure que ma bonne amie a répondu négativement... Non , non : y pensez-vous, Cécile ?
Fi,

Ei , que ce mot est froid & incivil ! Croyez-vous qu'une villageoise puisse trouver tous les jours un parti de six mille livres sterling de revenu , un homme de mérite , aimable , & accompli en tout ? C'est un oiseau rare qu'on auroit tort de laisser échapper. Mr. Faulkland m'a demandé amoureusement jusqu'à quand je comptois différer son bonheur ? Je l'ai renvoyé à ma mere. Ma mere , bonne , tendre & compatissante quelle est , a craint de l'affliger : elle l'a renvoyé au Chevalier. Celui-ci a été assez étourdi pour assigner un jour si proche que lorsque Mr. Faulkland nous l'a redit , nous avons eu peine à le croire. Nous étions embarrassées que lui répondre : ma mere hésitoit ; je bagayois quelques mots. Sir George est entré : il a parlé à peu près aussi étourdiment qu'il avoit déjà fait ; de sorte que je m'imagine que nous sommes convenus pour d'aujourd'hui en un mois.. Cela est bien prompt , dit Cécile ; vous ne vous con-

nois-

noissez que depuis six semaines; & rien qu'un mois? cela est à peine suffisant pour arranger vos graces & préparer la fête... Vous plaisantez & vous avez raison, ma chere. Mais en vérité ce n'est pas moi qui l'ai voulu: mon frere a tout fait. Si j'eusse été la maîtresse j'aurois attendu deux mois, ou au moins six autres semaines; quoiqu'au reste les six premières m'ont suffi à connoître Mr. Faulkland. Autant d'années ne m'en apprendroient pas davantage. Il est presque toujours avec nous; ma mere dit que c'est un de ces hommes vrais, qu'on connoît au premier abord, parce qu'ils ont l'ame sur les levres, & qu'ils font chaque jour ce qu'ils font toute leur vie.

Sir George abuse du droit d'être impertinent: il publie que je ne veux pas être heureuse, que je ne fais pas l'être, que je mériterois d'épouser quelque petit Gentillâtre de Wiltshire. Il se donne tous les honneurs de ce mariage: c'est
une

une impudence contre laquelle il n'y a pas moyen de tenir. Il se charge de tous les préparatifs de la fête : il compte que ma mere ne s'y opposera pas. En effet elle est assez bonne pour laisser tout à sa disposition. Elle lui recommande néanmoins de modérer la générosité de Mr. Faulkland, de ménager la bourse de son ami & la modestie de sa sœur.

Le 10 Juillet.

JE commence à être tout-à-fait dans les embarras. Ma mere est exacte à tout, la moindre bagatelle ne lui échappe pas. Nous avons déjà fait tant d'emplettes, il nous en reste tant d'autres à faire, qu'on nous voit chaque jour dans tous les quartiers de Londres : nos courses ne finissent point. Couturieres, coëffeuses, marchandes de modes, tout est occupé pour moi. On diroit que je vais me confiner pour le reste de ma vie, dans un désert éloigné, à l'extrémité du Monde, où il n'y a ni marchands

chands ni ouvrières, & que je fais provision d'habits pour un demi-siècle.

Le 11 Juillet.

J'AI tant à faire, Sir George est si impatient, si étourdi, si importun, qu'il me faudra désormais un secrétaire pour vous mander en détail toutes nos folies. Pour moi, je n'y suffis plus: ce n'est pas le temps seul qui me manque, c'est le temps & la patience.

Le 12 Juillet.

LE Chevalier m'avoit bien dit que son ami étoit violent lorsqu'on l'irritoit. Il n'a que ce défaut; c'en est toujours un. Voici un trait de vivacité qui lui est échappé aujourd'hui, & dont je suis d'autant plus fâchée, qu'il lui est échappé presque à mon occasion.

Mr. Faulkland, une Dame de ses parentes & de notre connoissance, mon frère & moi, nous avons fait ce matin une partie au Hide-Park. Nous sommes al-

lés à cheval : celui que je montois étoit jeune & vif, le Chevalier en avoit fait nouvellement l'acquisition. Nous devions dîner à Kenfington, chez la Dame qui étoit avec nous : ma mere devoit nous y joindre.

Nous étions arrivés & entrés dans la cour de la maison, prêts à mettre pied à terre. Mon cheval a pris quelque ombrage, & au lieu d'avancer il a tourné brusquement & fort court. Un valet de Mr. Faulkland, qui se trouvoit justement derriere moi, a eu l'imprudence de lui donner un coup de fouet. Je suis bien sûre qu'il n'avoit pas de mauvaise intention ; mais l'animal, sentant le fouet, s'est mis à ruer ; & comme je n'étois pas encore remise du tour brusque qu'il avoit fait d'abord, je suis tombée. Heureusement je n'ai point eu de mal, & en moins d'un instant j'ai été sur mes pieds. Mr. Faulkland a été plutôt descendu de cheval, pour me secourir, que je n'ai mis de temps moi-même

à tomber. Mais il étoit si indigné contre son valet, que fondant sur lui avec la rapidité de l'éclair, il lui a donné plusieurs coups de son fouet. Je serois tentée de croire que ce valet étoit à moitié ivre : car il a osé prendre le fouet de son Maître, & jurer entre ses dents. Mr. Faulkland, dont toute l'attention étoit pour moi, n'y a pas pris garde.

Nous sommes entrés dans la maison. Après avoir assuré toute la compagnie, qui paroissoit fort inquiète, que je n'avois pas eu le moindre mal, j'ai prié Mr. Faulkland de pardonner à cet homme la faute qu'il venoit de faire, où il n'y avoit que de l'étourderie & point de malice. Il m'a demandé lui-même mille pardons de s'être oublié en ma présence jusqu'à châtier un de ses gens d'une manière qui ne lui étoit pas ordinaire. Mais le péril où je vous ai vue, Mademoiselle (en m'adressant la parole), m'a mis hors de moi-même : ce n'est qu'à ce

titre que je vous supplie de m'excuser. J'espere aussi, Monsieur, ai-je répété, que vous voudrez bien lui pardonner. De tout mon cœur, ma chere Miss Bidulph, m'a-t-il dit avec transport; si je n'avois que ce grief contre lui, je ferois avec plaisir l'occasion de vous montrer combien je suis disposé à vous obéir. Mais c'est un ivrogne que je ne puis plus souffrir, & auquel il n'est pas sûr de se fier. Je lui ai pardonné mille fois; & comme avant l'affaire d'aujourd'hui, j'étois bien déterminé à lui donner son congé, je me flatte que vous ne vous intéresserez plus pour un coquin indigne de votre protection, & que vous ne me forcerez pas à retenir un si mauvais sujet. Après cela, il n'étoit pas raisonnable d'insister: je n'ai plus rien dit.

Cette petite aventure m'a convaincue de la vivacité de Mr. Faulkland. Au reste je m'applaudis de cette découverte: vous me connoissez: mon caractère est tout opposé; & j'espere qu'avec le
temps

temps & de bonnes manieres, je tempérerai ce grand feu. Il est bien né, il est plein de bon-sens : je suis persuadée qu'il voudroit sincèrement n'avoir pas le seul vice qu'on lui reproche. Mon frere l'a entendu se plaindre lui-même de la violence de son tempérament, & lui protester qu'il avoit fait l'imaginable pour modérer cette fougue de jeunesse. Il faut avouer aussi que ses peines n'ont pas été infructueuses : il est beaucoup plus maître de lui-même, & ne s'échappe plus guere que dans les rencontres extraordinaires & tout-à-fait soudaines, telle que celle-ci, où je veux bien croire que l'amour avoit plus de part que le tempérament.

Nous nous sommes fort amusés à Kensington : nous y avons passé tout le jour, & nous ne sommes rentrés en ville que fort avant dans la nuit. Nous avons beaucoup promené dans les jardins, peut-être trop longtemps & trop tard pour moi : je crains d'y avoir pris du froid.

Le 13 Juillet.

MES craintes n'étoient pas vaines : j'ai un vilain mal de gorge. Ma mere veut que l'on me saigne : je n'ose me plaindre de peur de l'affliger, mais j'ai eu une mauvaise nuit, je n'ai pas fermé l'œil. Mr. Faulkland est venu de très-bon matin s'informer de ma santé : ma mere lui a dit que je n'étois pas bien. Il m'a regardée tendrement, quand j'ai paru : il souffroit réellement de me voir souffrir. Mon frere l'a retenu à déjeuner : il n'a voulu goûter de rien, le cœur n'y étoit pas : il étoit tout triste : il avoit l'air si peiné ! Le Chevalier l'a raillé, fort à contretemps je crois, sur mon accident d'hier, lui disant qu'il avoit bien manqué de perdre sa femme. Mr. Faulkland a répondu : Je voudrois avoir suivi ma premiere pensée, & avoir renvoyé, il y a un mois, ce coquin de valet. Le mal n'est pas grand, a repris Bidulph, l'accident n'a point eu de suite, mais je crois aussi que vous feriez bien

bien de vous défaire de ce mauvais sujet. Il m'en a épargné la peine, à continué Mr. Faulkland, il a disparu, & il avoit de bonnes raisons pour ne pas attendre son congé: il m'a volé. Comment, volé? avons-nous tous répété ensemble... Oui vraiment: Je lui avois dit au retour de notre partie d'hier, qu'il eût à remettre à mon valet de chambre tout ce qu'il avoit en sa disposition, & de sortir ce matin de chez moi. Il ne me répondit rien; je reconnois là son caractère fournois & méchant; mais fût qu'il nous a cru tous endormis, il est entré dans la chambre où je m'habille, & a forcé la ferrure d'un bureau où je mets quelquefois de l'argent. J'y ai peut-être donné lieu. Il me vit hier matin mettre mon portefeuille dans ce bureau, avant de monter à cheval; c'est une précaution à laquelle je ne manque guere. Il aura soupçonné qu'il y avoit des billets de banque; au moins je le suppose, car il

l'a emporté avec tout l'argent qu'il a trouvé dans la même cassette. Il s'est évadé assez adroitement par une fenêtre de derrière, qu'on a trouvée ouverte ce matin.

Il y a de l'imprudence à Mr. Faulkland de laisser voir à un laquais dont il n'est pas sûr, l'endroit où il met son argent. Lady Bidulph lui en a fait un petit reproche, ajoutant que c'étoit exposer à la tentation un plus honnête homme, & lui faire venir la pensée d'une friponnerie à quoi il ne songeroit pas de lui-même. Mr. Faulkland est convenu de son tort; il a pourtant cru excuser sa négligence, en disant qu'il avoit toujours eu d'honnêtes gens auprès de sa personne, & que cela l'avoit rendu moins méfiant.

Je l'ai vu si inquiet, si chagrin, si sensible à mon indisposition, que je me suis contrainte pour paroître moins malade. C'étoit tout ce que je pouvois dans l'état où je me sentoais. Ses yeux cherchoient les miens, & s'attendrissoient en les rencontrant: il ne pouvoit
me

me regarder fans soupiner, & il me regardoit toujours. Je lui suis obligée de sa tendre pitié: mon cœur me répond que je ferois tout aussi affligée, s'il étoit malade.

Voilà qu'on m'apporte une cargaison entiere de pompons & de dentelles... Je ne puis les compter: il y en a tant qu'il faudroit un jour entier pour les voir l'un après l'autre... Je ne me porte pas bien. Et la pensée seule de tous les embarras que je vais avoir, des courfes qu'il faut faire, des emplettes auxquelles je dois songer, des arrangemens à prendre, de mille choses dont je ne puis me dispenser, est pour moi une nouvelle maladie.

Le 27 Juillet.

JE reprens la plume après quinze jours d'interruption; quelle terrible quinzaine! Je vous l'ai dit souvent, ma chere Cécile... que je n'étois pas née pour être heureuse. Je disois vrai, fans

savoir pourquoi. Faut-il qu'un pressentiment confus annonce le malheur longtemps avant qu'il vienne!

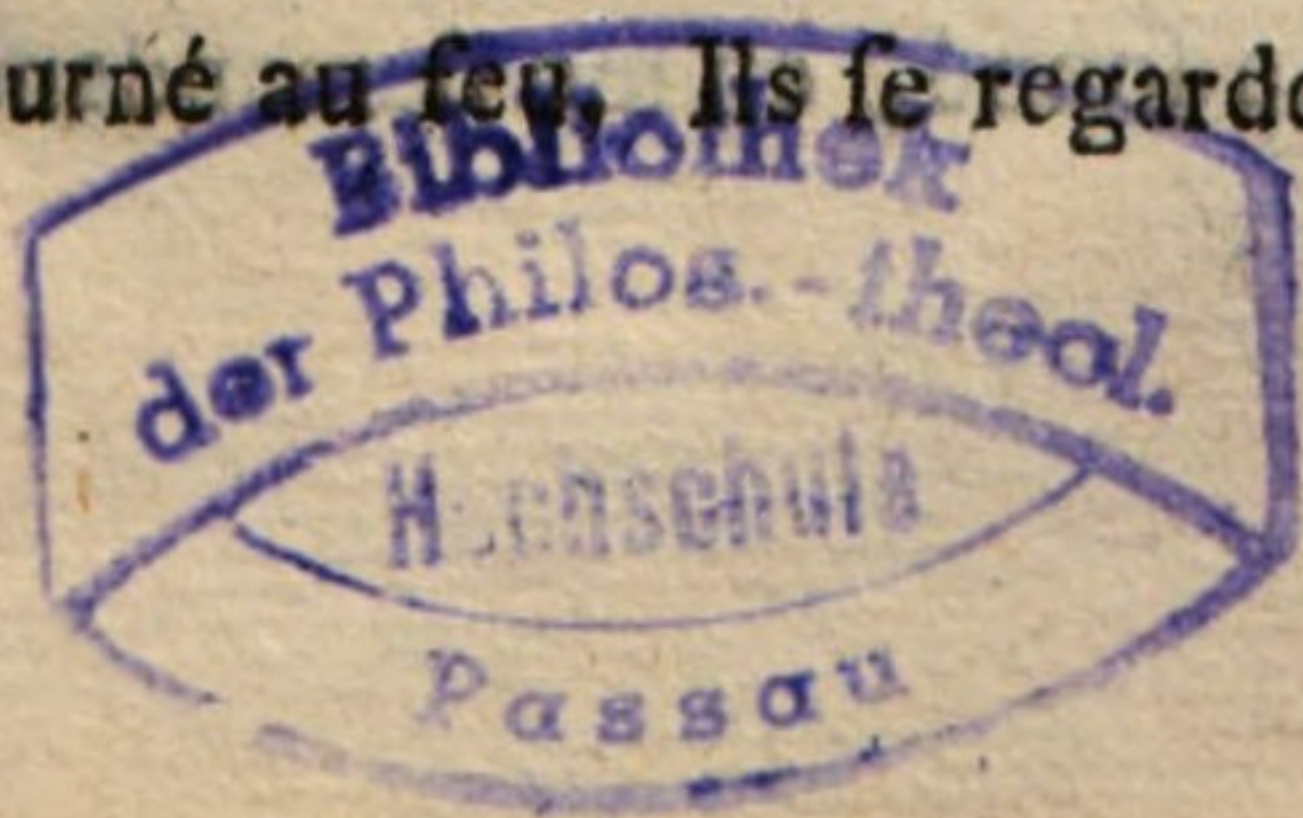
Je tâcherai de me rappeler toutes les circonstances de ce cruel intervalle. Le souvenir m'en fera bien amer: n'importe, je veux que vous sachiez tout; mais aurai-je la force de tout dire?

La fin de mon dernier journal vous apprenoit le mauvais état de ma santé. Je ne vous ai point envoyé la suite: je n'osois pas, vu l'incertitude où vous étiez de faire un plus long séjour à Paris. J'ai suivi le conseil de ma mère; on m'a saignée, mais je n'en ai reçu aucun soulagement. Le mal a augmenté: j'ai eu de la fièvre le lendemain, j'ai été agitée, j'ai craint de mourir. Je me souviens pourtant que je songeois moins à moi qu'à ceux que je quittois, moins au malheur de les quitter, qu'au chagrin où ma mort les plongeroit.

Ma mère & Mr. Faulkland étoient l'objet de mes réflexions. Je n'ai pas été
long.

longtemps en état d'en faire. Le transport est survenu dès le quatrième jour : l'on m'a dit que dans le délire je parlois de Mr. Faulkland. Je ne me rappelle rien, sinon que dans les courts intervalles du retour de ma raison, je voyois toujours ma chere maman fondre en larmes au chevet de mon lit. J'ai couru le plus grand danger ; je suis mieux : c'est une faveur du Ciel, que je dois à l'ardeur des prieres de ma bonne mere.

Au dixieme jour on commençoit à espérer : il y avoit de bons symptomes. J'ai demandé comment se portoit Mr. Faulkland. Fort bien, ma chere, a répondu maman, il est hors de ville : il fera de retour avant deux jours. Hors de ville, ai-je dit, & il me laisse mourante ! En vérité je ne l'aurois pas cru : cela n'est pas bien, je lui en ferai des reproches. Ma mere étoit à côté de mon lit : elle m'a pris la main : mon frere étoit debout devant la cheminée, le dos tourné au feu. Ils se regardoient l'un



l'un l'autre, & personne ne me répondoit. Je vous le demande, mon frere, ai-je dit, feriez-vous cet outrage à une personne que vous feriez sur le point d'épouser? Parlez sincèrement, Bidulph; auriez-vous le cœur de la traiter de la sorte? Mon frere alloit répondre; ma mere lui a fait un signe, & il est sorti. Je m'en suis apperçue. Ma chere maman, il y a quelque chose touchant Mr. Faulkland: dites-le-moi, furement il y a quelque chose que vous voulez me cacher, vous & mon frere. Mr. Faulkland est-il malade? Non que je sache, répond ma mere: il étoit hier en bonne santé: il nous a envoyé un message pour s'informer de la vôtre, ce qu'il n'a jamais manqué de faire chaque jour; car il n'est qu'à Richemond; & vous savez que lorsqu'il étoit en ville, il n'avoit point d'autre satisfaction que d'entendre parler de vous, quand vous étiez trop mal pour recevoir sa visite... Puis ma mere a sonné, en me demandant si je ne
vou-

voulois pas prendre quelque chose, je voyois bien qu'elle ne le faisoit que pour détourner la conversation. Ellen (c) est entrée; je n'ai plus fait de questions, mais je me suis livrée à mon inquiétude.

Ma mere ne m'a quittée que lorsqu'il étoit temps pour elle d'aller reposer. Evitant de me parler de Mr. Faulkland, ou de me donner lieu de lui en parler, elle m'a conjuré tendrement d'être tranquille & de ne point parler. Le Médecin l'a assurée cette nuit que j'étois hors de danger: elle a paru contente: ce peu de paroles a répandu la joye dans son cœur; elle s'est retirée avec un air de satisfaction qui marquoit sa tendresse.

A peine étoit-elle fortie de ma chambre, que j'ai appelé Ellen auprès de mon lit: je lui ai demandé, si elle n'avoit rien à me dire de Mr. Faulkland, de sa part, ou à son sujet. La pauvre fille

lou-

(c) *Hélène,*

toute consternée, cherchoit une réponse. Hé ! Mademoiselle, que voulez-vous que je vous dise ? En puis-je favoir plus que ce que Mylady vous en a dit ? Quand l'avez-vous vu ? Y a-t-il longtemps ? Il y a plusieurs jours. Où est-il ? A Richemond, comme j'ai oui dire au Chevalier Bidulph ; mais je ne doute pas qu'il ne revienne à Londres aussi-tôt qu'il vous fera en état de le recevoir. Vous me trompez, ai-je repris vivement en lui ferrant la main, il y a quelque chose au sujet de Mr. Faulkland ; vous êtes tous de concert pour me le cacher. Je suis dans une inquiétude mortelle, vous pouvez m'en tirer. Vous concevez qu'il faudra que je le sache tôt ou tard, quoi que ce soit. Pouvez-vous me laisser dans une incertitude cruelle qui me rend mille fois plus malade ?

La bonne fille étoit attendrie, mais elle n'osoit parler. Son trouble & son embarras augmentoient en me voyant si troublée moi-même. Ma chere Demoi-
fel-

selle, m'a-t-elle répliqué, quand vous vous porterez un peu mieux, Milady vous dira tout.. Non, non, je veux le savoir à présent: dites-le-moi à cette heure: n'espérez pas de me voir mieux tant que je serai dans ces doutes affreux, capables seuls de me donner la mort. Quel est donc ce tout, ce terrible tout, que l'on me dira. Ce mot est un trait aigu qui me perce le cœur... Je ne fais rien, Mademoiselle, que ce que j'ai pu en apprendre à la volée, lorsque Sir George parloit haut à Mylady; mais je serois perdue, si elle savoit que je vous en eusse rapporté le moindre mot. Je l'ai rassurée en lui promettant le secret. Et bien donc, Mademoiselle, a-t-elle continué d'une voix basse, je crains fort que Mr. Faulkland ne se soit mal comporté, ou qu'on ne l'ait noirci dans l'esprit de Mylady... Elle s'est arrêtée-là. Comment? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Qu'a-t-on appris de lui? On a dit je ne fais quoi d'une autre in-
cli-

clination, mais j'espere que la chose est fausse... Vous me trompez : parlez-moi ouvertement, dites tout ce que vous savez. La pauvre créature étoit touchée de mon impatience, j'ai entendu Mylady qui disoit à Sir George : Oui, j'aimerois mieux voir Sidney dans le tombeau, que de la voir mariée à Mr. Faulkland. Sir George lui répondoit : mais Madame, pourquoi ne vouloir pas qu'il se justifie ! Se justifier ! qui, lui ! a repris Mylady, que dira-t-il ? Il n'est que trop évident qu'il a manqué de foi à une autre : c'est un perfide. Puis ils ont parlé plus bas : enfin Sir George élevant la voix a dit d'un ton d'indignation : Je donnerois la moitié de mon bien, pour le voir puni, comme il le mérite... Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai appris par le plus grand hazard du monde. Sir George devoit sortir : il alloit se faire habiller. Son laquais m'a appelée pour faire un point aux manchettes de son Maître. Je suis en-

entrée dans la chambre où Mr. votre frere s'habille, dans le moment où Mylady qui étoit avec lui dans sa chambre à coucher, lui disoit les premiers mots que je vous ai rapportés ; j'ai entendu les autres tandis que j'étois occupée à raccommoder les manchettes. Ils en ont dit bien davantage, mais je n'ai pu attrapper que quelques mots par-ci, par-là, sans liaison ; si ce n'est seulement ce que Sir George a dit d'un ton haut & fort irrité. Cela s'est passé le second jour de votre maladie. Mr. Faulkland étoit venu le matin savoir comment vous aviez passé la nuit. Mylady l'avoit vu : ils s'étoient quittés bons amis, comme à l'ordinaire. J'avois rencontré Mr. Faulkland, comme il descendoit de l'appartement de Sir George : il m'avoit paru inquiet sur votre santé. Mylady, qui se trouvoit alors dans la salle à manger, lui avoit souhaité le bon jour, & s'étoit levée pour l'accompagner jusqu'à la porte.

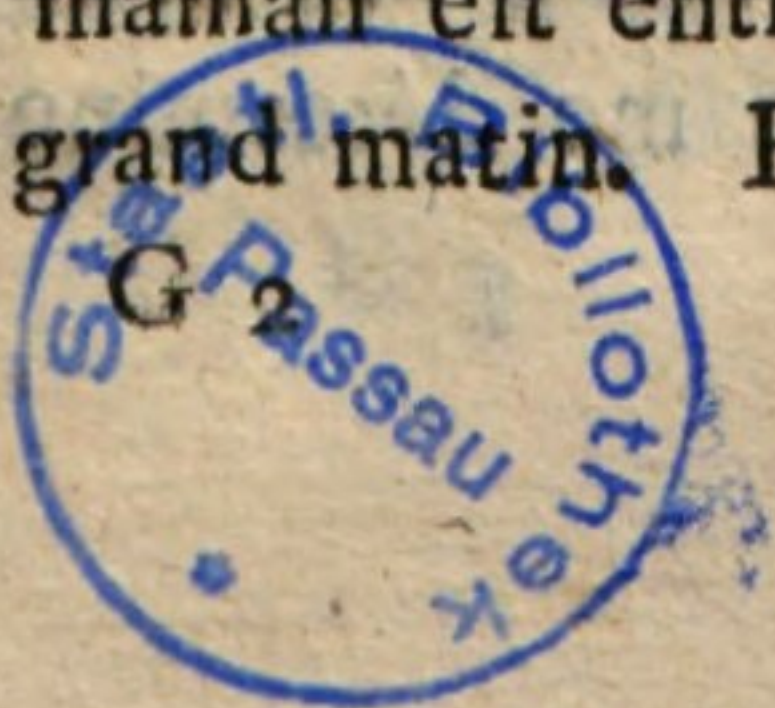
Une heure après arrive une lettre à votre adresse : je la reçois : le porteur dit qu'il ne faut point de réponse ; comme je ne vous croyois pas en état de la lire, je la donne à Mylady. L'instant d'après je suis témoin de la conversation que j'ai dite. Le soir Mr. Faulkland est revenu ; le Chevalier n'y étoit pas ; mais Mylady l'a reçu. Ils ont passé une heure ensemble. Le laquais qui l'a reconduit, dit qu'il sembloit altéré. Nous ne l'avons pas revu depuis ; cependant il est fort exact à envoyer demander de vos nouvelles. Mylady m'a ordonné de lui remettre, à elle, les lettres qui vous feroient adressées, s'il en venoit... En est-il venu ? Non, Mademoiselle ; on a toujours dit à Mr. Faulkland que vous étiez très-mal : il aura jugé qu'il étoit inutile qu'il vous écrivît tant que vous seriez dans le même état.

C'est tout ce que j'ai pu savoir de ma femme de chambre. Quelle nuit cruelle j'ai passée ! à peine ai-je fermé l'œil.

El.

Ellen étoit sur un lit de repos auprès de moi ; elle avoit veillé plusieurs nuits , j'ai voulu qu'elle se couchât. Elle a dormi profondément ; je lui enviois son sommeil. Pour moi , dès que j'allois m'endormir , j'étois réveillée en sursaut par la pensée de ce que je venois d'entendre , & par la crainte d'en favoir bientôt davantage. Mr. Faulkland s'absente lui-même depuis si longtemps ! Lady Bidulph aimeroit mieux me voir dans le cercueil que son épouse ! Sir George menace de tirer vengeance de cet imposteur ! Ces idées épouvantables m'ont tourmentées jusqu'au matin. Que peut-il avoir fait ? Quel est donc son crime , m'écriois-je de temps à autre ? J'ai rappelé toutes mes forces : je me suis armée de constance , disposée à tout événement , quel qu'il fût , & résolue de montrer une ame plus grande que tous les malheurs ensemble.

Le lendemain maman est entrée dans ma chambre de grand matin. Elle m'a
de-



demandé avec sa tendresse ordinaire comment je me trouvois. La tendresse maternelle ne m'a plus semblé qu'un mouvement de pitié: j'avois peine à supporter ses regards compatissans, mes yeux se mouilloient de larmes. J'étois encore plus inquiète que malade, mais je voulois lui cacher l'un & l'autre. Je suis mieux, Maman, lui ai-je dit. Je l'étois en effet malgré le trouble de mon esprit, les craintes de la nuit, & l'émotion où me mettoit sa présence: car je me figurois qu'elle avoit mille choses à me dire. Elle ne parloit que de choses indifférentes, elle disoit que je serois bientôt en état d'aller passer quelques jours à la campagne, pour y prendre des forces; elle espéroit qu'un air plus pur me rétabliroit. Je l'espere aussi, Madame, ai-je répondu. Puis nous avons gardé le silence quelques momens. Elle me regardoit avec des yeux tendres & humides: les miens étoient baissés. Enfin je me détermine à lui demander

ce

ce qu'elle s'obstinoit à me cacher. Madame, dis-je en la regardant fixement, quelle est la cause de votre froideur pour Mr. Faulkland? Vous évitez de me la dire. Vous avez beau me répéter qu'il est en bonne santé, qu'il est hors de ville, je ne peux m'y tromper. S'il a témoigné quelque indifférence pour moi, à quoi bon ces détours? Craignez-vous de me le dire? Je vous en conjure, Madame, dites-le-moi d'abord. Me supposez-vous le cœur assez bas pour ne pouvoir en supporter la nouvelle? Pensez mieux de votre fille. Je le vois bien, c'est par ménagement que vous me le cachez: hé bien, Madame, croyez que je suis prête à tout événement.

Ma chere, répond Lady Bidulph, que j'aime à vous voir tant de courage! Je prie le Ciel qu'il garde ma fille d'un pareil malheur, qu'il lui donne un meilleur sort que celui qu'elle pourroit attendre de son union avec Mr. Faulkland. Qu'a-

t-il donc fait, Madame? Ma chere Sidney, c'est la premiere épreuve de votre patience ; mais je ne doute point que vous ne la supportiez avec toute la fermeté que j'ai droit d'attendre d'une fille vertueuse & bien élevée : je vous connois, & je compte sur votre vertu.

Mon dessein n'étoit pas, il est vrai, de vous en parler sitôt. Je voulois attendre que vous fussiez rétablie : le temps de la maladie ne me sembloit guere propre à vous communiquer ce que j'ai à vous dire. Mais puisque j'ai la consolation de vous voir dans de si bonnes résolutions, je ne crains plus d'empirer votre état, en vous dévoilant cet infame mystere. Vous allez connoître toute la bassesse de Mr. Faulkland. (Quel terrible préambule !)

Le second jour de votre maladie, un inconnu a apporté ici une lettre à votre adresse : votre femme de chambre a eu la discrétion de me la remettre : vous n'étiez pas en état de la lire ; j'ai jugé à pro-

propos de l'ouvrir. L'enveloppe contenoit un billet pour vous, qui vous annonçoit l'incluse adressée à Mr. Faulkland. Juste Ciel ! (en sortant les papiers de sa poche) qu'on doit faire peu de fond sur les plus belles apparences !

Voilà les deux lettres ; lisez d'abord le billet de l'enveloppe. Je le prens : il est assez mal écrit, & plus mal orthographié. Tel est le contenu.

„ Mademoiselle,

„ J'apprens que vous êtes sur le point
 „ d'épouser Mr. Faulkland. En vérité
 „ ce seroit dommage qu'une jeune De-
 „ moiselle si vertueuse fût trompée.
 „ J'ai cru devoir vous informer com-
 „ bien Mr. Faulkland est indigne de
 „ vous.

„ L'incluse qui lui a été écrite par u-
 „ ne jeune & belle Demoiselle qu'il a
 „ séduite, vous découvrira toute la
 „ fausseté de son cœur. Lorsque vous
 „ lui en parlerez, il connoîtra de qui

„ vous tenez cette lettre ; mais qu'il
„ ose la nier, s'il le peut.

„ Je suis, Mademoiselle,

„ Votre ami inconnu,

„ Et humble serviteur”.

La lettre adressée à Mr. Faulkland est d'une jolie écriture de femme ; & la date n'est que de huit jours antérieure au temps où elle nous a été remise : la voici.

„ Hélas ! Mr. Faulkland , je suis la
„ plus malheureuse femme du monde !
„ Que vous m'avez été fatal ! Je suis
„ perdue à jamais !... J'espérois de cacher
„ la faute où vous m'avez entraînée.
„ Tandis que nous sommes restés à
„ Bath, ma tante a ignoré ce qui s'é-
„ toit passé entre nous, quelques instan-
„ ces qu'elle m'eût faites de lui avouer
„ la vérité. Mais je ne puis plus rien
„ cacher : mon état dépose contre moi.
„ Je porte des marques trop visibles de
„ ma

„ ma foiblesse, & de la violence de votre
„ amour, si toutefois il mérite ce nom.
„ Je n'avois jamais songé à vous impor-
„ tuner de mes plaintes : je gardois mes
„ reproches pour moi-même. Ce n'est
„ pas moi, c'est la triste situation où je
„ suis qui réclame votre pitié. Est-il
„ bien vrai que vous vous mariez ? Ce
„ dernier trait me donne la mort. Hé-
„ las ! Monsieur, tandis qu'il en est
„ temps, soyez sensible aux maux que
„ vous avez faits. Je n'oserai pas rester
„ longtemps chez mon oncle. Où al-
„ ler ? Ma honte devient chaque jour
„ plus visible. Bientôt je ne pourrai
„ plus paroître. Ma tante dit qu'elle
„ feindra une maladie ; qu'elle me fera
„ absenter pour quelques mois, sous
„ prétexte d'aller à Bath, ou à Lon-
„ dres, consulter de meilleurs Médecins
„ que nous n'en avons ici. Mais où
„ tout cela me conduira-t-il ? Je n'ai
„ ni parens ni amis, ni connoissances à
„ qui je puisse me confier. Et qui aura

„ compassion de moi, si ce n'est celui
„ qui m'a réduite à craindre tout autre
„ secours que le sien? Je vous en prie
„ par tout ce qu'il y a de plus saint,
„ écrivez-moi, dites-moi si vous avez
„ dessein de disposer pour toujours de
„ votre personne. Si cela est, je sou-
„ haite que celle à qui vous êtes pro-
„ mis, ait un meilleur sort que moi, que
„ vous avez indignement séduite. Cruel!
„ vous m'êtes encore cher, mon crime
„ doit vous attacher à moi. J'attends
„ votre réponse. Songez à trouver un
„ azyle pour une infortunée que vous
„ avez mise dans l'affreuse nécessité de
„ fuir le jour,

„ A. B — ”.

Après la lecture de ces lettres, Lady Bidulph m'a demandé ce que je pensois de Mr. Faulkland. J'étois embarrassée; j'aurois voulu ne rien croire: ma surprise extrême m'empêchoit de répondre; je ne savois que dire.. Madame, êtes-vous

vous bien sûre que cette lettre n'est point supposée ? ne feroit-ce point une imposture forgée par un ennemi de Mr. Faulkland ? car le mérite a des envieux... Je souhaiterois , ma chere , que votre conjecture ne fût pas si vaine. Ne lui cherchez point d'excuse. Comptez que je suis bien instruite : si j'avois pu douter de la réalité de cette lettre, vous n'en auriez jamais eu connoissance. Mr. Faulkland lui-même n'en est point convenu : c'est de son consentement que je l'ai retenue. J'ai souhaité qu'il me la laissât quelques jours , en promettant de la lui rendre. Il n'a pas osé me refuser , quoiqu'il se doutât bien de l'usage que j'en voulois faire. Il ne se trompoit pas ; je ne la retenois que pour vous la montrer. Il convenoit que vous la visiez pour en juger , & justifier par elle ma conduite dans toute cette affaire. Ah ! ma chere maman , je laisse tout à votre tendresse ; vous n'avez rien fait qui ne fût convenable. Cependant

Mr.

Mr. Faulkland n'a-t-il rien allégué en sa faveur?... Mon esprit étoit égaré: je savois à peine ce que je disois. . . Non, ai-je continué, je ne veux plus rien savoir, je n'en fais déjà que trop... Ma chère enfant, a repris ma mere, cette affaire vous regarde de trop près; vous avez droit d'apprendre tout ce qui y a rapport; & je n'ai garde de vous en rien cacher.

Dès que je reçus ces deux lettres, je les montrai à votre frere. Il en fut d'abord consterné; mais quelle fut ma surprise, lorsque l'instant d'après je le vis rire, & me dire en plaifantant qu'il n'ignoroit pas cette petite folie! Je lui demandai fort sérieusement, pourquoi, s'il la favoit, il n'en avoit rien dit: comment il accordoit son silence sur une chose aussi grave, avec les sentimens d'honneur, le repos de sa conscience, & l'amitié qu'il devoit avoir pour sa sœur? Comment? dit-il: c'est que je vous réponds que ce n'est-là qu'une bagatelle qui ne doit pas vous faire la moindre peine.

Quoi!

Quoi! mon fils, une bagatelle! Perdre une jeune fille, séduire son innocence, & l'abandonner après le crime! Appelez-vous cela une bagatelle? Quand vous saurez les circonstances de cette affaire, répond-il, vous en jugerez autrement. Faulkland n'est pas si coupable que vous le faites. Cette fille s'est éprise de lui, sans qu'il y contribuât en rien: il ne cherchoit point à lui plaire, encore moins à surprendre son cœur, ni à séduire sa vertu; il n'a pas même témoigné le plus foible sentiment pour elle. Je le fais incapable d'une pareille fausseté. Comment donc a-t-il pu aller si loin, dis-je en l'interrompant? Comment? la fille est une pauvre innocente, & cette tante qui en prenoit soin, l'a jettée pour ainsi dire à la tête de Faulkland. . . . Etoit-ce donc à lui d'abuser de l'innocence extrême de cette enfant, & de se joindre à cette femme détestable pour lui ravir son honneur? Les plus honnêtes gens, pour-

poursuit-il avec une sorte de confiance, peuvent tomber dans de pareilles fautes. S'il vous faut quelqu'un tout-à-fait irréprochable de ce côté-là, n'espérez pas de le trouver parmi les hommes : parcourez tout le Monde, & vous le chercherez encore.

Oui, Monsieur, il me faut un homme qui n'ait point de crimes à se reprocher, & je compte en trouver : je crois avoir dit ces mots avec vivacité. Appelez-vous cela un crime, Madame, reprend-il avec une contenance encore plus assurée ? Je compte, moi, que Sidney ne fera pas assez forte pour en juger ainsi, quand elle sera instruite de la vérité du fait. J'étois outrée ; & dans ce moment de vivacité je me suis échappée jusqu'à dire que j'aimerois mieux vous voir épouser votre cercueil, qu'un monstre de cette nature. Votre frere m'a suppliée alors d'entendre Mr. Faulkland se justifier, & de ne le point condamner avant qu'il l'eût fait. Voilà un terrible grief
con-

contre lui, ai je dit; & je ne conçois pas qu'il lui soit possible de s'en laver jamais entièrement.

Le Chevalier disoit qu'il avoit une lettre à me montrer, qu'il avoit reçue de Mr. Faulkland lorsqu'il étoit à Bath, laquelle devoit me convaincre absolument du peu d'importance de cette affaire; qu'elle disculperoit son ami à mes yeux, & ne me permettroit plus de lui faire un crime de ce qui, à son avis, ne méritoit seulement pas la peine d'en parler.

J'ai répliqué que j'étois fort fâchée de voir que nous pensions si différemment, lui & moi, sur ce point; que j'avois résolu d'en parler à Mr. Faulkland à la première occasion, aussi-tôt que je le verrois; & de lui déclarer nettement qu'il ne devoit plus songer à Sidney, s'il ne me satisfaisoit au sujet de cette autre Demoiselle.

Je fais, dit votre frere, d'où part le coup: la lettre vous vient de la part de

ce fripon de valet qui a dérobé son Maître, & je donneroïs volontiers la moitié de mon bien pour le voir puni comme il le mérite.. Je crois que c'est Mr. Faulkland qui le lui a dit. Le valet a trouvé la lettre dans le portefeuille qu'il a emporté, avec vingt moidores qui étoient dans la même cassette. Il comptoit faire apparemment une meilleure prise. Son attente trompée l'a porté à se servir de cette lettre pour satisfaire l'esprit de vengeance qui l'animoit contre son Maître. Quoique sans contredit ce valet soit la plus vile des créatures, nous devons pourtant, ma chere, lui savoir quelque gré de cette découverte: ou plutôt remercier la providence de s'être servie de ce misérable pour vous préserver de ce que je regarde comme le dernier des malheurs.

La perte de cette lettre avoit tellement allarmé Mr. Faulkland, qu'il fit mettre dans toutes les gazettes du lendemain, un avis qui fait voir combien il crai-

craignoit qu'elle ne devînt trop publique: il soupçonnoit que ce fripon en pourroit faire un mauvais usage. L'avertissement portoit que si le laquais qui s'étoit évadé la nuit précédente de la maison de son Maître dans le quartier de St. James, rendoit les papiers qu'il lui avoit dérobés, on les reprendroit sans l'inquiéter & sans faire de poursuites ultérieures à ce sujet: on promettoit même une récompense de vingt guinées à la personne qui les rapporteroit. Cet avis n'a point eu d'effet, soit que le valet ne l'ait point vu, soit qu'il n'ait pu en profiter. Voyez, ma fille, à quelles bassesses on se porte quand on se sent coupable: souvent il suffit d'avoir eu le malheur de commettre une seule action dont on puisse rougir, pour être livré à la discrétion des âmes les plus viles. J'avoue que cette circonstance, en particulier, me donne une fort mauvaise idée de Mr. Faulkland. Votre frere ajoute que son ami avoit mené avec lui ce va-

let à Bath, & que sûrement il a su quelque chose de son aventure. Sir George lui a conseillé aussi de changer l'avertissement. Depuis on a nommé le fripon, donné son signalement, & promis cinquante livres sterlings à quiconque le prendroit; mais il a disparu, & je crois bien qu'il s'est mis en lieu de sûreté.

Quoique tous ces traits fussent assez marqués, je n'en avois que plus d'envie de savoir ce qui s'étoit passé entre ma mere & Mr. Faulkland, & leur entretien sur ce terrible sujet: je ne pus m'empêcher de le lui demander.

Vous saurez tout, ma fille, reprend-elle: &, pour procéder en ordre, je vous dirai d'abord que nous avons eu quelques disputes assez vives, votre frere & moi. En vérité je suis surprise qu'un jeune homme, tel que Sir George, élevé dans des principes de vertu sous les yeux de parens qui, graces à Dieu, lui ont donné les meilleurs exemples, ait aussi-tôt oublié les uns & les autres.

Que

Que ses voyages l'ont changé ? En quittant la maison paternelle, il a oublié tout ce qu'il y avoit vu & appris. Que la mauvaise compagnie l'a bientôt gâté ! Et je mets à la tête de la mauvaise compagnie, cet hypocrite de Faulkland qu'il nous a amené. Croiriez-vous qu'il traite à présent les vices les plus honteux, avec une légèreté, une aisance qui me fait horreur. Il m'a présenté la lettre que Mr. Faulkland lui avoit écrite lorsqu'il étoit à Bath : c'est cette lettre qui devoit, disoit-il, effacer les mauvaises impressions que j'avois prises de la conduite de son ami, me représenter cette affaire telle qu'elle étoit comme une pure babiole, dont il ne convenoit ni de s'inquiéter, ni même de faire mention. Tout cela n'est fondé que sur ce que ce libertin traite la chose aussi cavalièrement que mon fils. Je crains que l'un ne vaille pas mieux que l'autre : car autrement auroit-il osé lui faire confidence de ses galanteries, dans un temps où il songeoit à vous ?

Dans la lettre en question, Mr. Faulkland lui raconte qu'il a fait connoissance avec une jeune Demoiselle d'une beauté & d'une innocence charmante, qui est venue à Bath sous la garde d'une tante & d'un oncle : il a la fatuité de prétendre avoir cherché à l'éviter, lorsqu'il s'est apperçu qu'elle devenoit amoureuse de lui ; mais que sa tante (quelle femme détestable !) leur avoit préparé une entrevue, un soir qu'elle avoit affecté de les laisser ensemble : c'est alors, je pense, que cette innocente est tombée dans le piège qu'on lui tendoit. Mais ce qu'il y a de plus affreux, & ce que vous aurez peine à croire, c'est que cet infame débauché m'a avoué lui-même, malgré ses vaines excuses, qu'il avoit acheté de la tante, à prix d'argent, ce tête-à-tête prémédité. La fille n'en savoit rien.

Au reste je n'ai pas eu la patience de lire la lettre toute au long : je n'ai fait que la parcourir assez légèrement : je

grai-

craignois à chaque ligne d'y rencontrer
 des traits peu décens. Au moins je vous
 ai dit ce qui fondeoit la confiance de Sir
 George, & par quoi il se flattoit de dis-
 culper Mr. Faulkland. Je n'ai jamais
 été si en colere. Je lui ai jetté la lettre
 d'un air indigné, en lui disant que je rou-
 gissois pour lui de ce qu'ayant eu con-
 noissance d'une galanterie de cette natu-
 re, il avoit eu assez peu d'égard à l'hon-
 neur de sa sœur pour proposer & avan-
 cer son mariage avec un tel libertin. Il
 a répondu froidement que, si je ne vous
 mariois que lorsque j'aurois trouvé un
 homme qui ne fût pas ce que j'appellois
 un libertin, vous aviez bien l'air de vi-
 vre & de mourir fille; que, quant à ce
 qui le regardoit, il étoit fort fâché,
 pour lui & pour son ami, d'avoir propo-
 sé une union qu'il présuinoit devoir man-
 quer par des scrupules mal fondés. Sur
 cela il est parti brusquement de la cham-
 bre, sans daigner même relever la lettre
 qui étoit tombée à terre.

Je me doute qu'il est allé directement chez Mr. Faulkland , pour lui rapporter ce qui venoit de se passer; car son vertueux ami vint ici sur le soir avec une tristesse feinte, pour mieux couvrir la noirceur de son ame: il me pria de l'entendre au sujet d'une lettre, qui, à ce qu'il avoit appris, m'avoit indisposée contre lui. Surement il avoit étudié sa leçon & de concert avec Sir George il avoit forgé une histoire propre à m'en imposer. Il me prenoit à l'improviste: mais je ne fus pas sa dupe, je ne lui donnai pas le temps d'étaler son éloquence: je commençai d'abord par lui faire un petit nombre de questions pressantes, & le contraignis d'y répondre sur le champ. Mr. Faulkland, lui dis-je d'un ton sec, je suis extrêmement choquée: vous en savez le sujet: je n'ai que peu de chose à vous; & je ne veux de vous que des réponses précises à ce que je vous demanderai. Il me fit une inclination soumise, & garda le silence.

Je

Je lui présentai la lettre à son adresse, & lui demandai si elle étoit de la même personne dont il faisoit mention dans celle qu'il avoit écrite de Bath à mon fils. Oui, Madame, me répondit-il; & j'espérois que la lettre que Sir George vous a montrée, vous convaincroit que je n'ai jamais eu dessein de deshonorer cette jeune personne; un concours de circonstances critiques & imprévues m'a entraîné dans la faute qui nous rend si malheureux tous les deux.. Monsieur je ne prétends point lire dans les cœurs; je n'ai point le talent de deviner les hommes; je les juge sur leurs actions. Vous reconnoissez que cette jeune personne vous a semblé aimable & charmante, que vous la croyiez innocente. Sur quoi vous excusez-vous donc d'avoir été son séducteur? Je vous en supplie, Madame, n'usez point d'un terme si dur à mon égard... Monsieur, je n'en fais point qui vous convienne mieux. Mais enfin qu'avez-vous à allé-

guer pour diminuer la faute qui me force à vous donner ce titre qui vous offense? Je conviens, Madame, que votre délicatesse austere ne recevrait pas l'excuse que pourroit m'offrir un âge où nous sommes si fragiles dans ces fortes d'occasions: j'ose néanmoins vous assurer que c'est une surprise tout-à-fait imprévue. Je ne me suis lié à cette Demoiselle par aucune sorte de promesse, de quelque espece qu'elle puisse être; je n'ai point d'engagement, je ne fais aucun lien absolument qui m'attache à elle... Aucun lien, Monsieur! votre honneur n'en est-il pas un pour vous: n'en eussiez-vous point d'autre, celui-là est-il à mépriser? Voyez les conséquences terribles de cette surprise imprévue, comme il vous plait de l'appeller. Voilà une jeune personne, de famille peut-être, au-moins à en juger par les apparences, & vous semblez en convenir vous-même, car je ne vous demande pas qui elle est; voilà, dis-je, une jeune per-

personne prête à mettre un enfant au monde, à sa honte, & à l'opprobre éternel de sa famille. C'est vous, Monsieur, qu'elle charge de son deshonneur: elle vous rappelle le mariage que vous voulez contracter avec une autre, & vous dit que ce dernier coup lui donne la mort. Tout cela n'est-il pas vrai, Monsieur? Je vous prie de me répondre directement. Madame, je ne puis en disconvenir: vous avez en main la preuve de tous ces faits. De la manière dont vous les envisagez, je suis très-blâmable; & je ne prétends point excuser mon étourderie. Mais, Madame, ne cherchez point à me trouver plus coupable que la lettre même ne me fait. Pourquoi ma faute prend-elle dans votre esprit des couleurs plus noires qu'elle n'en a réellement? Je vous en conjure, Madame, souffrez que Sir George vous parle en ma faveur. Il fait jusqu'aux moindres particularités de cette affaire: il vous en fera mieux le détail

que moi-même. Monsieur, dites-moi, s'il vous plait, que comptez-vous faire pour cette Demoiselle? Je ferai, Madame, tout ce que je puis faire dans les circonstances où nous nous trouvons elle & moi. Je lui chercherai une maison convenable où l'on aura pour elle toutes sortes d'attentions, d'égards & de respects, & où elle pourra demeurer avec agrément jusqu'à ce qu'elle soit en état de retourner chez ses parens; j'aurai soin que rien n'éclate. Quant aux fuites, foyez sûre, Madame, que je me comporterai en homme d'honneur. J'entends, Monsieur, vous aurez soin de votre pauvre petit enfant. L'impudent! il avoit envie de sourire, & il se contenoit à peine. N'en doutez pas, Madame, je ferai tant pour la mere que pour l'enfant qu'elle porte, tout ce que je puis faire à présent.

J'étois choquée au dernier point: je me voyois si trompée dans l'opinion que j'avois conçue de cet homme, que cet-

te pensée augmentoit mon ressentiment. Monsieur, lui dis-je avec indignation, il faut donc que je vous apprenne que vous pouvez à présent tout ce que vous avez jamais pu. Vous n'êtes point marié, & rien ne vous empêche de réparer le mal que vous avez fait. Je ne souffrirai jamais que ma fille porte les malédictions d'une femme que vous avez deshonorée. Elle n'achetera point une prospérité mondaine au prix de la honte & du désespoir d'une autre Demoiselle aussi bien née, aussi bien élevée qu'elle, autant qu'il me semble, & peut-être aussi vertueuse jusqu'à ce qu'elle vous eût connu. Je vous en conjure par le Ciel, Madame, ne prononcez pas si tôt mon malheur.. Pardonnez-moi, Monsieur, si je ne veux plus rien entendre à ce sujet. Sir George m'a dit en votre faveur tout ce que vous pouviez exiger d'un ami; & même plus qu'il ne lui convenoit de dire. Tout ce que j'en ai conclu, c'est que vous regardiez,
l'un

l'un & l'autre comme une bagatelle de ravir l'honneur d'une fille; & que vous ne pensiez pas qu'un homme, coupable d'une pareille faute, fût obligé de la réparer lorsqu'il ne l'avoit pas promis expressément. J'ai conçu aussi que la personne dont il s'agit ici est une fort jolie Demoiselle, pleine de grâces, & des plus tendres sentimens pour vous: elle va vous faire pere. Vous convenez de tout cela, n'est-il pas vrai Monsieur? Oui, Madame, j'en conviens. Et bien donc, Monsieur, quel prétexte avez vous de lui refuser la justice qu'elle mérite? Aucune... si ce n'est l'inconstance de votre cœur, qui en aime aujourd'hui une autre, & l'abandonnera demain.

Je ne vous répéterai pas, ma fille, tout ce qu'il me dit sur ce dernier article; paroles en l'air & complimens usés, comme vous pouvez croire. Il insista de nouveau, & me supplia mainte & mainte fois de permettre que Sir George me
par-

parlât pour lui. Je lui répondis qu'après les faits qu'il venoit de m'avouer, je n'avois point de justification à entendre ni de lui ni de mon fils; que j'étois moi-même sensiblement affligée de perdre la haute opinion que j'avois conçue de sa personne; j'ajoutai que, comme votre maladie ne me permettoit pas de vous communiquer cette affaire pour le présent, je le priois de me faire la grace de me laisser la lettre qui lui étoit adressée, jusqu'à ce que je pusse vous la faire lire; enfin je le priai avec la même politesse de vouloir bien me dispenser de recevoir ses visites.

Il lui échappa alors quelques paroles vives, & il me semble d'un tempérament violent; mais me voyant si absolue, il prit son congé avec une soumission respectueuse.

J'ai appris de Sir George qu'en me quittant il partit pour Richemond, où il a une petite maison: il y est resté depuis: il envoie tous les jours un laquais s'in-

s'informer de votre santé. Je m'imagine que Sir George le voit souvent; car il sort presque tous les jours de grand matin, & ne rentre que très-tard. Votre indisposition, qui depuis la dernière visite de Mr. Faulkland a toujours augmenté jusqu'à nous faire craindre pour votre vie, aura empêché votre frere de vous parler de rien; je m'apperçois pourtant qu'il n'est pas à son aise: il m'a paru affligé du mauvais état de votre santé, & plein de dépit qu'il l'empêchât de vous faire part de ce qu'il pense au sujet de toute cette aventure. A-présent, ma chere fille, vous voilà, graces au Ciel, en bon train de guérison. Je m'attends bien que Sir George, qui m'a déjà tant offensée en épousant les intérêts de son ami avec tant d'ardeur, recommencera ses importunités: il va renouveler auprès de nous ses sollicitations. Que pensez-vous, mon enfant, de tout ce qui s'est passé de part & d'autre? Parlez-moi à cœur ouvert. Ce sont vos
sen-

sentimens que je veux apprendre de votre bouche. Que dites-vous & de la conduite de Mr. Faulkland, & de la maniere dont je me suis comportée à son égard?

Vous avoueraï-je ma foiblesse, ma chere Cécile? j'étois prête à pleurer: mes esprits, épuisés par la maladie, ne me laissoient plus la force de résister à ce coup inattendu: un profond soupir échappé de mon cœur, me donna un peu de soulagement. Vous connoissez toute la sévérité de ma mere, & l'austérité de ses idées en fait de vertu; j'étois déterminée à me montrer digne d'elle. J'étouffai donc les mouvemens d'un cœur passionné, & prenant un air composé autant que je pus, je lui dis qu'elle avoit agi comme il convenoit, & que je ne voulois plus jamais voir Mr. Faulkland. Cette réponse ne fut peut-être dictée que par la décence: puis-je répondre de mon cœur dans un moment si critique? Ma mere en fut néanmoins si char-

charmée qu'elle me tint longtems serrée entre ses bras , me donnant mille baisers qu'elle n'interrompoit que pour m'appeller des noms les plus doux. J'étois attendrie par ses caresses ; ou , parlons sincèrement , je voulois m'en faire un prétexte pour donner un libre cours à mes larmes. Ah ! ma chere maman , j'ai besoin de toute votre bonté ; mais vous la portez à l'excès : vous m'êtes trop bonne. Non , non , ma chere fille , s'écrie-t-elle ; vous avez toute ma tendresse , & vous en méritez davantage. Quel danger vous avez couru avec ce perfide ! Je ne songeois guere , ma Sidney , lorsque je vous appris l'histoire de mes premieres amours qu'un fort pareil vous attendoit. La ressemblance est parfaite de votre côté & du mien , mais quelle différence entre les deux amans ! Le mien , touché de repentir , revenoit à ses premiers engagements , lorsqu'une horrible frénésie l'empêcha de réparer sa faute ; le vôtre sans

re-

remords, persiste dans son infidélité, & voudroit vous rendre complice de son crime. Je vous avoue, ma chere enfant, que le souvenir de ce qui m'est arrivé, me fait envisager avec horreur votre mariage avec Mr. Faulkland. Je n'y puis penser sans frémir. Rappelez-vous les suites épouvantables d'une perfidie de cette nature. L'Amante délaissée mourut de chagrin, & l'Amant infidèle tomba dans l'état le plus déplorable. Cette pensée doit vous engager à bannir de votre cœur un homme si indigne de vous. Je craignois que votre attachement pour lui ne vous rendît votre devoir pénible; mais que j'ai de satisfaction à voir votre vertu triompher de votre amour! J'ai aimé comme vous, j'ai été trompée comme vous; je n'ai point oublié ce que je me devois; qu'il m'est doux de vous trouver dans les mêmes dispositions!

Les sentimens vertueux que ma mere tâchoit de m'inspirer, sont entrés dans

mon cœur. Je me suis sentie plus forte. Elle m'a dit qu'elle étoit sûre que nous aurions du bruit avec Sir George, quand il parleroit du mariage; mais qu'elle étoit tranquille à présent qu'elle savoit combien mes sentimens s'accordoient avec les siens.

Vous savez avec quel empire despotique ma mere me gouverne: je me suis toujours fait un plaisir de ma soumission à ses volontés: & si j'avois paru tant soit peu résister dans une occasion de l'importance de celle-ci, elle ne me l'auroit jamais pardonné; je n'avois garde de le faire.

J'étois aussi détachée de Mr. Faulkland qu'elle le haïssoit: ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit la situation de cette personne innocente qu'il avoit séduite.

Vous vous rappelez, ma Cécile, jusqu'à quel point ma mere est rigide pour elle-même: sa vertu austere la rend partiale pour notre sexe. Quoique très-équ-

quitable en tout, la justice, qu'elle est forcée de se rendre, lui donne la même prévention pour toutes les autres femmes. Elle est toujours disposée à accuser les hommes; & elle le fait sur la plus légère apparence, dans l'idée qu'ils ne cherchent qu'à nous tromper. Je suis peu surprise de cette partialité: je conçois plutôt que l'épreuve qu'elle en a faite dans sa jeunesse a dû faire sur elle cette impression. Elle est ardente & quelquefois précipitée dans ses attachemens: quelquefois aussi un rien peut la faire changer. Sa belle ame l'expose à se laisser leurrer par de beaux dehors; ma chère & bonne maman se croit, malgré cela, toute la pénétration du monde, même elle s'en fait honneur, & ne veut pas qu'on lui conteste ce point: elle n'a que cette foiblesse. Elle s'est éprise d'abord de Mr. Faulkland, elle l'a admiré, estimé comme un prodige: ce qui la pique davantage, c'est de s'être laissée abuser. Si, peu délicate pour

I 2

moi-

moi-même, & sans égard pour les justes prétentions d'une autre, je pouvois ne pas détester la faute de Mr. Faulkland, je la trouverois inflexible. J'ai donc pris mon parti. C'en est fait, je veux l'oublier.

Lady Bidulph est sur-tout enchantée de la maniere dont elle a traité le séducteur dans l'éclaircissement qu'ils ont eu ensemble. Comme je l'ai relevé, disoit-elle! Je l'ai mené de la belle maniere: je l'ai serré de près: il le falloit. Il jouoit au plus fin, mais je n'étois pas femme à lui céder. Comme il cherchoit à se faire un mérite de n'avoir point eu de mauvais dessein, il auroit même voulu me faire accroire qu'il avoit évité l'occasion. Hé comment donc auroit-il pu gagner le cœur de cette pauvre créature, jusqu'au point de se flatter d'en triompher aisément? Sir George a eu l'impudence de m'insinuer qu'un homme auroit tort de résister aux avances d'une jeune fille dans ces fortes d'occasions.

J'au-

J'aurois eu honte de faire sentir à Mr. Faulkland, qu'il avoit acheté baslement l'honneur de cette innocente : c'eût été le pousser à bout. Je lui ai épargné ce coup affommant, quoique vraisemblablement il n'auroit pas manqué d'excuse pour ce trait infame qui met le comble à l'indignité de sa conduite...

Oh! ma chere Cécile, que je suis accablée de ce dernier trait! Que dis-je! Ne m'en faites pas un crime, j'ai su gré à ma mere de lui avoir épargné tant de confusion. Sans doute il avoit une excuse préparée: cependant quelle honte pour un homme de se voir réduit à excuser vainement une action aussi basse que détestable!

Mon frere est survenu, & m'a demandé comment j'étois. Ma mere a pris la parole sans me laisser le temps de répondre. Elle est assez bien, Dieu-merci, & son cœur encore mieux. Elle a pu apprendre l'histoire de votre bel ami Mr. Faulkland, avec plus d'horreur que

de sensibilité. Ces quatre mots ont été prononcés d'un ton fort sec. Mon frere y a fait peu d'attention, car il a dit: Sidney, êtes-vous aussi contraire à Mr. Faulkland que Lady Bidulph? Mon frere, ai-je répliqué, je n'attendois pas cette question de votre part après ce que vous venez d'entendre. J'ai toujours dit, poursuit-il, que vous ne connoissiez pas tout son mérite, vous m'en donnez une nouvelle preuve: je voudrois qu'il ne vous eût jamais vue... Je le voudrois aussi.

Sir George se promenoit dans la chambre, & sembloit piqué au vif. Au nom de Dieu! Madame, en se tournant vers Lady Bidulph, à présent que ma sœur est convalescente, souffrez qu'elle reçoive la visite de Mr. Faulkland; qu'elle entende ce qu'il a à dire pour se justifier: je crois que vous vous en rapporterez bien à la discrétion de Sidney, à sa vertu, à sa prudence, aux égards qu'elle se doit. Si Faulkland lui pa-
roit

roît aussi coupable qu'à vous, c'est une affaire finie, je romps avec lui & je l'abandonne absolument; mais je vous en supplie, Madame, ne vous refusez pas à la conviction; au moins laissez parvenir la vérité jusqu'à votre fille.

Monfieur, vous me perdez le respect, a dit ma mere toute émue. Mon cher frere, me suis-je écriée, je vous en prie, brisons sur cette matiere; je fais déjà tout ce que vous avez dit, & tout ce que Mr. Faulkland doit alléguer en sa faveur: je puis parler librement & de moi-même: l'on m'a permis de dire ouvertement ce que j'en pensois; & je suis fâchée de vous déclarer que je me crois obligée de n'avoir plus aucune sorte de relation avec Mr. Faulkland; ainsi vous me dispenserez de le voir. C'est donc une affaire manquée, a repris le Chevalier. Oui, a dit ma mere d'un ton absolu. Oui, ai-je répété foiblement d'après elle. Hé bien, a continué Sir George en jurant, vous n'en trouverez jamais un pareil,

de votre vie. La belle figure que vous allez faire dans le Monde , lorsqu'on vous demandera quelle raison vous avez eue de refuser ce parti , après que tout étoit conclu & arrangé , & que vous direz pour toute réponse que vous avez découvert qu'il avoit eu une intrigue. O Sidney ! comme l'on rira de vous ! Il m'adreffoit la parole , mais je sentoits bien qu'il parloit pour Lady Bidulph. Je ne fais si elle l'a cru aussi ; elle a reparti d'abord : Monsieur, ni votre sœur, ni moi, ne nous soucions guere de ce que penseront & diront des gens capables de rire d'une pareille chose. Rendez-la ridicule tant qu'il vous plaira, vous ne me persuaderez jamais que c'est là une galanterie ordinaire ; vous le sentez vous-même , quoique vous affectiez d'en parler autrement. Je n'ai garde assurément de vous supposer tous des Anges , mais je m'assure que les uns valent mieux que les autres. Oui sans doute , Madame , dit Sir George , & si
vous

vous connoissiez le monde comme je le connois, vous conviendriez que Mr. Faulkland est un des meilleurs. J'en ferois au désespoir, répond ma mere froidement. Fort bien, Madame, ajoute-t-il; il seroit inutile de raisonner davantage. Combien de familles qui valent mieux que la nôtre, & avec dix fois plus de fortune se feront honneur de l'alliance de Mr. Faulkland, sans lui faire une mauvaise querelle d'une petite intrigue où il s'est laissé malheureusement entraîner par la méchanceté d'une femme & l'étourderie d'une fille. Vous, Madame, si vous attendez, pour donner un mari à ma sœur que vous en trouviez un tout-à-fait irréprochable de ce côté-là, vous n'avez rien de mieux à faire que de prendre un enfant encore pendant à la mammelle de sa nourrice, de le faire élever sous vos yeux; & tandis que Sidney peut en avoir à elle, vous lui donnerez ce petit poupon pour lui en tenir lieu, & jouer sur ses genoux.

Quant à moi je me repens de m'en être mêlé... Quand on est si scrupuleux, on feroit bien de chercher pour soi-même; mais je ne puis dissimuler que nous sommes fort maltraités Faulkland & moi.

Voyez, ma fille, a dit Lady Bidulph, si j'avois bien prévu la maniere dont il se comporteroit. Puis à mon frere, Sir George, songez à l'état de votre sœur, ménagez sa santé (j'étois réellement accablée & d'une foiblesse extrême); si vous ne me respectez pas, ayez plus d'égards pour elle: voulez-vous la rendre plus malade... Ma chere enfant, dit-il, je vous demande pardon; non, je n'ai point eu dessein de vous rendre plus malade, j'ai pitié de vous, en vérité, Sidney. Je me ferois volontiers recriée contre ses expressions, tant elles m'humilioient. Madame, acheve-t-il parlant à ma mere, je ne vous ferai plus importun, ni moi ni mon ami. Tout ce que j'ai à vous dire désormais sur ce sujet, c'est que si ma sœur reçoit un mari
de

de votre main, je souhaite qu'il ait la moitié autant de mérite que celui que vous refusez.

Bidulph est sorti en prononçant ces dernières paroles. Ma mere étoit d'une colere qui ne s'est éteinte que parce qu'il l'a délivrée de sa présence.

J'étois excédée. Ma mere me voyant si abattue, s'est retirée croyant que je pourrois reposer.

Quel étrange changement en si peu de jours! La paix domestique troublée par un différend imprévu entre ma mere & mon frere; l'espérance prochaine de..... de..... oui, je ferai sincere, de mon bonheur, évanouie; Pauvre de Mr. Faulkland! Quel nom je lui donne! Rougis- en, Sidney!.. mais j'ai osé l'écrire, je ne l'effacerai point. Mr. Faulkland congédié, moi-même épuisée par la maladie, & à peine capable de me traîner hors de mon lit: tout cela est arrivé en moins de quinze jours. Quel moment cruel! Je n'oserai donc plus paroître, ni voir personne; je crain-

craindrai de lever les yeux... On parloit déjà de notre mariage... le monde curieux voudra savoir la raison d'une rupture si brusque.... Que de fausses conjectures! Que de mensonges ridicules! J'apprendrai les railleries méchantes d'une partie des Demoiselles de ma connoissance; il me faudra essuyer les condoléances aussi choquantes de l'autre... La pensée seule m'en est insupportable... mais le mal est sans remède; j'en sentirai toute l'amertume... Il me tarde d'aller à la campagne: quand serai-je assez bien, pour me soustraire à tant de contes impertinens que l'on va faire à mon sujet?

Je languis de savoir quelle est cette fille infortunée, cause innocente de tant de maux. Une jeune Demoiselle, & très-jolie; qui aime Mr. Faulkland & qui le fera bientôt pere. Telle est la description que Lady Bidulph en a faite à Mr. Faulkland, & il en est convenu. Perfide! Pouvez-vous lui être si cruel? Auriez-vous donc la même cruauté
pour

pour moi? Sir George favoit tout, & ce n'est, à son avis, qu'une bagatelle. Quel contraste! Je n'y conçois rien.. Ma mere est d'une vertu rigide à l'excès: n'a-t-elle pas raison?... Mon frere sacrifieroit toute considération à la fortune & à l'élevation de sa famille... Acheter l'honneur d'une jeune innocente, l'acheter à son insçu, quelle horreur!. Ne pensons plus à cet infame corrupteur.. Allez, perfide! Allez vous jeter aux pieds de votre premiere amante: elle a plus de droit sur vous que je n'en puis avoir: elle reclame votre pitié: elle n'a d'autre ressource que vous; & elle peut m'être préférable à tous égards.... Je voudrois savoir son nom.... Et que m'importe? Elle doit s'appeller Faulkland; & ce nom ne fera jamais le mien. Peut-être Mr. Faulkland se sentira-t-il plus d'inclination pour elle, quand il verra sa situation touchante. Il dit qu'il lui procurera un azile convenable: surement il fera assez com-

compatissant pour lui rendre visite : & qui fait alors ce qui peut arriver ? . Je veux sincèrement qu'il l'épouse : oui, je le veux de cœur, si je fais bien moi-même ce que je veux. Mais je ne voudrois pas que leur union éclatât d'abord : ma vanité, je l'avoue, en feroit trop mortifiée. Enfin, ma chere Cécile, je souhaite pour l'amour de Mr. Faulkland, que rien ne transpire, parce qu'alors aussi je ne paroîtrois pas en avoir été méprisée.

Je n'en dis pas davantage : je vous envoie ma lettre à tout hazard, j'espère qu'elle vous trouvera à Paris.

Le 1 Août.

Je suis convalescente : ma mere m'admire : elle m'appelle une héroïne. Je suis tentée de me croire telle ; quelquefois notre amour-propre nous tient lieu de vertu.

Sir George est allé hier à Richemond : A peine l'avons-nous entrevu depuis la
pe-

petite dispute qu'il eut avec nous l'autre jour. Que les hommes sont étranges, même les meilleurs! Avec quelle aisance ils excusent dans eux, des fautes dont la pensée seule nous révolte!

Lady Bidulph commence à se lasser de la conduite de son fils: elle en augure mal. Il a passé la nuit chez son ami, & n'est rentré en ville que ce matin: il n'a fait que paroître à la porte de mon appartement, pour s'informer de ma santé. Ma mere étoit avec moi: je crois que sa présence l'a empêché d'entrer; car il sembloit avoir envie de me parler. Il l'a saluée, sans dire un seul mot. Il s'est fait habiller, est ressorti d'abord, & n'est revenu que tard. Ma mere prend en mauvaise part ses longues absences: je crains qu'il ne reste pas long-temps avec nous: elle n'aime pas qu'on lui manque, elle l'a fait assez entendre, & elle dit que le Chevalier s'ennuye d'une vie régulière.

J'allois lui demander quand nous
irions

irions hors de ville: elle m'a prévenue: Sitôt que je pourrai me mettre en chemin, nous irons passer quelque temps à la campagne. Sidney-castle est trop loin: le voyage feroit trop pénible pour moi. Elle parle d'aller à Essex, chez Lady Grimston, à qui nous avons promis une visite il y a longtemps; j'aime mieux là qu'à Wiltshire. Mon ancienne demeure me feroit désormais un séjour fort triste: je n'y trouverois pas ma Cécile, dont j'ai plus de besoin que jamais.

Le 4 Août.

Sir George continue d'être le même à notre égard, froid & muet. Il n'a pas encore eu l'occasion de me parler en particulier depuis le jour qu'il en a tant dit. Ma mere ne me quitte pas: il enrage. Il croit me trouver plus traitable: il voudroit essayer de me persuader, sachant qu'elle ne se rendra jamais.

A présent que je reçois des visites, nos bonnes amies me viennent voir, j'ai

J'ai toujours du monde. Cela me distrait : tant mieux. Je suis réellement dans d'assez bonnes dispositions ; je supporte ma disgrâce fort joliment, comme j'avois promis de le faire. Il n'est plus question de Mr. Faulkland, pas plus que s'il n'avoit jamais existé.

Nous irons voir Lady Grimston mardi prochain : ce n'est qu'à vingt milles de Londres ; je suis déjà assez forte pour entreprendre ce voyage.

Lady Bidulph a dit au Chevalier George, que notre maison étoit toujours à son service pour le reste de notre bail, qui est encore de quelques mois. Nous irons d'Essex à Wiltshire. Mon frere l'a remerciée de son offre obligeante, sans dire s'il l'acceptoit ou non.

Le 5 Août.

JE n'ai plus ma pauvre Ellen : j'ai été forcée de la renvoyer : son imprudence en est cause : elle a reçu une lettre pour moi d'un laquais de Mr. Faulk-

land, malgré les défenses expresses de ma mere. Elle me l'a apportée, & je l'ai remise à ma mere sans l'avoir ouverte: elle-même l'a jettée d'abord dans le feu, sans la lire, me disant que je lui ferois plaisir de renvoyer une servante qui avoit osé aller contre ses ordres. J'ai obéi & l'ai congédiée. Je ferois plus sensible à cette perte, si je n'avois espérance de la remplacer avec avantage par une de nos anciennes connoissances, avec qui nous avons joué dans notre enfance, la pauvre petite Patty (a) Main. Son pere vient de mourir, & a laissé une veuve avec six enfans. Patty n'a point d'autre ressource que d'entrer en service. L'ainé, qui, comme vous savez, a fait son apprentissage chez son pere, commence à travailler pour lui-même; mais il faut du temps pour qu'un jeune Chirurgien de village ait un état fixe & une, fortune.

(a) *Marthe* ou *Marthon*.

tune honnête : quoiqu'au reste ce soit un garçon fort habile dans sa profession.

Patty vint en ville la semaine dernière, avec une Dame de nos voisines qui la présenta à Lady Bidulph, & la lui recommanda comme une fille capable de servir une Demoiselle de façon. Ma mère s'étoit déjà donnée des soins pour lui chercher une place convenable : elle m'a dit aujourd'hui que je ne pouvois rien trouver de mieux pour moi. Je suis bien aise de l'avoir, car c'est une bonne petite personne.

Le 6 Août.

Nous partirons demain matin sur les sept heures : nous nous proposons d'arriver à Grimston-hall pour dîner seulement ; ainsi nous aurons tout le temps d'aller à notre aise. Il est déjà tard : n'importe, je vais vous donner quelques minutes de mon sommeil pour vous raconter une nouvelle scène dont je viens d'être témoin, il y a environ une heure.

Sir George, qui, selon sa coutume, a été absent tout le jour, est entré ce soir dans ma chambre, où il nous a trouvées, Lady Bidulph & moi. Il a demandé si notre départ étoit arrêté pour demain. Oui sûrement, a dit ma mere.. Et vous irez de chez Lady Grimston à Sidney-castle. Oui, c'est une affaire résolue.. Et bien donc, Madame, comme c'est probablement pour la dernière fois que vous entendrez parler de Mr. Faulkland, j'espère que vous ne refuserez pas de lire cette lettre, que je me suis chargé de vous remettre de sa part. Il la présentoit à ma mere, qui, affectant de n'en rien voir, lui a répondu: Mon fils, il est inutile de me solliciter davantage au sujet de ce Monsieur: vous devez savoir que je ne change pas facilement; il s'est lui-même donné des peines superflues; je vous en prie, dispensez-moi de rien lire ou entendre en sa faveur. D'ailleurs, je trouve fort mauvais que sachant mes sentimens il se
soit

soit émancipé jusqu'à écrire à ma fille. Vous n'avez point à craindre de nouvelles importunités, Madame; je connois votre fermeté (il a prononcé ce mot avec peine, en hésitant comme s'il eût voulu y en substituer un autre moins respectueux). Je vous assure aussi que Mr. Faulkland n'a pas conçu le moindre espoir de vous fléchir; quoique qu'il ne m'ait point communiqué le contenu de cette lettre, j'ose vous répondre qu'elle ne vous supplie point en sa faveur, il me l'a déclaré en me la donnant; & ce qui ne laisse plus aucun doute là-dessus, c'est qu'il est parti ce soir de Londres dans le dessein de s'embarquer pour l'Allemagne. Cécile, un soupir m'est échappé, quand le Chevalier a dit ces derniers mots; mais heureusement personne ne s'en est apperçu. Il tenoit toujours la lettre, & la présentoit à ma mere: Madame, vous pouvez la lire, elle ne contient rien de ce que vous appréhendez: je présume que c'est

une lettre de politesse pour prendre congé de vous. Je lui souhaite du bonheur, a dit ma mere en prenant la lettre; s'il ne fait que m'en souhaiter autant, ce n'est rien de pressant ni d'important; elle l'a mise dans sa poche sans l'ouvrir.

Comme nous sommes à la veille de notre départ, elle avoit quelques petits ordres à donner: elle nous a laissés seuls. Sir George a saisi ce moment pour me demander si j'avois vu la lettre que Mr. Faulkland lui avoit écrite de Bath, au sujet de cette maudite affaire; il la nommoit ainsi. Je lui ai répondu que ma mere m'avoit dit à peu près ce que contenoit cette lettre, en observant sur-tout qu'elle lui donnoit une idée très-défavorable du confident d'une pareille intrigue.

Je suis fâché pour l'amour de vous, Sidney, reprend-il, que nous ayons une mere si inflexible; vous avez perdu ce que vous aurez raison de regretter toute

votre vie. Quelle étrange opiniâtreté!
 (Quelle corruption inconcevable!) Je n'ai
 garde de vouloir ébranler votre soumis-
 sion à ses volontés; il faut avouer aussi
 qu'il n'y a que la présomption la plus a-
 veugle qui puisse lui donner raison...
 Veut-elle donc un homme sans passions?
 Ou êtes-vous infatuée d'idées assez chi-
 mériques pour... Je l'ai interrompu;
 il n'est pas fort délicat sur le choix de
 ses termes; je craignois qu'il ne s'échap-
 pât: Mon cher frere, finissez, je vous
 prie, sur cet article; je suis contente de
 mon sort. Et moi, a-t-il ajouté, je
 n'aigrirai point vos maux par le récit
 de ce qu'a souffert Faulkland à cette oc-
 casion. Si jamais l'amour a été porté
 jusqu'à l'adoration, c'est par ce cœur
 généreux digne d'un meilleur traite-
 ment... Mais vous l'avez perdu, Sid-
 ney; je l'ai perdu moi-même; nous en
 avons l'obligation aux sages scrupules de
 notre mere. Je le priois de nouveau de
 ne m'en plus parler, quand Lady Bi-

dulph est entrée. Sir George nous a souhaité la bonne nuit & un bon voyage, & nous a quittées assez froidement. Je suis encore assez satisfaite de cette séparation, de ce qu'elle n'a pas été une rupture entière. Je m'imagine qu'il occupera notre maison en ville, au moins pour un temps.

Patty Main est entrée ce soir à mon service. Elle est aussi contente de me servir, que moi de l'avoir. C'est à-présent une fille grande & bien faite. J'ai quelque peine de la voir ma servante: je n'ose la traiter comme telle; & la pauvre fille est si humble, qu'elle fait son possible pour me faire oublier que je l'ai connue dans une meilleure situation. Elle n'y réussit pas: ses soins serviables ont l'effet tout contraire. Elle est prête à tout; si habile, si entendue qu'elle fait cent petites bagatelles qui même ne la regardent pas, & que je n'attendois pas d'elle. Ma mere en est enchantée au-delà de toute expression. Elle admire

mire mon bonheur d'avoir une personne si vertueuse, si bien élevée: elle la regarde comme de la famille.

A Grimston-ball, le 8 Août.

Nous arrivâmes hier: on nous fit l'accueil le plus charmant. Mais j'ai quelque chose de plus important à vous dire; je vous parlerai tantôt de Lady Grimston. J'ai la lettre de Mr. Faulkland à ma mere: elle vient de me la donner; tandis qu'elles promenant ensemble dans le jardin, je vais la transcrire, la voici.

„ Madame,

„ Soumis à la peine que vous avez
 „ ordonnée, je ne sollicite point le
 „ pardon de ma faute. J'ai résolu de
 „ quitter d'abord l'Angleterre. Si
 „ quelque chose pouvoit adoucir un peu
 „ la rigueur de mon sort, ce seroit de
 „ vous convaincre que celui qui aspi-
 „ roit à l'honneur d'être votre gendre,

K 5

„ &

„ & qui a été si malheureusement rejeté,
„ est moins criminel qu'il ne vous paroît.

„ Je dois beaucoup à l'amitié de Sir
„ George: il a fait ce qu'il a pu en ma
„ faveur; il n'a rien pu; je ne pouvois
„ pas davantage moi-même; & vous a-
„ vez su, Madame, tout ce qu'une con-
„ fiance entière m'avoit engagé à lui é-
„ crire au sujet de ma connoissance
„ avec Miss B....

„ Je n'ai qu'une ressource: elle vous
„ semblera peut être étrange. J'en ap-
„ pelle à la Demoiselle même. Elle me
„ rendra justice. Je la crois assez vraie
„ pour convenir que je ne suis ni un
„ corrupteur, ni un perfide; que je
„ n'ai point cherché à séduire son inno-
„ cence; que je ne lui ai rien promis;
„ que j'ai été surpris en un mot. Je
„ paye bien cher mon étourderie.

„ Peut-être, Madame, croirez-vous
„ à son témoignage, quoique toutes
„ mes vues se bornent désormais à sou-
„ haïter que vous pensiez un peu moins
„ des-

„ defavantageusement de moi. Vous
 „ m'avez banni de votre présence : je
 „ m'exile volontairement de ma patrie,
 „ de mes proches, de mes amis. La
 „ peine n'est pas trop grande, puisque
 „ j'ai pu vous offenser. Je ferois tout
 „ au monde pour rentrer en grace au-
 „ près de vous & de Miss Bidulph. Il
 „ n'y a qu'une chose à quoi je ne pour-
 „ rois me résoudre ; mais c'est la seule
 „ peut-être qui me rendroit estimable à
 „ vos yeux.

„ La Demoiselle que mon destin fatal
 „ m'a fait connoître pour causer son
 „ malheur & le mien, ne tardera pas
 „ de se rendre à Putney, où je lui ai fait
 „ préparer une maison. J'y ai mis la
 „ gouvernante de ma maison, femme
 „ prudente, qui l'attend, & qui aura
 „ pour elle les attentions, la tendresse
 „ & la discrétion que demande son état.

„ Au surplus, Madame, la lettre que
 „ vous avez vue, m'a fourni le prétexte
 „ de lui faire un récit fidele de toutes
 les

„ les circonstances de l'alliance que je
„ me flattois de faire avec votre famil-
„ le, & des raisons qui y ont mis obsta-
„ cle. Ainsi elle est prévenue que vous
„ savez son aventure; j'ai ajouté qu'il
„ se pourroit que l'intérêt que vous
„ m'avez semblé prendre à son infor-
„ tune, vous portât à l'aller voir dans
„ sa retraite. Je vous en conjure donc
„ Madame, par le zele & la piété qui
„ reglent toutes vos démarches, par
„ l'amour que vous avez pour une fil-
„ le si digne de toute votre tendresse,
„ daignez avoir compassion de cette
„ jeune Demoiselle. Elle n'a ni parens,
„ ni amis, ni connoissances dans cette
„ contrée. Dans la situation où elle
„ est, elle a besoin de consolation, &
„ encore plus de bons conseils, que
„ vous lui donnerez mieux que person-
„ ne. C'est un acte digne de votre hu-
„ manité compatissante, de lui témoi-
„ gner quelque bonté.

„ Je crois qu'elle n'aura pas à se
„ plain-

„ plaindre de la femme à qui je l'ai
 „ confiée : elle ne pourroit être en de
 „ meilleures mains. Si elle étoit moins
 „ bien que je ne l'espere , je serois moi-
 „ même doublement malheureux.

„ La solitude est à charge , quand on
 „ n'a pas de ressource en soi. Je crains
 „ que cette Demoiselle ne se trouve
 „ bien seule. Cela m'engage à redou-
 „ bler mes instances auprès de vous.
 „ Pardonnez , Madame , la liberté que
 „ je prends ; liberté qui , je l'avoue , a
 „ besoin d'indulgence , mais qui prou-
 „ ve en même temps la confiance que
 „ vous savez inspirer. Vous m'avez
 „ donné une idée assez grande de l'in-
 „ tégrité de votre vertu , pour croire
 „ qu'elle n'en fera point offensée.

„ Si vous m'accordez la grâce que
 „ j'ose vous demander , j'obtiendrai
 „ l'accomplissement des seuls desirs
 „ qu'il me soit permis de former à pré-
 „ sent. J'aurai procuré à cette person-
 „ ne infortunée les bontés d'une amie

„ COM-

„ compatissante déjà disposée en sa fa-
„ veur, & il ne tiendra qu'à vous, Ma-
„ dame, d'apprendre de la bouche mê-
„ me de la Demoiselle la vérité des
„ faits que je vous ai dits. Oui, je
„ m'en rapporte à sa générosité.

„ Je vous souhaite, & à Miss Bidulph,
„ tout ce que le Ciel peut donner, &
„ suis avec un profond respect
„ Madame

„ Votre très-humble & obéissant
„ Serviteur

„ ORLANDO FAULKLAND.”

„ P. S. La Demoiselle se nommera
„ Mistriss Jefferis. Vous me pardon-
„ nerez, Madame, de cacher son
„ vrai nom. Je ne l'ai jamais dit à
„ personne, pas même à Sir George.
„ Mais je ne crois pas qu'elle vous
„ en fasse un mystère, si vous l'hon-
„ norez d'une visite.”

Pau-

Pauvre Orlando ! infortunée Miss B. ! J'y pourrois joindre une troisieme personne , qui n'est pas heureuse non plus. Quelle fatalité que tant de vertus soient mêlées d'imperfections ! Il agit avec droiture. Qu'il est tendre & compatissant pour cette pauvre fille ! Mais il la fuit , & je crains que ce ne soit pour toujours. *Il n'y a qu'une chose , dit-il , à quoi il ne pourroit se résoudre ; & c'est la seule peut-être qui le rendroit estimable aux yeux de ma mere.* Surement il veut parler d'épouser Miss B. . . Je ne vois que cela qui pût le réconcilier avec Lady Bidulph.

Réellement , quelle étrange ressource d'en appeller à la Demoiselle même ! Qu'en dois-je penser ? Que cette malheureuse victime de la méchanceté de sa tante , ignoreoit ce qu'on tramoit contre elle , & qu'on avoit reçu , peut-être exigé le prix de son honneur ; qu'elle excusera Mr. Faulkland en s'accusant elle-même ; elle rejettera toute la faute
sur

sur sa propre foiblesse, qui devoit succomber à tant d'artifices, de perfidies & de trahisons.

Mais en supposant Miss B... assez vraie, assez généreuse, & il faudroit qu'elle le fût beaucoup, pour lui rendre justice, à quoi serviroit tant de candeur & de générosité? Ma mere ne m'a-t-elle pas dit que *la seule pensée d'une union entre Mr. Faulkland & moi, lui faisoit horreur*? Cela vient sans doute de la forte impression qu'a fait sur elle ce qui lui est arrivé dans sa jeunesse. Ces premiers préjugés, lorsqu'ils ont un certain degré de force, ne s'effacent presque jamais.

La piété de ma mere, si droite & raisonnable qu'on voudra, est néanmoins outrée, & mêlée d'une petite dose de superstition. C'est un vice d'éducation: tout son bon-sens n'a pu l'en corriger. Ainsi je ne compte pas la voir changer de sentiment à l'égard de Mr. Faulkland. Il suffit qu'elle se soit mis dans la tête qu'il doit en conscience épouser Miss B.

pour

pour le croire toujours. Je voudrois qu'il le fît, puisqu'il ne me fera jamais rien.

On m'avertit pour déjeuner: je vais descendre.

Lady Bidulph, avant d'entrer dans son appartement pour se faire habiller, s'est arrêtée un moment dans ma chambre. Je lui ai rendu la lettre de Mr. Faulkland, & elle m'a demandé ce que je pensois de sa supplique... Madame, vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire. Il est vrai, dit-elle, je ne vois pas pourquoi refuser de visiter cette pauvre malheureuse, puisqu'elle n'ignore pas que je suis instruite de son malheur. D'ailleurs la compassion qu'il témoigne pour elle, me fait plaisir: c'est un reste de bonté, & peut-être encore un premier mouvement de repentir; j'espère que le temps achèvera de le convertir, si le Ciel lui conserve la vie & la raison. (Vous voyez, Cécile, quelle est l'intention de ma mere) Je

ne comptois pas, poursuit-elle, retourner à Londres; mais je crois que la conjoncture présente m'y rappelle: je pourrai bien y faire un voyage pour voir & consoler cette pauvre petite créature. Elle n'est pas encore près de ses couches: je suppose qu'elle ne se rendra à Putney, que quand elle ne pourra plus se montrer décemment; de sorte qu'il ne sera temps de songer à partir pour Londres, que dans un ou deux mois.

J'avois prévu la condescendance de ma mere pour cet article de la lettre de Mr. Faulkland. Je me doutois bien que sa pitié naturelle la porteroit à visiter Miss B... Pour ce qui est de l'autre point, savoir d'entendre sa justification de la bouche même de la Demoiselle; elle a dit qu'elle n'étoit pas si neuve dans ces matieres, qu'elle ne fût bien que quand un homme insinuant a pris un certain ascendant sur une fille, il peut lui faire accroire tout ce qu'il veut. La réflexion de ma mere n'a ici que trop d'apparence. Je

Je dois au moins vous dire un mot de Lady Grimston. Ma Cécile ne l'a jamais vue : seulement elle en a souvent oui parler à ma mere. Elles sont toutes les deux à peu près du même âge, & elles symphatisent beaucoup pour la façon de penser. On donne pourtant l'avantage à Lady Grimston, tant pour l'austérité des mœurs que pour celle des sentimens. Il y a longues années qu'elle est veuve ; elle jouit à Grimston-hall d'un douaire considérable, qu'elle y dépense avec la régularité & le cérémonial d'un Couvent. Ses domestiques sont tous d'avant le déluge : je donne au moins cinquante ans à ses chevaux, & le chien, qui veille à la sûreté du château, grisonnoit il y a dix ans. Lady Grimston, qui dans sa jeunesse n'a jamais été belle, ajoute aux rides de la vieillesse la singularité d'une parure qui pouvoit être de mode à la Cour de Charles premier : vous la prendriez pour le plus ancien des portraits de sa famille. Je ne

l'ai jamais vue en négligé : je crois qu'elle dort toute parée ; car dès le matin quand elle descend même avant déjeuner, elle est déjà toute en pompons, en dentelles, en falbala & en vertu-gadin.

Lady Bidulph estime grandement sa vieille amie : elle dit qu'elle ne fait point de femme qui connoisse mieux le monde ; qu'elle. C'est donc l'ancien monde car depuis trente ans Lady Grimston n'a jamais perdu son château de vue. Il y avoit neuf ans qu'elle & ma mere ne s'étoient vues, aussi elles se sont fait des millions de complimens : je n'en soupçonne point la sincérité, elles s'aiment à la folie. Leur union intime a commencé dès l'âge qui rend les amitiés éternelles. Je crois que c'est réellement une bonne femme ; elle est pieuse & charitable ; elle fait des biens infinis dans tout son voisinage. Mais je ne puis pas dire qu'elle est aimable. Elle est environnée d'austérité : son abord m'ef-

m'effraye, quoiqu'elle soit extrêmement bonne pour moi. Elle a été assez obligeante pour dire à ma mere que je promettois de faire une jolie femme. Jugez combien ce compliment a dû me plaire avec dix-neuf ans. Ma mere & elle s'appellent toujours par leur nom de baptême; vous ririez d'entendre ces deux vieilles (je leur demande pardon) s'appeller Moll & Dolly (e). Je ne m'étonne pas que Lady Grimston me prenne pour un enfant; elle ne croit pas avoir passé elle-même de beaucoup l'âge de fille; & moi, pour lui rendre justice, je ne lui trouve rien de la jeunesse.

Le 10 Août.

Nous sommes rangées ici comme un papier de musique: c'est une régularité merveilleuse. On se leve à six heures, à huit on déjeune, à dix on s'assemble pour la priere: elle est faite par un
vieux

(e) Marie ou Manon, & Dorothee,

vieux Ecclésiastique, Chapelain de Madame. Puis on met les vieux chevaux au vieux carrosse, & Milady avec sa compagnie, au moins ceux qui veulent, va prendre l'air. On va & on revient toujours par le même chemin. Le vieux cocher vous mene précisément au même terme; là les chevaux tournent d'eux-mêmes sans avancer jamais un pas de plus. A douze heures & demie on entre dans une grande salle, comme pour un régiment, où la table est dressée: Milady prie un quart-d'heure entier, puis quatre vénérables laquais vous servent; car elle aime la grandeur. Après le dîné on peut disposer de soi comme on veut; au moins j'ai cette liberté, & je passe ordinairement ce temps ou au jardin ou dans ma chambre, jusqu'à ce qu'on vienne me dire que le souper est servi. C'est une répétition de la cérémonie du dîné. A dix heures précises, au premier coup de l'horloge du château, Milady se leve gravement & nous souhaite la bonne nuit. *Le*

Le 14 Août.

Ne vous attendez pas, ma chere amie, à trouver beaucoup de variété dans mon journal, au moins d'ici à quelque temps; cela n'est pas possible dans une demeure comme celle-ci. Tous nos jours se ressembleroient exactement en tout, si le cuisinier n'avoit pas soin de varier un peu ses ragoûts. Aussi j'ai résolu de fermer mon écritoire jusqu'à mon départ de Grimston-hall: ou bien je donnerai la plume à Patty, qui griffonnera quelques lignes, & vous dira quel temps il fait; quelle robe avoit Lady Grimston tel jour, quoique, pour le dire en passant, elle a toujours la même, d'une couleur cendrée; contre qui le vieux chien a aboyé à telle heure; ce que le vieux perroquet a jазé le soir ou le matin. Je me suis fatiguée à parler de la maison & du jardin, qui au vrai ne méritent, ni l'une ni l'autre, la peine que j'ai prise de les décrire; & je désespere de trou-

ver matiere à vous entretenir un quart-d'heure. Mais... voilà un équipage qui arrive: la scene deviendra peut-être un peu plus amusante; j'ai un rayon d'espérance.....

Ce n'est que notre vénérable Doyen & Ministre, Madame, leur fille, & Mr. Arnold, parent fort éloigné de Lady Grimston. Il demeure dans le voisinage, dans une belle maison dont il vient d'hériter à la mort de son frere aîné.

Cette visite m'est d'un bon augure. Peut-être verrons-nous après ceux-ci des visages moins enfumés que les portraits de famille & les figures des tapisseries. Je ne méprise pourtant pas tout-à-fait nos nouveaux venus: ils ont assez bonne façon, chacun dans son genre. Le vieux Doyen est un papa de bonne humeur, & vraiment poli; j'entends de cette poïitesse qui est dans le cœur, qui fait dire les choses les plus obligeantes avec une franchise qui ne ressemble en rien à la flatterie. Comme il a la vue
cour-

courte, il a pris une paire de lunettes pour me regarder, puis se tournant vers Mr. Arnold, avec la vivacité d'un jeune homme de vingt cinq ans, a répété ce couplet

„ Avec tant d'attraits & de graces

„ On doit régner sur tous les cœurs; &c.

Mr. Arnold a fait un sourire d'approbation, dont ma mere a été si contente, que le compliment du bon Doyen m'a plu beaucoup pour l'amour d'elle. Lady Grimston qui aime passionnément la musique, a une fort belle orgue. On a prié Mr. Arnold de nous donner un petit air: il l'a fait le plus obligeamment du monde. Il joue à enlever: j'ai été ravie, tant il touche merveilleusement bien. J'avois pris une sorte d'antipathie pour ce jeune Cavalier, quand il a paru: vous dire pourquoi & comment, je ne le fais pas moi-même; mais son talent m'a tellement réconciliée avec lui, que

j'en suis à-demi amoureuse. J'espere que nous le verrons souvent. Il touche en perfection, & vous savez que je suis folle de musique.

Le 15 Août.

Ce paquet est déjà si gros que je suis sûre qu'il vous effrayera. Je vais le faire partir d'abord, de peur de le grossir encore. J'aime à m'entretenir avec ma Cécile; mais je me trouve à présent l'esprit si vuide & si paresseux, que je suis obligée, sans faire la modeste mal-à-propos, d'abrégier mes discours pour vous les rendre supportables... Patty finira mon journal, car ma main reste immobile, & ma tête tombe sur le papier.

Le 20 Août.

J'ai jetté les yeux sur le griffonage de Patty: elle a rempli cinq jours entiers. C'est une excellente journaliste; j'ai là un secretaire admirable. Vous trouverez

rez un narré plein & exact des petits événemens de cet intervalle , comme je l'aurois fait moi-même.

Mon temps se passe plus agréablement que je ne comptois. Je crois qu'il y avoit une espece d'esprit solitaire qui rodoit autour du château pour en défendre l'entrée aux étrangers. La famille du Doyen a détruit le charme. Nous avons tous les jours compagnie. Mr. Arnold ne manque jamais. Je le fais toujours jouer; il est fort obligeant; & s'il avoit tant soit peu moins de complaisance, je le laisserois.

Le 22 Août.

J'AI reçu une lettre de Sir George; il ne parle point de Mr. Faulkland. Moi je tâche de l'oublier. Quand ma mere partira pour la ville, je demanderai à retourner à Sidney-castle. Je n'ai pas de goût pour aller à Londres, encore moins pour rester ici.

Nous aurons demain un concert chez
Mr.

Mr. Arnold. Notre vieux Doyen , encore plus charmant que vénérable , joue de la basse de viole : sa fille chante joliment ; j'y remplirai ma partie tant bien que mal. Vous voyez que notre société commence à s'égayer.

Le 30 Août.

MA Cécile , n'êtes-vous pas lassée de mon Journal de Grimston ? Un jour amène l'autre , & le lendemain n'est qu'une ennuyeuse répétition de la veille. Toujours Lady Grimston , le Doyen , & Mr. Arnold ! cela n'est pas supportable , dites-vous ! Vous avez raison ; mais il est arrivé aujourd'hui un nouveau visage qui variera la scène : La fille de Lady Grimston , qui est une femme d'une douceur charmante. Sa mere pourtant en fait peu de cas : cela m'étonne ; car elle est tout-à-fait aimable , & les graces de sa personne répondent à la beauté de son caractère. C'est une veuve de vingt-huit ans au plus. Lady Grimston ne paroît

roît pas avoir pour elle ni les sentimens, ni les façons d'une mere. Mais la pauvre petite femme souffre tout avec une soumission si humble, qu'elle me touche de compassion. Elle vient faire une visite seulement, & nous la perdrons la semaine prochaine. Je la regretterai.

Le 1 Septembre.

Pauvre Mistriss Vere ! c'est le nom de la fille de Lady Grimston. Je puis vous dire à présent ce qui cause la froideur de sa mere à son égard : elle me l'a appris elle-même. Elle m'a conté son histoire ce matin, en promenant au jardin, avec une naïveté charmante.

Que vous êtes heureuse, ma chere Miss Bidulph, a-t-elle dit ! vous êtes chérie de la plus tendre des meres. Il est vrai, ai-je répondu, c'est la meilleure des meres & la meilleure des femmes. Elle soupiroit & les larmes lui venoient aux yeux : J'étois heureuse aussi lors-

lorsque mon pere vivoit : j'étois aimée... J'espere, Madame, que Lady Grimston est pour vous ce que ma mere est pour moi. Non, non, Miss Bidulph ; le contraire n'est que trop visible ; & je n'entamerois pas ce sujet, si vous n'aviez pas du vous appercevoir de sa dureté à mon égard : elle ménage peu même les apparences ; vous en conviendrez, si vous êtes sincere. Ma mere est sans contredit une femme vertueuse, & pleine d'excellentes qualités : le préjugé est contre moi ; & vous devez être naturellement portée à croire que ma propre conduite m'a rendue indigne de ses bontés. Je vais donc vous conter en peu de mots mon malheur & les causes de ma disgrâce.

Il y a près de douze ans que Mr. Vere me vit & m'aima : il étoit l'ainé d'une famille riche & distinguée. Son pere avoit son bien, & vivoit alors dans ce pays. J'entrois dans ma seizieme année, aimée de mon pere jusqu'à l'adoration ;
il

il vouloit fans doute me dédommager par sa tendresse, des mauvais traitemens qu'il me falloit effuyer de ma mere. Mr. Vere n'avoit que deux ans plus que moi: nous nous livrâmes quelque temps à notre amour enfantin, sans qu'il fût soupçonné de personne; &, à dire vrai, je n'en prévis pas moi-même les conséquences. En même temps un homme d'un certain âge & d'une richesse immense me fit quelques visites: j'eus le malheur de lui plaire; il me demanda aussitôt à ma mere, car il n'ignoroit pas qu'elle étoit maîtresse absolue dans la maison.

Le parti lui parut avantageux & flattoit sa vanité; elle consulta d'abord mon pere, ou plutôt elle lui fit sentir qu'elle songeoit sérieusement à ce mariage pour sa fille.

Mon pere qui n'avoit point de raison particuliere de s'y opposer, lui dit qu'il y consentoit volontiers, pourvu que le Monsieur fût de mon gré; il ajouta qu'il
comp-

comptoit qu'elle ne forceroit pas mon inclination. En effet ma mere, de son autorité privée, avoit marié quelque temps auparavant ma sœur ainée tout-à-fait contre son goût. Ce mariage n'avoit pas été heureux, & mon pere étoit bien résolu de ne pas souffrir que je fusse sacrifiée de la même maniere.

Ma mere lui témoigna sa surprise, & son chagrin, de lui voir des idées si romanesques: elle le trouvoit bien simple de croire qu'une fille de mon âge fût capable de préférer un homme à un autre; qu'elle se tenoit assurée que je n'aurois pas eu la hardiesse d'avoir une inclination sans sa permission; qu'elle m'avoit souvent recommandé de suivre en tout la volonté de mes pere & mere, & de ne consulter qu'eux dans tous mes choix; quelle avoit lieu de présumer que ses bonnes leçons auroient fait une assez heureuse impression sur moi, pour me trouver soumise à ses intentions, dès qu'elle me les notifieroit.

Mon

Mon pere , naturellement complaisant , & accoutumé à dire oui , ne répliqua autre chose , sinon qu'il s'en remettoit à la prudence de ma mere. Il vint pourtant aussi-tôt me trouver , & me dit ce qui étoit survenu. Je songeai alors à Mr. Vere , & je sentis pour la premiere fois que je l'aimois. Mon pere me vit fondre en larmes , me jeter à son cou , le prier de la maniere la plus touchante d'avoir pitié de moi , de ne me pas immoler à la dureté de ma mere. Mon air & mes paroles marquoient tant de passion , qu'il s'apperçut bien qu'il y avoit dans mon cœur quelque chose de plus qu'un simple dégoût pour le vieux mari qu'on me proposoit. Il me dit de lui parler ouvertement : j'étois trop pénétrée de ses bontés , je l'aimois trop , j'étois trop franche pour lui rien déguiser. J'avouai donc ingénûment mon inclination pour Mr. Vere , & son amour pour moi.

Il me reprocha d'abord avec sa dou-

ceur ordinaire d'avoir eu un amant sans son agrément, sur-tout sans celui de ma mere; puis il me dit qu'il feroit son possible pour la dissuader de ce parti, & l'engager à ne me pas contraindre: ajoutant qu'il souhaitoit que je travaillasse de mon côté à vaincre mes répugnances, parce qu'il craignoit que ma mere ne fût extrêmement irritée d'un refus.

Lady Grimston aimoit la grandeur: elle s'étoit mis dans la tête de me faire épouser un homme qui me donnât un rang distingué, une maison magnifiquement meublée, de superbes équipages, en un mot un grand train. J'avoue que je n'avois rien de tout cela à attendre de Mr. Vere: son pere avoit plusieurs enfans. Il est vrai qu'il n'étoit rien moins que prodigue; mais il jouissoit d'un fanté robuste, il étoit dans la force de l'âge, il menoit une vie rangée: tout cela éloignoit beaucoup les prétentions du fils sur sa succession.

Ces considérations néanmoins ne

m'em-

m'empêcherent pas de me livrer, peut-être un peu trop, à la vivacité de mes desirs. Tout mon espoir étoit dans la tendresse de mon pere. Mr. Vere fut ce dont on me menaçoit d'une part, & ce qu'il y avoit à espérer de l'autre. Cette nouvelle bonne & mauvaise ne fit qu'un seul effet sur lui : elle l'encouragea à parler à mon pere, à lui découvrir sa passion, & à le supplier d'user de tout son crédit auprès de ma mere en sa faveur. Mon pere témoigna de l'affection à mon jeune amant, & il étoit si idolâtre de moi, qu'il eût consenti d'abord à notre bonheur, s'il n'avoit pas craint de désobliger ma mere : j'appréhendois aussi que la complaisance de l'un ne fût bien foible contre l'obstination de l'autre. Cependant il lui représenta, dans le meilleur jour qu'il put, mon dégoût marqué pour le parti qu'elle proposoit, & la conjura de ne pas insister davantage. Lady Grimston ne s'attendoit pas à tant de résistance. Peu accoutumée à être

contrariée, elle marqua son ressentiment & contre mon pere & contre moi: elle dit qu'il m'entretenoit dans ma désobéissance, & que s'il ne joignoit son autorité à la sienne pour me forcer à épouser celui qu'elle agréoit, il devoit s'attendre à une rupture totale entre eux.

Mon pere qui aimoit extrêmement sa femme, fut allarmé de cette menace. Ne pouvant se résoudre à nous chagriner ni l'une ni l'autre, il ne savoit comment faire. Enfin l'amour paternel prit le dessus: il se détermina, quoi qu'il en dût arriver, à m'affranchir absolument de l'empire tyrannique qu'on vouloit exercer sur mon cœur.

Ma mere n'eut point la foiblesse de me parler à ce sujet. Je dis la foiblesse, car elle pensoit que le moindre signe de sa volonté devoit me suffire pour obéir. Elle me bannit de sa présence, & me défendit de paroître devant elle jusqu'à ce que je fusse disposée à entrer dans ses vues.

Quel-

Quelque dure que fût cette défense, je me soumis sans la moindre résistance, espérant que l'amitié tendre de mon pere me consoleroit des mauvaises façons de ma mere. Peut-être qu'avec de bonnes raisons assaisonnées de douceur, elle m'auroit amenée peu à peu à ses fins; au moins il est sûr que, pour lui complaire, j'aurois fait tous mes efforts pour triompher de moi-même. La maniere dont elle s'y prit, eût l'effet opposé. Je me croyois persécutée; l'honneur de mon amour m'y sembloit intéressé; je persévérerai. Le cœur étoit pris; l'indulgence de mon pere me donnoit un nouveau courage; je résolus dès lors non seulement de refuser mon vieux amant, mais d'obtenir le jeune.

Ma mere m'avoit fixé un terme pour me déterminer. Si au temps prescrit je n'obéissois pas, elle me maudissoit, & ne vouloit plus me regarder comme son enfant. J'eus recours aux bontés de mon pere, lui déclarant avec une fermeté &

une confiance que m'inspiroit son amour, que j'étois prête à tout souffrir, plutôt que de promettre mon cœur & donner ma main à un homme que je haïssois; que ma plus grande peine étoit de voir ce qu'il souffroit lui-même à mon occasion: car on lui reprochoit sans cesse mon obstination.

Vous n'avez qu'une ressource, me dit mon pere; c'est d'épouser Mr. Vere. Votre mere est inflexible, elle ne changera point: votre refus & mes prieres ne feront que l'irriter: mon autorité ne sera point capable d'arrêter ses persécutions. Si vous restez chez elle vous serez toujours plus malheureuse, sans que je puisse adoucir vos maux. Hors de sa maison & de sa présence vous n'aurez plus à souffrir de ses duretés, vous ne dépendrez plus d'elle; & elle ne m'empêchera pas de rendre à ma fille la justice que je lui dois. Peut-être même avec le temps, je pourrai ménager votre réconciliation. Mais il ne faut pas qu'elle

le fache que j'ai consenti à ce mariage: alors sa colere se tourneroit en haine contre moi-même, & il n'y auroit plus d'espérance de la fléchir jamais. Je tombai aux pieds de mon pere; j'embrassai ses genoux que je baignois de mes larmes, manquant de paroles pour lui témoigner l'excès de ma reconnoissance.

Mr. Vere avoit instruit son pere de sa passion, & l'avoit trouvé tout disposé à écouter les propositions que le mien lui feroit.

Les deux peres donc eurent une entrevue secrete: on convint de la dot & des termes du contrat avec toute la diligence & la discrétion requise. Mr. Vere le pere, ancien ami de la famille, sentoit de quelle importance il étoit que rien ne transpirât. Le mariage devoit se faire en secret, sans le communiquer à aucun parent de l'une ou l'autre famille, excepté seulement à Miss Vere, qui devoit y être présente. Lorsque le terme fixé par ma mere, seroit expiré,

mon pere se chargeoit de lui en faire la confidence , comme d'un mystere qu'il viendrait de découvrir , & auquel il n'avoit point eu part ; & de tâcher en même temps d'appaiser sa colere , s'il étoit possible.

Toute l'intrigue fut conduite adroitement , de la maniere dont on étoit convenu. Je fus mariée avec le plus grand secret : ma mere ne soupçonna rien , & je restai dans la maison jusqu'au jour où je devois lui donner une réponse définitive.

Elle me fit appeller ; car elle vouloit apprendre de ma bouche quelle étoit ma résolution actuelle. Je parus tremblante & chancelante : il y avoit quinze jours que je ne l'avois vue : je craignois que la nouvelle que j'allois lui apprendre , n'enflammât son courroux ; qu'elle ne m'interdît sa présence pour toujours. J'aurois souhaité que mon pere assistât à cette déclaration , j'aurois eu plus de courage : il l'auroit au moins
priée

priée de me pardonner. Elle me demanda d'un air severe, quelle étoit ma dernière résolution. Je tremblois, je pleurai, n'ayant pas la force de répondre. Elle insista durement; je dis d'une voix troublée: Madame, il n'est plus en mon pouvoir d'obéir. Elle ne comprit pas le sens de mes paroles: elle détesta mon obstination, m'ordonna de sortir de sa présence, & de n'y reparoître que quand je ne ferois plus rebelle à ses volontés & à mon devoir. Je devois garder ma chambre & y rester enfermée.

Je courus à mon pere, & le conjurai, les larmes aux yeux, de découvrir tout à ma mere, & au-plutôt, afin de me délivrer entièrement de sa persécution. J'étois sûre qu'aussi-tôt qu'elle sauroit que j'avois un mari, elle ne voudroit plus me souffrir chez elle, & conclueroit à me renvoyer à lui.

Mon pauvre pere, presque aussi tremblant que moi, redoutoit cette commis-

sion, quoique cette affaire fût son ouvrage; & qu'après tout son autorité suffisoit pour valider mon mariage. Nonobstant il se hazarda de lui en parler: il dit que je venois de lui avouer, à lui, ce que la crainte du ressentiment de ma mere m'avoit empêchée de lui découvrir lorsqu'elle m'avoit fait appeller; & ce à quoi m'avoit portée ma répugnance extrême pour le parti qu'elle avoit proposé, jointe à la rigueur dont elle avoit usé pour m'y contraindre. L'emportement de Lady Grimston alla presque jusqu'à la fureur, mais mon pere se hâta de me faire sortir de la maison.

La famille de Mr. Vere me reçut à bras ouverts: on me fit mille caresses; cependant j'étois désolée d'avoir quitté mon pere: il ne me venoit voir que rarement, encore étoit-il forcé de tenir ses visites secretes.

J'étois unie à un amant que j'aimois & qui m'aimoit, j'étois chérie de toute la famille; il s'en falloit bien néanmoins
que

que je fusse heureuse. Ma mere, toujours intraitable, se refusoit à toute voye de réconciliation: mon pere avoit beau la prier & la faire prier de me recevoir, tout étoit inutile, elle ne me pardonneroit jamais. Elle poussa le ressentiment jusqu'à lui dire, que s'il ne me deshéritoit pas absolument, elle étoit déterminée à se séparer de lui: extrémité à laquelle mon pere n'auroit jamais soupçonné qu'elle se portât.

Dans une maladie que mon pere avoit faite quelques années auparavant, il m'avoit dotée de dix mille livres; il en avoit fait tenir secrètement cinq mille à Mr. Vere, le jour même de notre mariage, avec promesse de me léguer les cinq autres à sa mort.

En conséquence de cet accord, mon pere obligé de changer les dispositions de son testament, n'eut point de difficulté de remettre à ma mere celui qu'il avoit fait, en lui promettant d'en faire un autre conforme à ses vucs.

Ma

Ma mere étoit déjà en possession de son douaire: ma sœur ainée avoit reçu sa dot; desorte que l'ancien contenoit peu de dispositions; seulement ce qui me revenoit, & quelques petits legs de peu de valeur.

Ma mere le déchira avec indignation, peu contente d'avoir la parole de mon pere; elle exigea qu'il la mît d'abord en exécution; il se rendit à ses importunités, & fit un testament selon les méchantes intentions de Lady Grimston: je fus deshéritée en forme, ma dot transportée à ma sœur, & ma mere légataire de tout le bien qui resteroit après l'acquit des legs. Ce restant seroit monté à une somme considérable si la moitié de ma dot, qui avoit été payée à son insu, ne l'avoit tellement diminué qu'après avoir payé à ma sœur ainée ce qui lui étoit légué par le testament, il n'y avoit pas apparence qu'il restât rien.

Si ma mere avoit su le secret, elle n'auroit pas tant insisté sur cette clause:
mon

mon pere qui s'en ressouvenoit bien, n'avoit garde de le lui apprendre dans un temps où il la voyoit si mal disposée pour moi, & cherchant avec tant d'animosité à me faire tout le tort qu'elle imaginoit. Elle voulut donc que ma sœur entrant dans mes droits, eût ce qui me revenoit; & cela, disoit-elle, pour montrer que ses vues n'étoient point intéressées, & qu'elle ne vouloit que donner un exemple frappant aux enfans rebelles.

Mon pere n'eut d'autre parti à prendre que la patience: il fit un testament tel qu'elle le dicta, & elle en demeura satisfaite, pour plus de sûreté.

Il vint le jour même me voir, & me dit ce qu'on l'avoit forcé de faire, m'assurant en même temps que je ne perdrois rien, qu'il alloit annuler aussi-tôt ce testament, en faire un autre selon ses premières intentions, & le remettre entre les mains d'un ami.

C'étoit véritablement son dessein,
mais

mais il n'eut pas le temps de l'exécuter. La nuit suivante une attaque violente de paralysie lui ôta l'usage de ses membres & de la parole. Les Médecins qui furent appelés, espéroient qu'il recouvreroit le sentiment ; mais il ne fut jamais en état de se faire entendre, même par signes. Allarmée à la nouvelle de ce malheur je courus à la maison de mon pere : ma douleur me fit oublier ou braver dans ce moment la colere maternelle. C'étoit envain : l'entrée me fut défendue : je remplis la maison de mes cris : cris superflus ! Je n'eus pas la consolation de voir le pere que j'avois tant aimé ; ni de recevoir de lui un regard d'adieu : car c'étoit-là tout ce que je pouvois en obtenir dans le triste état où il étoit.

Tous les secours furent inutiles, les remèdes n'opérèrent point ; il languit quelques jours, & mourut.

Cette perte absorboit toute mes pensées. J'y étois trop sensible pour songer
en-

encore au reste de ma dot, mais mon beau-pere y pensoit pour moi. Il y avoit un contrat en forme de la somme qu'on m'avoit promise. Et quoiqu'elle ne montât pas à dix mille livres, elle étoit pourtant beaucoup au-dessus de la moitié qui avoit été payée. Mr. Vere s'étoit reposé du surplus sur la parole & la bonne foi de mon pere, dont il connoissoit le bien & la probité; & il avoit d'autant plus de raison, que ma sœur aînée avoit déjà reçu une somme pareille à celle qu'on me faisoit espérer.

D'ailleurs Mr. Vere avoit quatre filles, & il comptoit en particulier sur cet argent pour les pourvoir.

Il fut surpris & indigné au-delà de toute expression, en apprenant les dernières volontés de mon pere à mon égard. Par malheur, je ne lui en avois jamais rien dit, ni à lui ni à mon mari. Sure que mon pere feroit un autre testament en ma faveur, j'avois cru cette confidence peu nécessaire, même nuisi-
ble,

ble, n'étant réellement propre qu'à aigrir davantage toute la famille contre ma mere; sur-tout connoissant les intentions droites de mon pere, je ne m'imaginois pas que cela dût jamais me faire aucun tort. Mr. Vere étoit absent quand mon pere mourut, & ne revint que plus d'un mois après ses obseques. Mon mari montra dans cette circonstance la tendresse & le desintéressement de son amour pour moi. Il soutint cette disgrâce inattendue avec la meilleure contenance; mais il ne me dissimula point qu'il prévoyoit que son pere se porteroit aux dernieres extrémités contre une femme telle que ma mere, de qui il n'y avoit rien à obtenir par la douceur.

On jugea convenable que j'écrivisse à Lady Grimston une lettre de condoléance sur la mort de mon pere, où je la supplierois en même temps d'oublier ma faute; & pour la rendre plus excusable à ses yeux, je devois lui apprendre ce qu'elle avoit ignoré, savoir que je ne
m'é-

m'étois point mariée à l'insu de mon pere, mais plutôt avec son approbation, & un consentement formel de sa part.

Ma lettre étoit conçue en termes humbles & soumis, touchans & affectueux: j'oubliois d'y parler de ma dot. Cet oubli réfléchi me réservoit le droit de toucher cet article dans un temps plus favorable, si j'avois le bonheur de rentrer en grace; & du reste il convenoit mieux à mon mari ou à son pere d'en parler, qu'à moi. Mais je ne gagnai rien sur son esprit intraitable, que quelques réflexions peu décentes & peu favorables à la mémoire de mon pere: elle me fit dire que puisqu'il avoit jugé à propos de marier sa fille contre le gré de sa mere, il auroit sans-doute songé à lui faire un sort; car il ne devoit pas s'attendre qu'après les sujets de mécontentement qu'elle avoit, elle voulût jamais se mêler d'une enfant si rebelle.

Ma mere, déclarée seule executrice testamentaire, songea à remplir les dis-

positions qu'elle avoit dictées : elle se mit en devoir de remettre à ma sœur aînée , & aux autres légataires , ce qui leur étoit légué ; & elle le fit fort peu de temps après la mort de mon pere. Quelle fut sa surprise de voir ses espérances frustrées à un tel point qu'à peine se trouvoit-il de quoi payer les dettes , & qu'après l'acquit des legs il ne resteroit que zero ! Au-lieu que si elle eût laissé mon pere suivre ses intentions droites , & me léguer cinq mille livres seulement qui me revenoient , elle auroit profité des cinq autres mille ; mais la somme entiere de dix mille livres étoit donnée à ma sœur.

Elle ne fut pas longtemps à découvrir d'où cela provenoit. Car Mr. Vere résolut d'abord de poursuivre ses droits & ceux de son fils. Indigné des procédés de ma mere , il lui écrivit aussi-tôt qu'il fut de retour. Il lui donnoit connoissance du contrat qui avoit été fait , de ce que j'avois déjà touché en conséquence ,

ce, & de ce qui me revenoit encore sur la promesse formelle de mon pere, disant qu'il comptoit que cet accord feroit exactement rempli. Il ajoutoit qu'il fa-
voit qu'il étoit en son pouvoir, à elle, de le faire ; que, comme elle seule avoit forcé mon pere à cette injustice, il étoit de son honneur & du devoir d'une mere de la réparer : qu'au reste si ces motifs ne suffisoient pas pour l'y engager, elle ne devoit pas trouver mauvais qu'il se servît de la rigueur des loix pour l'y contraindre.

Jugez comment une femme du caractere de ma mere, dut prendre une lettre si haute. Elle la déchira au nez du porteur, & le chargea de dire à son maître, que ce qu'il avoit déjà, il ne l'avoit obtenu que par la plus insigne fourberie ; qu'il étoit libre d'user de violence pour avoir ce qu'il prétendoit lui être du encore ; mais qu'il n'auroit jamais un shelin de son consentement.

Cette réponse choquante força mon

beau-pere de procéder incessamment contre elle : les autres légataires intervinrent comme parties. Vous ne sauriez croire combien je fus désolée de voir les choses portées à ces excès ; c'en étoit fait, l'inimitié étoit désormais trop grande entre ma mere & la famille de mon mari, pour qu'il restât le moindre espoir d'accommodement. Mr. Vere se joignit malgré lui à son pere dans la poursuite de ses prétentions. Il auroit mieux aimé sacrifier tous ses droits, & il l'auroit fait pour l'amour de moi, plutôt que de les soutenir par des moyens si violens, aux dépens de ma tranquillité & de mon bonheur ; mais la volonté de son pere, & la justice due au reste de la famille, l'obligerent de procéder de concert avec lui, & de m'ôter tout pouvoir de former opposition.

Le procès fut mené vivement de part & d'autre. On agissoit des deux côtés avec la plus grande vigueur, lorsqu'une fièvre maligne m'enleva Mr. Vere, avant

vant qu'il eût atteint sa vingtième année.

Quelle perte pour moi, sur-tout dans de si tristes conjonctures ! Je n'entreprends pas de vous peindre ma douleur, mon désespoir, & tout ce que je souffris dans ces cruels momens. Pour comble de malheur, j'étois prête d'accoucher. Cet accident fit une autre impression sur moi, qui m'est toujours restée depuis : il m'inspira une indifférence absolue pour toutes les choses d'ici bas, & j'ai eu le bonheur de persévérer dans les mêmes sentimens.

Quelqu'affligé que fût Mr. Vere de la mort de son fils, son chagrin ne lui fit pourtant pas oublier ce qu'il devoit à ses filles. Le procès fut poussé avec la plus grande vivacité.

Vous concevez que la maison où tout me rappelloit la perte que je venois de faire, devoit me paroître une demeure bien triste, sur-tout vu ma situation présente. Je m'apperçus encore que mon beau-père étoit refroidi à mon égard :

ce n'étoient plus mêmes attentions, ni mêmes prévenances. Je le priai donc de me permettre de m'absenter pour quelque temps. Il y consentit, & je vins chez votre bon ami Mr. le Doyen, qui m'avoit tant prié de le venir voir. Rien n'égale la tendresse qu'ils ont eue pour moi, lui & Madame. Faut-il que des étrangers nous aiment plus que nos parens !

Tant de chagrins accumulés les uns sur les autres m'avoient réduite à l'état le plus déplorable : ma santé s'affoiblissoit tous les jours : je dépérissois à vue d'œil : ma vie étoit en danger. L'honnête-homme qui me tenoit lieu de pere, agissoit pour moi auprès de Lady Grimston, comme je l'ai su depuis ; il ne cessoit de la supplier de me rendre son amitié, mais il ne gagnoit rien. Enfin, après une couche pénible & critique, je mis au monde un enfant mort. C'étoit une petite fille. Par cette mort le bien de Mr. Vere retournoit à ses sœurs : je
crus

crus que cette circonstance si favorable aux jeunes Demoiselles engageroit leur pere à se désister, au moins à n'être pas si ardent à la poursuite de ses droits. Je me trompai: il aimoit l'argent, & haïssoit encore plus ma mere. J'imaginai pourtant un expédient, dont je me promettois beaucoup; & par bonheur il me réussit.

Quoique j'eusse quitté la maison de Mr. Vere, il me visitoit assiduement, & me témoignoit plus de tendresse qu'il n'en avoit surement dans le cœur. Je lui dis un jour (je gardois encore le lit) qu'ayant perdu mon mari & ma fille, un bien modique me suffiroit; que j'estimois plus, pour ma propre tranquillité, l'amitié de ma mere, que toute autre considération intéressée; & que s'il vouloit, je lui céderois la moitié de mon douaire, à condition qu'il se désistât tout-à-fait de ses prétentions au sujet de ma dot; & que le procès en restât-là. Mr. Vere parut surpris de cette proposition: il disoit

qu'il ne concevoit pas comment je pouvois être si aveugle sur mon propre intérêt; que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, il l'avoit fait uniquement en ma considération. Je le remerciai de son amitié prétendue, lui disant que la plus grande marque qu'il pût m'en donner désormais, étoit d'accepter l'accord que je lui proposois. Mr. Vere répondit que je parlois en enfant, mais qu'il y réfléchirait. En effet il vint me trouver dès le lendemain, & me dit que tout bien examiné il vouloit m'obliger, & croyoit pouvoir se rendre à la proposition que je lui avois faite; qu'il alloit faire dresser les actes & contrats nécessaires pour que je le misse en possession de la moitié de mon douaire, qu'en conséquence il donneroit de son côté une renonciation formelle au bien de mon pere.

En vérité j'étois plus charmée de perdre ainsi une partie de mon bien, que de recouvrer celle que j'avois déjà perdue.

Mr.

Mr. Vere ne tarda pas à prendre tous les arrangemens requis : l'accord fut conclu, & le tout exécuté dans la meilleure forme.

Cependant je retombai malade au moment que je me croyois entièrement rétablie : cette rechûte mit ma vie dans un plus grand danger qu'auparavant. J'ai appris depuis que Mr. Vere s'étoit repenti alors de s'être si facilement prêté à ce que j'avois voulu, & qu'il avoit dit à quelques amis, que s'il ne s'étoit pas tant pressé, il auroit pu avoir & mon douaire & ma dot.

Quoi qu'il en soit, me voyant à la mort, je priai le Doyen de faire un dernier effort auprès de Lady Grimston; de la conjurer de ne me pas laisser mourir sans me voir & me pardonner; de lui remettre aussi la renonciation que j'avois obtenue de Mr. Vere : c'étoit le présent le plus agréable que je pusse lui faire. Le Doyen lui représenta le danger où j'étois; elle n'en parut point touchée.

Elle crut sans-doute qu'il exagéroit : le moyen d'excuser autrement tant de dureté ! le Doyen m'a avoué lui-même qu'il avoit été indigné de trouver un cœur si barbare. Enfin il sortit le papier de sa poche, & le lui présenta en disant : Je suis fâché, Madame, de ne pouvoir vous inspirer les sentimens d'une mere chrétienne. Je crains que votre fille ne relève pas de cette maladie ; mais elle aura la consolation de songer en mourant, qu'elle n'a rien négligé pour obtenir un pardon que vous lui refusez d'une maniere si cruelle. Je souhaite, Madame, qu'à cette derniere heure vous soyez aussi tranquille, qu'elle doit l'être, sur ce point. Voilà un acte par lequel elle vous a délivré d'un procès, dont l'issue ne vous auroit pas été favorable. C'est tout ce qu'elle pouvoit faire, Madame, & ce que bien peu d'enfans traités comme elle, auroient voulu faire.

Ma mere fut pourtant émue. Le discours

cours du Doyen étoit aussi fort que touchant. Elle parut sensible, prit le papier, & le lut. Elle rappella le Doyen au moment qu'il sortoit de la chambre, & lui dit qu'elle n'avoit point un cœur fermé aux sentimens de la nature; que, s'il jugeoit que sa présence pût me tranquilliser & appaiser les remords dont je devois être déchirée, elle ne refuseroit point de me voir.

Le bon homme enchanté de la voir dans de si bonnes dispositions, la pressa de suivre ce premier mouvement de tendresse, & lui offrit son équipage, qu'elle voulut bien accepter. J'attendois impatientement les succès de sa commission, lorsque je le vis entrer avec ma mere. Cette entrevue fut pleine de joye, de tendresse & de componction de ma part. Mes yeux étoient baignés de larmes, & mon cœur partagé entre le chagrin d'avoir déplu à ma mere, & le plaisir de la voir. Elle n'y mit que de la sévérité; elle me donna sa main à baiser, me pardon-

donna, me bénit; mais d'un ton si foible, d'un air si dur que ma joye se changea en amertume.

Elle ne resta avec moi qu'un petit quart-d'heure, parlant de choses indifférentes; & sans faire mention de ce que j'avois fait pour elle, elle me dit froidement adieu.

Cette entrevue, quelque peu cordiale qu'elle fût du côté de ma mere, fit un bon effet sur moi. Dès ce moment je commençai à être mieux. Elle envoyoit exactement demander comment je me portois, mais elle refusoit de me venir voir; elle craignoit, disoit-elle, de se rencontrer avec Mr. Vere, à qui elle ne pardonneroit jamais. Moi, dès que je fus en état de sortir, j'allai lui rendre mes devoirs. Elle me reçut poliment & sans amitié. Jamais elle n'a parlé de me dédommager de la perte volontaire que j'ai faite pour elle: elle me croit trop récompensée par la permission de la voir.

Je

Je ne songeai plus à retourner chez Mr. Vere. Il m'y avoit pourtant invitée, mais son invitation n'étoit que polie; je voulois de l'amitié, & j'avois droit d'en attendre. Une de ses filles, celle qui avoit été présente à mon mariage, & qui m'avoit toujours marqué beaucoup d'affection, fut mariée dans le même temps à un aimable homme, qui ayant son bien dans une autre contrée, l'y emmena. Sur son départ, quand elle vint prendre congé de moi, elle me pria si amicalement de l'accompagner, & de venir passer quelque temps avec elle, que je ne pus la refuser. Elle eut tant d'égards pour moi, elle me fit tant d'amitiés pendant tout le temps que je passai chez elle, elle témoigna encore tant d'envie de vivre avec moi, lorsque le temps de la quitter approchoit, que je me déterminai à demeurer sa voisine. Je pris une petite maison près de la sienne, où j'ai toujours vécu depuis. Je fais une ou deux visites à ma
me.

mere chaque année : elle me reçoit toujours froidement , comme vous avez vu ; je ne reste ordinairement que peu de jours : elle ne peut guere me supporter davantage.

Mr. Vere le pere est mort. Ses filles qui ont partagé son bien, sont toutes mariées. La famille est entièrement dispersée. Malgré cela & le long temps écoulé depuis mon mariage, ma mere ne peut pas encore souffrir le nom de mon mari : vous avez pu remarquer qu'elle ne m'appelle jamais que par mon nom de fille.

J'ai été attendrie à ce récit. Pauvre Mistriss Vere ! Aimable Mistriss Vere ! La douce mélancolie qui domine dans ses discours , & qu'on lit sur son visage , me fait voir qu'il nous reste toujours quelque chose des premieres impressions de la jeunesse. Quel tyran que cette Lady Grimston. Je ne l'aimois pas auparavant , à présent je la déteste. Quelle femme pour un mari ! quelle mere
pour

pour une fille, qui l'une & l'autre auroient fait le bonheur d'une ame moins cruelle ! Cependant elle passe pour un prodige de vertu, pour un modele en fait de religion ; de cette religion qui ne prêche que douceur, humilité, pardon des offenses. Elle se trompe, si elle croit que la dureté soit une vertu du Christianisme. Cécile, tout ce que la charité peut me faire croire en faveur d'elle, & de toutes celles qui lui ressembtent, c'est qu'elles se trompent elles mêmes, & qu'il n'y a que les yeux les plus perçans qui s'apperçoivent qu'elles cherchent à tromper les autres.

Maman est un ange en comparaison de son amie : cependant elle est assez humble pour se mettre beaucoup au-dessous d'elle. Je fais mauvais gré à Sir George, d'avoir dit une fois, dans un moment de colere, qu'elle ressembloit à Lady Grimston. Comme je l'aurois relevé, si j'avois mieux connu alors le caractère.

raçtere de cette femme !

J'ai prié Mistriss Vere de faire sa visite plus longue qu'elle ne se l'étoit proposé : très-volontiers, m'a-t-elle dit, si cela dépendoit de moi seule ; mais je n'oserois prendre cette liberté de mon chef ; j'attendrai que ma mere m'en parle ; & peut-être le fera-t-elle par complaisance pour vous.

Le 4 Septembre.

MA mere a fait confidence de mon aventure à Lady Grimston. Cette chere Dame ne peut rien garder pour elle seule. Un secret est un charbon brûlant sur sa langue. Lady Grimston a fort approuvé sa conduite dans toute cette affaire ; elle a eu la bonté de louer ma soumission filiale , mais elle en a fait une comparaison odieuse avec la conduite de sa propre fille , en se plaignant à ma mere que les bons parens n'avoient pas toujours de bons enfans. Elle a dit encore qu'elle souhaitteroit de me voir
bien

bien établie : parce que malgré la décence de ma conduite , le monde malin jaféra fur mon compte , cherchera les raisons d'une rupture fi brusque , en forgera de ridicules , imputera , par exemple , la maladie que je viens de faire à l'excès de mon chagrin , soupçonnera en un mot que le refus a été de la part de Mr. Faulkland. Quelle langue de serpent , ma chere ! Que prétend-elle par ce discours entortillé ? Est ce là guérir , ou aigrir la playe ? Ma mere est réellement allarmée : elle a une délicatesse bien louable sur l'honneur de sa famille , mais elle dépend trop du jugement de son amie. Je voudrois que Lady Grimston se mêlât de ses affaires : qu'avons-nous besoin de sa fausse prudence !

Le 6 Septembre.

LADY Grimston & ma mere ont eu ces deux jours-ci grand nombre de conférences particulieres , dont nous a-

vons été exclues, Mistrifs Vere & moi. Plaise au Ciel qu'il n'y ait point là quelque machination d'une part!

Un de mes vœux est accompli. Lady Grimston a invité sa fille à nous tenir compagnie, à ma mere & à moi, tout le temps que nous passerons à Grimston-hall.

Mistrifs Vere me dit qu'elle soupçonne le sujet de leurs entretiens fréquens, mais elle fait la petite cruelle par un bon motif. Elle ne veut pas me dire ce qu'elle pense, dans la crainte de se tromper, & de m'inquiéter par de vaines conjectures.

Le 10 Septembre.

DES lettres de Londres... une de Sir George... une de ma Cécile... déjà.. Soyez le bien venu, fidele courier de l'amie la plus fidele.

Vous, Cécile, petite prophétesse! Mais qui vous a mis dans la tête que Mr. Arnold étoit une nouvelle conquête?

te ? Parce que je vous en ai seulement parlé ? J'allois tout vous dire , & vous avez presque tout deviné. Je le répète , quelle petite prophétesse ! Vous desirez que je sois sincère : faut-il donc me le recommander de vous à moi ? Vous dites , vous êtes sûre que *Mr. Arnold est ou sera bientôt mon amant* ; & vous voulez que je vous en parle plus au long. Quelle étrange fille vous êtes ! Qui vous a si bien instruite , vous dis-je ? Quel malin petit esprit vous a porté cette nouvelle avant que je la pusse savoir moi-même ? Car... elle n'est que trop vraie.

C'étoit-là le sujet des conférences particulières de ma mère avec Lady Grimston ; & *Mistriss Vere* , voyez la petite malicieuse , avoit bien deviné. Je crois que *Mr. Arnold* s'est ouvert à Lady Grimston , pour lui demander ses conseils. Elle aime qu'on la consulte : flattée de la confidence elle m'a fait l'honneur de lui dire du bien de moi : quelle mauvaise étoile a mis mon sort entre les

mains de cette femme ! Elle s'est offerte aussi à disposer ma mere en faveur de ce nouveau-venu. Je voudrois que cette vieille intrigante fût devenue muette dans ce moment ! Je vais donc es-suyer de nouveaux malheurs : quelle épreuve on me prépare ! Ciel ! aide-moi, si Lady Grimston doit être mon juge. Pour ma mere, elle est pleine de tendresse, je suis sûre de ses bontés...

Vous voulez absolument avoir un portrait de Mr. Arnold. Je vais vous satisfaire, si j'en ai le courage. Oui, Cécile, je suis inquiete : n'est-ce qu'une vaine terreur ? Je prévois, je crains quelque désastre de ce côté... Mais allons, essayons ce que je puis dire.

C'est un homme d'environ trente ans, bien fait & assez beau de figure ; au moins on le veut & je le croirois, si j'avois moins d'antipathie pour lui. Il ressemble beaucoup à votre frere Henry, & tout le monde convient qu'il est bel homme. Il ne manque pas de jugement, son

son esprit est médiocre, & je lui crois un bon caractère. Je ne vous dis pas de quelle couleur sont ses yeux, je ne l'ai jamais assez fixé pour le savoir. Lady Grimston dit que c'est un savant, & elle estime beaucoup cette qualité; qu'il est sobre, pieux & honnête homme. Sa famille est distinguée; à l'égard de son bien, il a quinze cens livres de revenu, sur quoi il paye un douaire de trois cens livres par an à la veuve de son frere. Une partie de son bien est dans le Pays de Kent, l'autre dans ce Comté d'Essex, où il a une maison en ville & un assez joli château, quoiqu'à l'antique; à peu près dans le goût de Grimston-hall, dont il n'est éloigné que d'un mille: il y est presque toujours.

Je vous ai déjà dit qu'il jouoit divinement de plusieurs instrumens; & c'est tout ce que j'aime en lui.

Il ne s'est point encore déclaré ouvertement à moi; nous jugeons seulement de ce qu'il a en vue par ses assidui-

tés, ses égards & ses prévenances marquées. On voit dans tout ce qu'il fait une forte de réserve: il y a un peu de caprice chez lui; & je crois qu'il mettra de la fantaisie jusques dans son amour.

Mais...en vérité...le voilà...sa chaise entre dans la cour; Mistriss Vere me fait un signe malin, & me dit d'un ton agaçant d'aller dans la salle de compagnie le recevoir. Je n'irai que quand Lady Bidulph me fera appeller. Je vais plutôt gagner le bosquet, pour m'éloigner davantage.

Le 11 Septembre.

HIER au soir je n'eus que des regards, des complimens, des révérences, &c. excepté pourtant deux ou trois pieces de musique, charmantes & supérieurement exécutées. Mais ce matin, ma Cécile, oh! ce matin, il a été plus hardi, il m'a dit franchement & en bon Anglois qu'il m'aimoit. Qu'une pareille déclaration est fade dans la bouche d'un homme
pour

pour qui l'on ne fent rien ! Je ne fais ce que j'avois, mais au-lieu d'être confuse, je lui aurois volontiers ri au nez. Je ne l'ai pourtant pas fait ; cela n'auroit pas été joli.

J'étois dans une petite antichambre, où je lisois, lorsqu'il est entré. Croyez que ce sont les vieilles Dames qui me l'ont envoyé, autrement il ne seroit pas venu de lui-même : il n'est pas si mal appris. Dès que je l'ai apperçu, j'ai quitté mon livre : c'étoit Horace ; il m'a demandé assez poliment quelle étoit ma lecture, je lui ai nommé l'Auteur. Il a pris le livre, l'a ouvert, a paru surpris, & m'a regardée fixement. J'ai rougi. Ma charmante Miss Bidulph, a-t-il dit, préférez-vous la lecture au passetemps agréable d'achever cette belle rose, qui semble rougir de se voir ainsi négligée ? Il parloit d'une petite piece de broderie qui étoit sur le métier devant moi. J'étois embarrassée de la question, tant

je la trouvois impertinente. Monsieur, j'espere que j'étois tout aussi innocemment & utilement occupée; & je puis vous assurer que je donne beaucoup moins de temps à mon livre qu'à mon aiguille.

Vous êtes si aimable, Mademoiselle, que tout ce que vous faites n'a pas besoin d'apologie. D'apologie... oui... mais... en vérité! Ne diriez-vous pas, Ma chere, qu'il falloit lui demander pardon d'entendre le Latin, & d'exercer quelquefois ce petit talent, que je crois assez ordinaire aux Femmes, & que je dois, comme vous le savez, aux peines infinies de Sir George, qui m'en a donné des leçons pendant deux ou trois étés qu'il est resté malade à Sidney-castle?

C'est alors qu'il m'a dit combien il m'aimoit & m'adoroit; & que s'il osoit me le dire (remarquez bien ceci) c'est qu'il y avoit été encouragé par Lady Grimston, qui l'avoit assuré que je n'avois point d'engagement ailleurs. Oh! ai-je pensé, es-tu aussi de la famille des Grim-

Grimston, & peut-être ne crois-tu pas qu'il faille consulter le cœur dans cette affaire ? J'ai répondu de la manière la plus polie & la moins directe : Monsieur, je vous suis obligée pour la bonne opinion que vous avez de moi. . Lady Grimston me fait trop d'honneur. . Je suis infiniment flattée d'avoir son suffrage. Mais il n'étoit pas content de cela : il me pressoit de lui donner des espérances, comme il disoit. Hélas, je n'ai point d'espérances à lui donner. Il a ajouté que Lady Grimston l'avoit pressé de s'adresser d'abord à ma mère (voilà de ses tours) ; mais qu'il n'avoit point voulu lui parler de sa passion, avant qu'il s'en fût déclaré à moi-même. C'étoit penser assez délicatement : mon cœur lui en a su gré, mais je ne lui ai fait qu'une légère inclination.

Mon bon ami Mr. le Doyen est venu nous interrompre fort à propos, au moins pour moi. Il étoit allé saluer Lady Grimston, justement comme Mr.

Arnold entroit en conversation. Le bon vieillard avoit dessein de se promener dans le bosquet. Comme nous étions dans l'antichambre, la seule qui s'ouvre sur le jardin par une porte vitrée, Lady Grimston & ma mere devoient nécessairement le conduire par-là. Quoique je fusse charmée que notre entretien particulier finît, j'aurois souhaité avoir eu auparavant l'occasion d'affoiblir encore plus les *espérances* de Mr. Arnold. Je craignois qu'il ne présumât trop de la réception que je lui avois faite, toute froide qu'elle avoit été; & qu'il ne s'avisât de s'ouvrir à ma mere, avant que j'eusse le temps de la prévenir.

J'ai été toute honteuse en les voyant entrer. Mr. Arnold avoit pris, dans la minute, une de mes mains, & je n'avois eu que le temps de la retirer, lorsque la porte s'est ouverte devant ces deux Dames & le Doyen. Celui-ci m'a demandé pardon de son indiscretion, comme s'il en eût commis une: il a accom-

compagné cette petite ironie d'un air d'amitié & d'un regard fin, qui m'ont fait sentir qu'il pensoit plutôt que Mr. Arnold & moi avions besoin de pardon. Cela m'a déconcertée davantage ; ma mere fourioit, Lady Grimston avançant un long cou, faisoit un signe au Doyen. J'ai pris d'abord mon chapeau, sans trop savoir ce que je faisois ; & j'ai dit que je les accompagnerois au jardin. Mr. Arnold a suivi mon exemple, & m'a regardée, je ne saurois vous dire comment, mais toujours fort sottement, comme s'il avoit voulu dire qu'il avoit été bien reçu. J'ai fait un tour avec la compagnie ; puis je me suis esquivée sous prétexte d'aller me mettre à ma toilette.

Je suis allée directement trouver Mistress Vere, pour lui conter ce qui venoit de se passer entre Mr. Arnold & moi. Elle m'a dit en souriant : Ne vous avois-je pas annoncé tout cela ? Dès le premier instant que je vis Mr. Arnold auprès de vous, je lus dans ses yeux qu'il
vous

vous adoroit. Au reste ce n'est pas une conquête à mépriser. Il a assuré ma mère, que de toutes les femmes qu'il a vues vous êtes la seule qui ayez fait impression sur lui. Et je n'ai pas de peine à le croire, car il n'est pas d'une complexion amoureuse; je n'ai pas oui dire qu'il ait encore fait la cour à personne, quoiqu'il pût choisir dans les familles les plus distinguées & les plus riches de ce Comté. Il semble que cette indifférence lui ait attaché tous les cœurs, comme s'ils aspiroient tous à la gloire de triompher du sien. Savez-vous que, quand on apprendra que vous avez eu cet avantage, toutes les jeunes Demoiselles du pays vous l'envieront..

J'ai soupiré, je ne fais pourquoi; & j'ai dit que je ne voulois point exciter tant de jalousie... Et pourquoi non, Miss Bidulph? Si votre cœur est libre, Mr. Arnold mérite mieux qu'un autre de l'occuper; mais peut-être ne l'est-il pas? Elle disoit ces derniers mots avec
un

un sérieux mêlé de douceur. Mon cœur est libre, ai-je répondu (je suis sincère, ma Cécile, car je ne pense plus à Mr. Faulkland); mais je n'ai point d'inclination pour Mr. Arnold.. C'est assez, ma chère, de ne le pas haïr: j'ai fait un mariage d'inclination, & je n'en ai pas été plus heureuse. La discorde qu'il a occasionnée entre ma famille & celle de mon mari, a mêlé bien de l'amertume au plaisir de posséder ce que j'aimois. Mr. Arnold est d'une figure aimable, il ne manque ni d'esprit ni de jugement; il est d'une belle humeur; si vous n'avez que de l'indifférence pour lui en l'épousant, la reconnoissance fera bientôt naître l'amour dans un cœur comme le vôtre. Mais s'il y a quelque chose de plus que du non-amour, quelque chose de semblable à une aversion marquée, je conviens que vous auriez le plus grand tort du monde de lui donner votre main.

Mistriss Vere m'exposoit son sentiment

ment avec une tranquillité si douce, une naïveté si desintéressée, que ses raisons m'ont ébranlée. Il y a dans nous je ne fais quoi de bizarre. Nous nous laissons aller facilement aux conseils des jeunes personnes comme nous, & nous nous refusons au jugement de celles dont l'expérience auroit plutôt droit de nous persuader. C'est l'effet de cette présomption qui souffre impatiemment l'autorité la plus légitime ; & comme l'âge donne une sorte de supériorité, tout ce qui vient de la part des vieilles gens, a un air d'empire qui nous indispose par lui-même.

Que Lady Grimston m'eût dit ce que j'ai si bien reçu de la bouche de Mistriss Vere, j'aurois été en garde contre ses méchantes insinuations, je l'aurois soupçonnée de vouloir contraindre la liberté de mon choix. Même si ma mere m'eût suggéré les mêmes choses, je ne l'aurois pas écoutée sans quelque sorte de répugnance ; quoique je ne voudrois pas
lui

lui donner un moment de chagrin, à moins qu'il n'y allât de mon bonheur éternel & temporel.

J'ai dit à Mistriss Vere que je n'avois point d'aversion pour Mr. Arnold; que loin de le haïr, je souhaiterois avoir une sœur, & qu'il dépendît de moi de la lui donner. Et voilà, mon malheur, Cécile; il me manque un prétexte raisonnable pour le refuser. C'est un homme fort passable; mais j'en ai vu un que j'aime mieux, & je n'en ai vu qu'un... encore... non... je ne dois pas l'aimer, je ne l'aimerai pas. Mais... si je restois fille, sûrement je serois plus heureuse.

Vous savez que j'ai reçu une lettre de mon frere: il m'apprend qu'il a des nouvelles de Mr. Faulkland qui doit être à présent quelque part où vous êtes. Il écrit au Chevalier George, que si Lady Bidulph a la bonté de voir Miss B..., il ne désespere pas d'avoir sa grace, tant il est sûr que cette généreuse fille le disculpera. Mon frere le souhaite, mais
il

il n'est pas tout-à-fait si crédule; & il craint, ce sont ses termes, que la Demoiselle ne soit pas assez vraie & honnête pour rendre justice à Faulkland... Justice! Que ces hommes, même les meilleurs, sont peu délicats en amour! Il fait que cette pauvre fille est folle de son séducteur, & qu'elle aura peut-être la foiblesse de s'accuser elle-même, au lieu de le faire aussi coupable qu'il l'est. Voilà toute la justice qu'il en peut attendre: quelle foible excuse! Elle ajoutera aux mérites de l'amante qui souffre toute la peine du crime, & ne disculpera point l'amant à qui la noirceur en doit être imputée.

Et à quoi bon tout cela? Je fais ce que ma mere en pense; & elle ne changera pas. Je ne voudrois pas lui montrer la lettre de Sir George, tant Lady Grimston y est bien peinte: son amie s'en offenserait; quant à ce qui regarde Mr. Faulkland, je ne ferois pas fâchée qu'elle le sût.

Le

Le 12 Septembre.

AH! ma sœur! ma bonne amie! Que vais-je devenir? Oh! quelle femme! de quoi elle se mêle!... Quel mauvais sort m'a conduite chez elle! Elle n'a pas été contente qu'elle n'ait su tout ce que Mr. Arnold m'a dit dans la petite antichambre, & comment j'y avois répondu. Elle le questionna hier dans le jardin devant ma mère & Mr. le Doyen, dès que je les eus quittés. Que faire? Il n'avoit pas de raison de cacher ce qui s'étoit passé entre nous: il avoua bonnement qu'il m'avoit offert son cœur. Et comment Miss l'ai-elle reçu, demanda Lady Grimston? Avec sa modestie & sa politesse ordinaires, répondit Mr. Arnold. Pouvoit-il moins dire?

Il prit cette occasion de s'adresser en particulier à ma mère, & de s'excuser de ne l'avoir pas fait avant de s'ouvrir à moi. Je ne fais pas si sa présomption ne lui fit rien ajouter: car ma mère, de qui

je tiens ceci, ne m'a pas rapporté tout ce qu'il dit alors. Il me semble que c'étoit déjà trop lui faire entendre que j'avois agréé son compliment: en effet sur cela seul elle lui permit de me faire sa cour.

Je pleurerois volontiers de chagrin: on me mene comme un enfant... Voilà précisément ce que je craignois, de n'avoir pas le temps de préparer ma mere à cet éclaircissement. Cette bonne maman, la meilleure des femmes, prévenant ce que j'avois à lui dire, a tout d'un coup exalté mon extrême prudence, m'a félicitée sur ce qu'un premier amour, enfantin & mal placé, ne m'astroit point mon cœur au point de me rendre insensible au mérite d'un objet plus digne de moi.

Madame, ai-je répondu, furement Mr. Arnold n'a pas du vous dire que j'avois agréé sa déclaration. Agrée, ma fille! Surement il a du le croire. Quand une Demoiselle bien née écoute un amant,

mant, c'est l'agréer; un homme d'esprit ne s'y méprend pas.. Il est vrai, je l'ai écouté, parce que je pensois que la politesse l'exigeoit; mais je n'ai point eu le temps de lui dire que j'avois dessein de vivre fille, au moins encore quelques temps. Ma mere me regardoit avec surprise. Sidney, ce n'est pas-là ce que je j'attendois de vous. Je me flattois que vous ne songeriez pas davantage à Mr. Faulkland.

Elle a froncé un peu le sourcil. Madame, je n'y pense plus, je vous assure; mais j'ai du goût pour rester comme je suis, vous y opposeriez-vous?

Si vous n'aviez eu aucun engagement avec Mr. Faulkland, a continué ma mere, je n'insisterois pas. Cette affaire change les circonstances: je crois que votre honneur y est intéressé.

Lady Grimston m'a fait faire des réflexions qui ne m'étoient pas venues auparavant, & que je n'aurois peut-être pas faites de moi-même. Qu'il seroit

humiliant, ma chere, d'entendre dire que Mr. Faulkland vous a quittée, parce qu'il a reconnu quelques défauts particuliers en vous ! Le monde n'est que trop plein de langues méchantes, capables de répandre de pareils bruits. Votre maladie fâcheuse, les fréquentes visites de votre frere que l'on a vu si souvent & si à contretemps sur le chemin de Richemond, en voilà plus qu'il n'en faut pour persuader au public que nous avons tâché en vain de le gagner, que nous avons fait l'impossible pour vaincre ses refus, sans y réussir. Le mariage étoit près d'être conclu : ce n'étoit plus un mystere. Lady Grimston convient qu'il n'y a rien de plus fort que les raisons qui l'ont fait rompre ; mais elle connoît trop le monde pour penser qu'il y ajoute foi ; elle les juge au contraire fort propres à donner une maligne interprétation à cette aventure : ce qui pourroit vous faire un grand tort pour la suite.

Ces considérations seules devroient

vous

vous déterminer. Il y en a une autre plus importante, qui, j'espère, fera encore plus d'impression sur la bonté de votre cœur. La Demoiselle infortunée que Mr. Faulkland a séduite, a des droits trop réels sur lui: si par votre mariage vous lui ôtez toute espérance de vous épouser jamais, il se pourroit que son cœur se tournât vers cette créature innocente, & qu'il réparât sa faute; au moins est-il sûr que tandis que vous resterez fille, il ne se croira pas tout-à-fait sans prétentions sur votre cœur; qu'il continuera, quoiqu'en vain, ses premières sollicitations; que cette idée, toute trompeuse qu'elle est, l'éloignera de celle à qui il doit appartenir. Pensez-y sérieusement, ma chère: je vous laisse à vos propres réflexions. J'ajouterai seulement que Mr. Arnold est un très-bon parti à tous égards. Vous me ferez un plaisir infini de l'accepter. Si au contraire vous le refusez, vous causerez un chagrin sensible à votre bonne mere;

& ce feroit le premier.

Elle m'a laissée sur ces paroles cruelles, oui, cruelles dans leur tendresse... Hélas! Elle connoît mon foible: elle fait avec quelle facilité j'obéis au moindre signe de sa volonté. Que dois-je faire? Je n'ai point d'amour... J'ose le répéter mille & mille fois, Cécile, Mr. Faulkland n'y entre pour rien; ce qu'il a perdu une fois il l'a perdu pour toujours. Puis-je donc aussi commander à mon cœur d'aimer, de n'aimer pas, d'aimer de nouveau? Je souhaite sincèrement d'entrer dans les intentions de ma mere. Je n'ai point de volonté propre, je n'en ai jamais eu, & n'en aurai jamais, je crois; moins encore avec un mari qu'avec tout autre.

J'ai rapporté à Mistriss Vere ce que Lady Bidulph m'avoit dit: elle est entièrement de son avis. Tout conspire contre moi; on me traite comme un enfant qui ne fait ni ce qu'il lui convient de prendre, ni ce qu'il doit laisser.

L.

Le 15 Septembre.

J'AI fondé mon cœur, ma chere Cécile. Je craignois qu'il n'y fût resté quelque étincelle cachée d'une flamme mal éteinte. Que dis-je une flamme? C'est une façon de parler: car mon amour n'est pas allé si loin. Jusqu'où est-il donc allé? Comment le dire? Puis-je le savoir? Au moins j'ai la satisfaction de reconnoître que si mon cœur aima, il n'aima que quelques instans, & qu'il a repris toute son indifférence.

Il étoit nécessaire de m'en assurer avant de penser à Mr. Arnold. Si je me fusse trouvée dans d'autres dispositions, j'aurois plutôt risqué de déplaire à ma mere en le lui avouant, que de faire à un homme l'affront de lui donner ma main sans mon cœur.

Je dois vous avertir, ma chere, que ce n'est pas sans peine que je suis parvenue à faire cette discussion délicate. Mon cœur (petit imprudent!) ingénieux à se

tourmenter lui-même, avoit mille excuses à apporter en faveur de Mr. Faulkland: j'ai su lui imposer silence. Petit étourdi, ai-je dit, laissez votre surveillant, votre guide légitime, votre conseil, décider pour vous, & vous déterminer dans une cause où il ne s'agit pas moins que de votre bonheur. Il soupiroit, j'ai étouffé ses soupirs. Mr. Faulkland a donc été cité à un tribunal intérieur où la raison seule présidoit. Le petit cœur balbutioit je ne fais quoi, on ne l'a point écouté. Et après le rapport le plus exact, & le plus droit, je crois, le coupable a été condamné. Pour affermir mes résolutions, justifier la conduite de ma mere & la mienne, voici les principaux chefs qu'on a allégués contre lui; ils font de la dernière évidence: le jugement qu'ils fondent ne peut être que juste.

Si Mr. Faulkland se défioit de sa vertu, pourquoi n'a-t-il pas fui le danger, aussi-tôt qu'il s'est apperçu de la
pas-

passion de la Demoiselle ? Ne le devoit-il pas , sinon pour lui-même , au moins pour elle ? S'il ne se sentoît pas disposé à lui rendre amour pour amour , quelle cruauté de lui permettre d'espérer pour tromper son espoir ! Mais après la faute commise , n'étoit-il pas obligé de la réparer ? Il ne m'avoit jamais vue alors , il n'avoit aucuns engagements avec moi , & il lui étoit facile de s'excuser auprès de mon frere. Une aimable personne deshonorée , implorant avec des larmes ameres la pitié de son séducteur ; quelle raison plus légitime !

Si l'épousant moi-même sans savoir ce secret , je l'eusse découvert dans la suite , quel chagrin pour moi de songer que je n'étois heureuse que par le malheur d'autrui , que j'avois enlevé à une autre un cœur qui lui étoit du ! Car si Mr. Faulkland n'avoit pas entendu parler de moi , s'il n'avoit pas été prévenu en ma faveur , il est à croire que l'innocence & la beauté qu'il reconnoît à sa pre-

miere amante, ne lui auroient inspiré que des vues honnêtes; que cette tante détestable n'auroit pas songé à vendre l'honneur d'une enfant confiée à ses soins, & que lui-même (pensée plus affreuse chaque fois qu'elle s'offre à mon esprit!) n'auroit pas acheté des faveurs qu'il pouvoit obtenir d'un amour vertueux. C'est cet engagement qu'il avoit pris si témérairement avec mon frere, qui les a perdu, elle & lui. Sans cela, il n'eût pas hésité à lui promettre sa main, & la vertu de Miss B... soutenue par cette promesse, n'auroit pas succombé. Auroit-elle osé prévenir par un crime ce qui devoit bientôt être un devoir pour elle. Supposé encore qu'elle cédât à la violence de sa passion, le séducteur n'auroit ni prétexte pour être infidele, ni excuse pour le parjure. Je n'aurois point de peine à être privée d'un objet que je n'eusse pas connu; & Miss B... est perdue si elle le perd. Il a beau dire à Sir George, qu'il vaut mieux

mieux être injuste, que de manquer à une parole d'honneur, pût-on même y manquer sans aucune suite fâcheuse. Voilà ce faux point-d'honneur dont les hommes sont si vainement infatués.

Une jeune innocente deshonorée ! Une aimable personne livrée à la honte, à la douleur, au désespoir ! Que je m'estime heureuse qu'il ne m'ait point associée à son malheur. Que j'épouse Mr. Faulkland, quoique bien instruite de sa perfidie, puis qu'il m'abandonne à mon tour, qu'aurai-je à dire ? Je n'en pourrai accuser que moi-même & ma propre imprudence.

Qui fait, si lorsque je lui aurai donné ma main & mon cœur, il ne retournera pas à sa première maîtresse ! Il la méprise aujourd'hui qu'il doit l'aimer, & il l'aimera jusqu'à la passion quand le devoir s'y opposera. Tel est le caprice de l'homme. La chose n'est pas sans exemple. Nous en avons un parmi nos connoissances ; vous le rappelez-vous, Céci-

Cécile ? Mr. Saunders ne voulut point d'une Demoiselle pour sa femme, parce qu'elle n'étoit pas belle, & dès qu'elle fut mariée à son ami, il fit tout ce qu'il put pour la séduire. Que je ferois malheureuse, si Mr. Faulkland me traitoit de la sorte ! Vous le savez, je n'ai pas un grain de jalousie dans toute ma personne ; je sens néanmoins qu'un pareil outrage me feroit insupportable.

Vous n'avez pas oublié qu'il se présenta un parti pour moi il y a environ deux ans. L'Evêque de B... vouloit me donner son neveu. C'étoit un riche héritier, un joli cavalier, à qui l'on donnoit toutes sortes de bonnes qualités ; & je crois bien qu'il les avoit. Je n'avois point d'amant, ni d'autre raison pour refuser celui-là, sinon que je lui soupçonnois un cœur bien usé, car il avoit aimé deux ou trois Demoiselles de ma connoissance. Ma mere me parla de lui à la recommandation du Prélat respectable ; je lui avouai ma répugnance, &

& la raison de mon refus : elle m'approuva entièrement , & l'affaire en resta-là. En vérité , je trouve une femme bien folle de risquer de gaieté de cœur tout le bonheur de sa vie. Le mariage ne change point le caractère des hommes : c'est un abus , de se flatter de pouvoir les corriger.

Après tout , je suis contente comme je suis. J'apprendrai avec plaisir que Mr. Faulkland a épousé Miss B... Je voudrois bien savoir les autres lettres de son nom.

Le 16 Septembre.

LADY Bidulph m'a demandé aujourd'hui si j'avois réfléchi à ce qu'elle m'avoit dit. J'ai répondu , oui , & l'ai priée de m'accorder encore quelque temps. Elle m'a baisée , les larmes aux yeux , en me disant : Volontiers , ma chere , autant que vous voudrez , autant que vous en pouvez raisonnablement souhaiter. Je fais que ma Sidney est

re-

revenue de la bagatelle... Mistris Vere étoit présente quand ma mere est sortie. Miss Bidulph, m'a-t-elle dit, pourriez-vous refuser une si bonne maman? si la mienne m'avoit témoigné seulement la moitié moins de tendresse, je n'aurois pas eu la force de lui déplaire en rien, quoi qu'elle eût exigé contre mon inclination. Madame, ai-je répliqué, que vous savez bien l'art de me rendre mon devoir doux & facile!.. Oui, j'obéirai à la meilleure des meres. Je crois avoir dit cela d'un ton à persuader que je voulois me faire un mérite de ma soumission, ce qui étoit bien loin de ma pensée; car Mistris Vere s'est écriée d'abord: O l'aimable enfant! qui, pour obliger sa maman, veut bien se résoudre à épouser un cavalier jeune & bien fait, riche, aimable, pour qui toutes les filles d'Angleterre donneroient volontiers un de leurs yeux. J'ai bien senti sa petite leçon; mais prenant la chose en riant, j'ai dit: Au moins vous

voyez, ma chere, que je ne meurs pas encore d'amour pour lui.

Le 20 Septembre.

Vous aviez tout prédit, Cécile; vous devez être bien glorieuse en lisant ce que je vous écris d'un amour dont votre sagacité vous avoit appris d'avance toutes les particularités. On veut absolument que j'aime Mr. Arnold. Je fais ce que je puis pour cela: je le fais chanter & jouer depuis le matin jusqu'au soir: car vous saurez qu'il est ici tous les jours & tout le jour. Oh! si vous voyez Lady Grimston, elle se tient à présent si droite, elle a un certain air de satisfaction & de complaisance, comme qui diroit: C'est moi qui ai fait ce beaucoup-là. Le Doyen n'est pas moins content; car il aime beaucoup Mr. Arnold; mais il lui a dit qu'il ne lui pardonnera jamais de lui avoir enlevé sa seconde femme: c'est moi qu'il entend. Il n'y a que son aimable fille, Demoi-
felle

felle d'environ dix-sept ans, qui me semble chagrine depuis quelques jours. Aimeroit-elle Mr. Arnold? Je ne l'espère pas. Je voudrois que ma mere s'allât mettre dans la tête qu'elle est amoureuse de lui, & qu'il lui a promis de l'épouser. Cela feroit singulier. J'aurois eu deux maris en trois mois, & n'en ferois pas moins fille. Mais cela n'est pas à craindre, ou plutôt à espérer.

Lady Grimston a fait un tel portrait à ma mere de Mr. Arnold, qu'à l'entendre, il n'a pas son pareil dans le Monde; & ma mere croit tout à la lettre. Elle m'a dit aujourd'hui qu'elle vouloit écrire à Sir George, lui faire un récit fidele de cette affaire, & lui demander son avis. Elle ne manqueroit pas, pour toute chose au monde, à cette déférence, quoique je sache bien qu'il a perdu son crédit auprès d'elle; & que d'ailleurs, quel que soit le sentiment de mon frere, elle soit déterminée à ne suivre que le sien propre. Connoissant, comme vous
fai-

faites, combien Lady Bidulph est attachée à son jugement, vous ne devez pas être étonnée de me voir céder si aisément: la résistance feroit inutile. Mr. Arnold est à présent son héros; elle se croit si bonne physionomiste, qu'elle dit tout haut, que si elle se trompe à l'égard de celui-ci, elle renonce pour toujours à cette science; & que ce sera moins sa faute à elle, que la faute de la science même.

Mais si Lady Grimston est si follement éprise de Mr. Arnold, que ne le prend-elle pour elle-même?

Le 23 Septembre.

Nous avons reçu deux lettres du Chevalier Bidulph: une réponse à celle de ma mere, & une lettre pour moi. Voici copie de celle qu'il a écrite à ma mere.

„ Madame ,

„ Je vous remercie de l'honneur que
„ vous me faites , de me demander
„ mon avis au sujet des propositions de
„ mariage que vous avez reçues pour
„ ma sœur ; mais je n'ai rien à vous
„ conseiller à cet égard , ne sachant rien
„ ni de la personne , ni du caractère du
„ Monsieur dont vous parlez. J'ai oui
„ dire qu'il y a un nommé Arnold , qui a
„ quelque bien dans le Comté où vous
„ êtes à-présent.

„ Comme vous êtes maîtresse absolue
„ de la volonté de votre fille & de sa
„ personne , je n'ai garde de me mêler
„ dans une affaire aussi délicate. Si
„ cependant le mariage n'est pas déjà
„ conclu , quoique vous m'en parliez
„ comme d'une chose arrêtée , je croi-
„ rois qu'il feroit bon de différer jus-
„ qu'à ce que vous ayez vu Miss B...
„ & écouté ce qu'elle a à vous dire ; c'est
„ un acte de générosité dont vous ne
„ pou-

„ pouvez guere vous dispenser. Au
 „ reste ici, comme dans tout le reste,
 „ vous ne devez consulter que votre
 „ prudence particuliere.

„ Je suis

„ Madame

„ Votre affectionné fils

*A Londres
 le 22 Sept.*

„ & très-obéissant serviteur

„ GEORGE BIDULPH.

Cette lettre a fort déplu à ma mere :
 elle est sur-tout choquée de la fierté de
 Sir George. Elle dit qu'elle a fait ce
 qu'elle se devoit à elle-même , en le
 prévenant sur ce mariage , mais qu'elle
 ne s'inquiétera plus désormais ni de lui,
 ni de ce qu'il pense à ce sujet ; qu'à l'é-
 gard de Miss B. . . . il n'est guere possi-
 ble qu'elle soit déjà obligée de venir à
 Londres ; que cette affaire ne presse pas ;
 qu'elle n'a qu'une foible envie de savoir
 ce qu'on fera dire à cette pauvre fille ;

qu'elle aura tout le temps de lui donner les secours & la consolation dont elle peut avoir besoin. Voilà ses réflexions, & voici ce que mon frere m'écrit.

„ Chere Sidney,

„ J'ai lu, avec chagrin & sans éton-
„ nement, ce que Lady Bidulph m'a
„ mandé d'un nouveau mariage entre
„ vous & Mr. Arnold qui m'est tout-à-
„ fait inconnu. Je ne vous en félicite
„ pas; je ne puis que vous plaindre. Je
„ pense trop bien de votre cœur, pour
„ croire que vous ayez si-tôt oublié le
„ pauvre Faulkland. Je ne vous repro-
„ che point en cela votre obéissance aux
„ ordres de votre mere. Vous lui avez
„ donné son congé; vous ne pouviez
„ pas faire autrement. Mais êtes-vous
„ donc si pressée de vous marier? Vous
„ étiez allée à la campagne, pour vous
„ rétablir: au moins je le pense. Di-
„ tes-moi, comment ce nouveau mari
„ s'est-il rencontré en votre chemin:
car

„ car furement, ma chere, vous n'avez
 „ pas été le chercher; & c'est ce qui
 „ fait que je vous plains de tout mon
 „ cœur.

„ Je ne voudrois pas vous voir man-
 „ quer à ce que vous devez à Lady Bi-
 „ dulph; mais vous auriez du vous fer-
 „ vir de votre pouvoir sur son esprit,
 „ pour l'engager à suspendre ce maria-
 „ ge, jusqu'à ce qu'elle voye & parle à
 „ la Demoiselle à qui Faulkland en ap-
 „ pelle. Si cette fille avoue qu'elle est
 „ seule coupable, qu'elle n'a aucune
 „ prétention sur lui, ne croyez-vous pas
 „ qu'alors on se fasse un point-d'hon-
 „ neur d'avoir égard à son amour, & de
 „ vous accorder à la vivacité de ses sol-
 „ licitations?

„ En vérité, Sidney, je ne puis
 „ m'empêcher de vous blâmer en ce
 „ point; il faut que vous foyez bien in-
 „ sensible.

„ Vous alléguerez la volonté de vo-
 „ tre mere, & je fais qu'elle va jusqu'à

„ la tyrannie. Aussi, je vous le répète,
„ je ne vous blâme point de votre obéif-
„ fance. Je plains seulement votre sort,
„ & je ne puis vous taire l'excès de ma
„ douleur.

„ Sans doute, ceci a été tramé par
„ Lady Grimston : ce génie infernal
„ s'en fera mêlé. Ma mere toute seule
„ n'en étoit pas capable. Elle n'auroit
„ jamais songé d'elle-même à disposer
„ de vous sans votre agrément, sur-
„ tout incontinent après une affaire qui
„ vous a fait tant de peine. Il falloit
„ qu'une autre lui inspirât cette maudi-
te pensée.

„ Dites-moi au juste quelle sorte
„ d'homme c'est que Mr. Arnold; car
„ je ne m'en rapporte pas au portrait
„ flatté qu'on m'en a fait.

„ Il feroit à souhaiter que Miss B...
„ fût déjà à Londres, mais elle n'y est
„ pas encore. Je m'en suis informé de
„ la femme qui l'attend à Putney. J'ai
„ demandé si Mistris Jefferis étoit arri-
„ vée,

„ vée, quand elle arriveroit. Elle n'en
 „ fait encore rien. Je voudrois que
 „ Faulkland ne l'eût jamais vue.

„ J'attends une lettre de vous au-plu-
 „ tôt. Est-il possible que vous ne m'a-
 „ yez jamais parlé de Mr. Arnold? Je
 „ ne vous en fais pas un crime.

„ Je suis

A Londres
le 22 Sept.

„ Votre affectionné frere

„ GEORGE BIDULPH.

Vous le reconnoissez-là, ma chere;
 c'est le Chevalier lui-même: beaucoup
 de suffisance, & peu ou point de délica-
 tesse. Il y a pourtant une chose que je
 trouve louable en lui, son attache-
 ment inviolable aux intérêts de son ami.
 Vous concevez qu'il n'y avoit pas mo-
 yen de laisser voir une pareille lettre à
 ma mere. Il ne sent pas que son indis-
 crétion lui fait manquer son coup.
 Quand il y auroit quelque fruit à espérer
 de ce qu'il écrit au sujet de Miss B...,

pourrois-je montrer une partie de la lettre sans la montrer toute ? Or c'est ce que je ne ferai pas. Il y auroit de l'imprudence ; je m'estime au contraire fort heureuse , que celle-ci & sa premiere m'aient été rendues , sans que ma mere en ait rien su.

Je vais vous transcrire la réponse que je lui ai envoyée par le même Courier.

„ Cher Frere,

„ Je vous suis obligée pour vos compliments de condoléance , quoique je vous assure qu'ils ne me conviennent point. Mon cœur n'en a aucun besoin. Il est vrai , j'ai estimé Mr. Faulkland autant que je croyois qu'il le méritoit. Une tache dont il ne se lavera jamais , & la volonté de ma mere , m'ont fait d'abord changer de sentiment à son égard. Ma tranquillité exige à présent que je n'aye plus pour lui que de l'indifférence.

„ Vous me rendez justice en suppo-
„ sant

„ fant que je n'aurois jamais songé à
 „ chercher un mari. Vous avez raison
 „ de faire honneur à Lady Grimston du
 „ nouveau mariage. Mr. Arnold ne
 „ me déplait pas ; je ne l'aurois pour-
 „ tant pas choisi , quand même je n'au-
 „ rois jamais connu Mr. Faulkland. Il
 „ a de très-bonnes qualités. Je ne crois
 „ pas que ma mere vous en ait dit trop
 „ de bien ; je m'assure plutôt qu'elle n'a
 „ rien dit qu'elle n'ait vu , ou entendu ,
 „ au moins qu'elle ne croye sur de bons
 „ témoignages.

„ Je souhaiterois , mon cher frere ,
 „ que votre lettre fût plus discrete. Je
 „ montrerois à ma mere ce qui regarde
 „ Miss B... Cela peut néanmoins faire
 „ impression sur moi , sans que je puisse
 „ vous répondre d'elle. Vous rappel-
 „ lez-vous ce qu'elle m'a dit , qu'elle
 „ avoit conçu une espece d'horreur de
 „ la pensée de mon mariage avec Mr.
 „ Faulkland.

„ Elle veut bien croire que Miss B...

„ est coupable. Mais cela n'excuse pas
„ votre ami. Ce qui la frappe le plus
„ dans cette affaire qui nous cause, à
„ tous, tant de chagrin, c'est le mal-
„ heureux sort de la Demoiselle, qui
„ voit ses espérances trompées, si elle
„ n'a pas des prétentions réelles. Miss
„ B... fût-elle seule blâmable, ma me-
„ re n'en auroit que plus de compassion
„ pour elle, parce qu'elle seroit réelle-
„ ment plus malheureuse. Pour tout
„ dire en un mot, elle a pris son parti;
„ & vous convenez vous-même que sa
„ volonté est absolue.

„ Elle s'est servie de la raison la plus
„ persuasive pour obtenir mon consen-
„ tement : elle m'a dit que je lui ferois
„ plaisir. Je vous prie donc mon cher
„ frere, ne pensez pas desavantageuse-
„ ment de ma conduite, ni en cela ni
„ en rien. Je suis résolue de suivre
„ toute ma vie les principes auxquels
„ j'ai été inviolablement attachée jus-
„ qu'ici; c'est-à-dire, de préférer à
„ mon

„ mon bonheur particulier , celui des
„ personnes qui me sont le plus cheres.

„ Je suis

„ Votre affectionnée sœur

„ SIDNEY BIDULPH.

Le 25 Septembre.

Tout est ici pour Mr. Arnold: s'il ne réussit pas, ce ne sera pas manque de faveur. Mistris Vere l'admire: le Doyen le recommande; ma mere le comble de louanges; Lady Grimston l'élève jusqu'aux Cieux. Il n'y a que la jeune Demoiselle dont je vous ai parlé, qui ne dit mot: seulement elle rougit & baisse la tête toutes les fois qu'on en parle. Je commence réellement à craindre que son pauvre petit cœur ne soit pris. Mais, comme Mr. Arnold ne lui a jamais parlé d'amour, il n'en soupçonne rien.

Les choses sont au point, qu'il a été
ques-

question aujourd'hui du contrat. Mr. Arnold ne touche que douze cens livres de revenu, payant, comme je l'ai dit, un douaire de trois cens livres à la veuve de son frere. Elle demeure toujours à Londres: c'est une femme fort indiscrete, à ce qu'on m'a dit, & fort méprisée de la famille. Elle a vécu plusieurs années avec Mr. Arnold l'ainé, sans avoir d'enfant. Ils étoient séparés depuis deux ans, lorsqu'il est mort: elle l'avoit forcé à cette séparation par une conduite tout-à-fait indécente, & injurieuse à l'honneur de son mari.

Le bien de la famille Arnold étoit anciennement très-considérable; mais il a passé successivement entre des mains qui l'ont dissipé. Ce qui reste pourtant est clair & net, exempt de dettes, & sera maintenu vraisemblablement dans ce bon état par la sage administration de celui qui le possède à présent. L'ainé étoit fort négligent dans ses affaires, & vivoit presque toujours à Londres. Sans Mr.

Ar.

Arnold, qui affectionnoit beaucoup ce bien, & qui y passoit presque toute l'année, la maison feroit tombée en ruine: c'est celui-ci qui de l'argent de son frere a eu soin de la faire réparer pour son usage. Il a encore une jolie maison dans le Comté de Kent, avec un bien de trois cens livres de revenu, qu'il a hérité de sa mere; car son pere avoit eu deux femmes, & celui-ci étoit fils de la seconde. Il n'avoit que ce revenu modique, tandis que son frere vivoit; mais il étoit si bon économe, qu'il vivoit d'une maniere plus honorable avec ses trois cens livres, que l'autre avec douze.

Ma mere, dont vous connoissez l'exacte équité, pense que je ne dois pas avoir un plus grand douaire que la veuve du frere de Mr. Arnold, laquelle lui avoit apporté une dot plus considérable que la mienne. Mr. Arnold se montre beaucoup plus libéral; Lady Grimston veut qu'on profite de sa générosité. Le Doyen tient un milieu, & croit qu'il faut par-

partager le différend. Moi , je les laisse faire ; mais je m'imagine que ma mere persistera.

Elle se propose d'aller dès la semaine prochaine à Londres , y arranger tout pour la célébration des noces. En vérité , ma chere , avec quelle froideur je parle à présent de noces ! quelle différence !.. Je crois que le sujet de son arrivée chassera Sir George de notre maison. Je suis faite pour donner & recevoir du chagrin.

Mr. Arnold parle de prendre une maison à Londres. Ma mere y aura son appartement, quand elle voudra demeurer en ville. Cet arrangement me plait assez. De son côté elle compte que nous irons passer tous les étés chez elle à Sidney-Castle. Ce séjour perd beaucoup de ses charmes pour moi , quand je songe que ma chere Cécile n'y est pas.

Le

Le 1 Octobre.

ON est d'accord sur les préliminaires: nous n'avons vu que papiers & parchemins toute la semaine. Lady Bidulph l'a emporté au sujet du douaire; on a choisi pour l'asseoir, le petit bien du Comté de Kent; cela fait juste un revenu de trois cens livres, séparé de tout le reste, & avec une jolie maison. Ma mere l'a voulu, quoique Mr. Arnold fît des propositions beaucoup plus grandes. Elle dit qu'une femme, qui accoutumée comme moi à une vie modeste & retirée, ne pourroit pas vivre avec cela, ne mériteroit pas de vivre du tout. Elle ajoute que ce bien a déjà fait le douaire d'une veuve aussi jeune que moi; qu'enfin, si j'avois le malheur de le devenir moi-même de bonne heure, presque tout le bien de la famille se trouveroit entre les mains des douairieres, & l'héritier n'auroit pas de quoi soutenir son rang.

Le

Le 2 Octobre.

CE matin Lady Grimston, ma mère, le Doyen, & Mr. Arnold, leur idole commune, sont allés prendre l'air ensemble: le vieux carrosse les a promenés dans l'allée ordinaire. On a beaucoup parlementé; devinez quel a été le résultat de leurs délibérations. Vraiment Lady Grimston, toute glorieuse de son ouvrage, en voudroit voir l'accomplissement: elle ne fera pas contente si je ne suis mariée chez elle. Ma mère s'y est opposée d'abord. Le Doyen a plaidé pour Lady Grimston, disant qu'il vouloit contribuer aussi en quelque chose au bonheur de Mr. Arnold. Mr. Arnold lui-même, se flattant sans doute que cette nouvelle disposition avanceroit la fête, s'est joint à eux. Ma mère, seule contre tous, a été obligée de céder.

Quelle cruelle femme que cette vieille Lady Grimston! Quelle furie pour tourmen-

menter les gens ! J'espérois que le voyage de Londres me donneroit au moins un mois de répit. Je pensois d'abord pouvoir le différer de quinze jours, puis gagner encore une autre quinzaine sous prétexte des préparatifs nécessaires ; car quoique mes bijoux & mes habits de nocces, destinés pour un autre hymen, soient déjà tout prêts, & m'attendent à la ville, on trouve toujours mille petites raisons de délai : le choix d'une maison, cinquante bagatelles qu'il faut quand on entre en ménage ; & d'ailleurs ma mere dit elle-même que de la main à la bouche tombe souvent la soupe. A présent toutes mes espérances sont évanouies. On ne me donne que quinze jours pour recueillir mes pensées éparfes & distraites, tandis que Mr. Arnold devroit les absorber toutes. Je ne suis pas gaie, ma Cécile, mais je fais bien décidée à faire bonne contenance. Je ne suis pas triste non plus, & je n'espère pas avoir sujet de l'être.

Lady Bidulph se propose de récrire au Chevalier George , pour l'engager à nous honorer de sa présence, dit-elle. Je souhaite, s'il vient, qu'il se comporte convenablement envers tout le monde: je l'espere aussi, mais ce ne fera pas sans se contraindre.

Le 5 Octobre.

MONSIEUR Arnold a écrit à Londres, pour commander un nouvel équipage. A l'égard de la maison il attend que je sois sur les lieux pour la prendre à mon goût. Patty ira à la ville, & aura soin de m'envoyer tout mon attirail de nocces.

Mr. Arnold fait faire aussi du neuf & du beau pour lui: il a donné des ordres pour quelques réparations nécessaires à son vieux château: il fait meubler à la moderne les plus beaux appartemens, qui n'avoient pas été habités depuis son grand - pere.

Le

Le 9 Octobre.

Voici la réponse du Chevalier à la dernière lettre de ma mère: Patty l'a apportée avec mes bijoux & mes robes.

„ Madame ,

„ Je suis fâché de ne pouvoir accep-
 „ ter l'invitation dont vous m'honorez.
 „ Des affaires pressantes m'appellent à
 „ Wiltshire , & m'empêcheront d'être
 „ présent aux noces de ma sœur. Vo-
 „ tre lettre m'a trouvé sur mon départ :
 „ j'avois déjà donné mes ordres pour ce
 „ voyage , & je parts aujourd'hui. Je
 „ vous souhaite toute la satisfaction que
 „ vous devez espérer de votre gendre ,
 „ & à ma sœur tout le bonheur qu'elle
 „ a droit d'attendre d'un époux.

„ Je suis, Madame ,

*A Londres le
 8 Octobre.*

„ Votre affectionné fils.

A dire vrai, Cécile, je suis bien aise que le Chevalier ne vienne point. Il est étourdi, il se croit offensé: sûrement il auroit déplu à Grimston-hall, parce qu'il s'y feroit mal comporté.

Encore une semaine, & mon sort sera fixé irrévocablement: au moins la mort seule pourra le changer. Cette affaire, toute sérieuse & proche qu'elle est, ne m'allarme point: j'y pense sans frayeur; parce que plus je fonde mon cœur, plus il me semble libre. Mr. Arnold y aura bientôt un droit exclusif; je suis résolue de faire ce qui dépendra de moi pour lui en donner l'entière possession; & je n'y vois aucune inclination qui s'oppose à mon devoir, qui même me le rende difficile. Au contraire je trouve Mr. Arnold plus digne chaque jour de mon estime. Il n'est pas aussi accompli qu'on le fait, mais il a un jugement exquis, joint à une modestie timide qui lui fait tort au premier abord, parce qu'elle n'en laisse pas voir tout le bon. Son
ca-

caractere est d'une douceur charmante. Il est d'abord réservé, comme il convient; puis secouant peu à peu cette petite timidité naturelle, c'est un ouverture de cœur qui touche & enchante. Son amour pour moi est aussi vif que je le crois sincere. Il y auroit de l'ingratitude à n'y pas répondre.

Le 14 Octobre.

AVEZ-VOUS rien vu de si précipité que mes amours? C'est pour la seconde fois depuis trois mois que je suis à la veille d'être mariée. Le mariage, qui a manqué, sembloit aussi sûr que celui-ci. Qui fait si quelque nouvel incident ne va pas venir tout-à-coup traverser nos desseins? Non, il n'y a qu'une Miss B...

Mr. Arnold est de ces hommes nés pour vivre sans intrigues & sans aventures. Il a atteint l'âge de trente ans sans qu'il lui soit rien arrivé que ce qui arrive tous les jours aux autres. Que jamais rien ne trouble son bonheur ou le

mien ! car l'un & l'autre ne feront bien-tôt que le même.

Le 16 Octobre.

Le sort en est jetté, ma Cécile. Votre Sidney est femme de Mr. Arnold. Le bon Doyen nous a mariés aujourd'hui. Sa fille étoit une de mes paranymphe. La pauvre enfant s'est trouvée mal pendant la cérémonie : cela confirme mes soupçons... Que je la plains ! Je crois en vérité qu'elle a feint de se trouver mal, pour avoir un prétexte de se retirer. Mistriss Vere est fortie avec elle, mais elle n'a pas voulu qu'elle l'accompagnât jusqu'au logis. Elle avoit promis de dîner avec nous, si elle se trouvoit mieux : elle l'a fait, & de bonne grace, paroissant gaie & de belle humeur. Elle avoit pourtant l'air d'avoir pleuré : elle m'attendrissoit... La playe n'est pas profonde : j'espere qu'elle en guérira facilement. Elle est extrêmement vive & sensible : j'ose le dire, cet-

cette légère épreuve lui fera du bien.

Lady Grimston étoit affommante à force de complimens : elle a prêché une heure entière sur le devoir des enfans envers leurs pere & mere : elle a répété cent fois qu'une fille qui avoit toujours été soumise aux volontés de sa mere , devoit faire une femme adorable pour un mari. J'aurois volontiers demandé à cette vieille prêcheuse comment elle osoit compter l'obéissance parmi les vertus d'une femme , elle qui ne l'a jamais pratiquée , & qui ne la connoît que pour la conseiller aux autres. Mais son sermon n'étoit pas pour moi : il étoit pour Mistress Vere. Ma mere étoit pleine d'attentions & de complaisance : elle sembloit si contente que je me félicitois d'avoir pu lui donner tant de plaisir. Lady Grimston a fait les honneurs de sa maison avec la plus grande magnificence , sans parler du cérémonial. Enfin les noces ont été célébrées avec décence , une joye apparente & assez de sa-

tisfaction de tous côtés, sur-tout beaucoup de raison, un peu de bonne amitié aussi, en un mot la moitié moins mal que je n'avois compté.

Nous n'avons point eu d'autre compagnie que la famille, mon cher & aimable Doyen, Madame, leur fille, une autre jeune Demoiselle, & un parent de Mr. Arnold: celui-ci étoit venu exprès de Londres pour être de la bonne fête, comme il disoit; & est reparti aussi-tôt après le dîné.

Je crois que nous quitterons demain Grimston-hall, Mr. Arnold & moi. J'irai prendre possession du vieux manoir d'Arnold-Abbey. Ma mere restera chez Lady Grimston encore huit ou quinze jours. Alors elle se rendra à Londres, où elle ne va, dit-elle, que pour voir & & consoler la pauvre Miss B..., que sa situation y appellera à peu près dans le même temps. J'aimerois assez à rester à la campagne, tant qu'il y fera beau; mais je ne suis pas encore décidée.

At Arnold-Abbey, le 17 Octobre.

Nous avons pris congé ce matin de Lady Grimston, ou plutôt de sa maison; car elle, ma mere, & généralement toute la compagnie de Grimston-hall viennent dîner avec nous à Arnold-Abbey. J'ai demandé d'y aller sans train, sans suite, & de la maniere la plus simple: vous savez que je hais le fracas. Mr. Arnold vouloit de l'appareil & de la grandeur: par complaisance il n'en a plus voulu. Il nous a menées dans son carosse, ma chere Mistriss Vere & moi, à huit heures ce matin. J'ai trouvé tout en ordre à mon arrivée. La maison est grande & fort logeable, de bon goût quoiqu'à l'antique. Les chambres, nouvellement meublées, sont parfaitement bien. Les domestiques me semblent être sur un bon pied. Tout est propre & arrangé. Vous pensez bien que j'ai pris Patty avec moi: elle ne me quittera point. J'en ferai en même

temps ma gouvernante de maison. Aussi bien Mr. Arnold n'en a point, car il n'avoit pas encore fait de maison depuis l'augmentation de sa fortune, & il se repose sur moi de tout ce qui regarde le ménage. Comme je n'aime point à multiplier inutilement les domestiques, & que Patty est très-capable de cet emploi, je le lui donnerai avec des gages convenables.

Le 21 Octobre.

Nous avons reçu force visites: tous nos voisins de quelques milles à la ronde, sont venus nous faire leur compliment. Enfin est-ce tout? Je le souhaite: nous n'avons pas été un moment seuls, ces trois derniers jours. Il m'en faudra bien dix, pour rendre toutes ces visites; car il m'est venu du monde de fort loin. J'y consacrerai le reste du mois.

Mr. Arnold, qui, avoit été assez négligé dans sa personne jusqu'au jour de son
ma-

mariage , commence à s'habiller avec plus de goût : cela va jusqu'à l'élégance. En vérité, Cécile , il est plus aimable que je ne l'ai cru.

Je vois aussi avec le plus grand plaisir du monde que l'aimable enfant dont je craignois que Mr. Arnold n'eût blessé le cœur trop tendre , a repris sa gaieté accoutumée. Les personnes si vives & si sensibles n'aiment pas avec tant de force que les autres : elles cessent d'aimer dès qu'elles ne sont point aimées. C'est un amour qui ne peut vivre que d'amour.

Le 30 Octobre.

MA mere part demain pour Londres. Mr. Arnold me propose de l'accompagner , lui & moi. Il dit qu'il faut chercher une maison , & qu'il est bon d'y songer avant l'hyver ; que nous demeurerons chez Lady Bidulph jusqu'à ce que nous en ayons trouvé une , & qu'elle soit meublée. Ma mere goûte fort cet-

te

te proposition. Elle craint de me perdre; & comme elle a dessein de se rendre à Sidney-castle, après avoir passé quelque temps à Londres, si je reste ici, il faut nous dire adieu. C'est aussi la meilleure raison de Mr. Arnold, pour desirer que nous l'accompagnions. Il pense que cette séparation me fera moins sensible au milieu du bruit & de la variété des événemens qu'offre une grande ville; qu'à la campagne j'aurois beaucoup moins d'occasions de me distraire, & beaucoup plus de temps pour songer à l'absence de ma mère. Il n'en dit rien, mais je n'en puis douter; car il n'aime pas lui-même Londres, sur-tout dans cette saison où la campagne est encore assez plaisante. Je lui fais bon gré de cette marque de tendresse: j'irai à la ville.

A Londres, le 31 Octobre.

Nous arrivons dans l'instant à Londres, après un séjour d'un peu plus de deux
mois

mois à la campagne au Comté d'Essex. Que ce court espace de temps a apporté de changement à ma situation , contre mon attente & comme malgré moi !

Lady Grimston s'est réellement attendrie en recevant les adieux de ma mere, & lui a demandé, avec une affection dont je ne l'aurois pas soupçonnée, combien de siècles s'écouleroient avant de la revoir. Pour Mr. Arnold & moi, elle nous regarde comme ses voisins. Le Doyen se flatte aussi que nous voisinerons. La chere Mistriss Vere, qui ne pouvoit s'empêcher de pleurer en me quittant, se promet de passer des jours délicieux avec moi, l'été prochain: voilà son adieu gracieux & plein de cordialité. Elle est partie pour retourner chez elle, lorsque nous prenions le chemin de la ville.

Mon frere est toujours à Wiltshire; mais il n'a pas quitté Londres aussi-tôt qu'il l'a écrit à ma mere, ni même plusieurs jours après. Ses gens l'ont dit à

Pat-

Patty. J'espere que cela ne viendra pas jusqu'aux oreilles de ma mere: elle le prendroit en mauvaise part.

Mr. Arnold m'a témoigné, aujourd'hui pour la premiere fois, être fâché de n'avoir pas encore eu l'honneur de voir Sir George chez lui à la campagne, mais qu'il espéroit qu'à présent qu'il est en ville, son frere & lui se verroient plus souvent. Je souhaite que le Chevalier agisse comme il convient avec un frere qui mérite son amitié. Mr. Arnold ne soupçonne guere qu'il ait été si contraire à notre mariage, & encore moins pour quelle raison. Je ne voudrois pas qu'il fût que j'ai été sur le point d'en épouser un autre: cela pourroit allarmer sa délicatesse: peut-être craindrait-il qu'une femme, qu'il aime & dont il a droit d'être aimé, ne conservât quelque reste d'une premiere passion. Quelques gens sont dans l'idée qu'on n'aime bien qu'une fois, & que le cœur ne se défait jamais entièrement de sa premiere

re

re inclination. Mais il ne saura point que j'en ai aimé un autre. Qui auroit l'indiscrétion de le lui apprendre ?

Mr. Faulkland a passé si peu de temps à Londres après un voyage de cinq ans, qu'il n'est pas apparent que Mr. Arnold, qui vivoit presque toujours à la campagne, en ait oui parler. Il est très-probable encore qu'on ne lui parlera jamais d'un homme qui est à présent hors du Royaume. J'ai prié ma mere, naturellement communicative, de garder le secret sur cet article, & de ne jamais prononcer le nom de Mr. Faulkland en présence de Mr. Arnold: je lui ai exposé mes raisons. Elle pense, elle, qu'il seroit mieux de lui dire d'abord ce qui en est; mais je ne puis y consentir. Elle m'a promis de ne lui en point parler. J'ai eu de la peine à gagner cela sur son esprit, mais enfin elle me l'a promis.

Le 2 Novembre.

LADY Bidulph est sortie aujourd'hui
dans

dans mon nouvel équipage: il est lesté & tout-à-fait élégant. Elle est allée à Putney pour s'informer de Miss B..., sous le nom de Mistriss Jefferis. Elle a trouvé d'abord la maison, qui est petite & jolie: il y a un jardin fort plaisant. Une servante a ouvert la porte, & a dit que Madame y étoit. Ma mere s'est fait annoncer, & on l'a conduite immédiatement dans un cabinet très joliment meublé, où elle étoit à sa toilette: la gouvernante de Mr. Faulkland achevoit de la coëffer. Quand ma mere est entrée, Miss B... s'est levée pour la saluer, & elle s'est apperçue à sa taille qu'il étoit temps qu'elle vînt à Putney. La gouvernante est sortie aussi-tôt. La jeune Demoiselle sembloit toute confuse: ma mere dit qu'elle étoit elle-même fort embarrassée, & ne savoit par où entrer en conversation. Miss B... l'a tirée d'embarras en parlant la première: elle l'a remerciée de la visite charitable dont elle l'honoroit, que Mr. Faulkland lui avoit

avoit annoncée de loin, & qu'elle regardoit comme la plus grande consolation qu'elle pût recevoir dans l'état déplorable où elle étoit.

Ma mere lui a dit : Il est vrai, Mademoiselle ; Mr. Faulkland, avant que de quitter l'Angleterre, m'engagea à vous venir voir, & à vous donner tout le secours qui seroit en mon pouvoir, ou dont vous auriez besoin. Vous me paroissez logée commodément & agréablement : je fais d'ailleurs que vous avez à votre service une femme soigneuse, attentive, & qui ne peut manquer de vous être très-affectionnée.

Oui, Madame, répond-elle, & je n'ai rien à desirer de ce côté-là ; mais ce qui importe le plus à ma consolation, me manque : Mr. Faulkland !... Il n'est plus ici. Ses yeux commençoient à se mouiller de larmes. Vous saviez son départ, reprend ma mere, avant que de venir en ville. Je le savois Madame, & il m'en avoit écrit le motif. A

ces mots elle baisse les yeux & garde le silence.

Ma mere continue: Je regarde comme un coup de la Providence, d'avoir découvert les mauvais procédés de Mr. Faulkland, assez tôt pour prévenir son mariage avec ma fille: je n'aurois pas voulu, pour tout au monde, qu'elle épousât un homme engagé ailleurs, comme je dois croire que Mr. Faulkland l'est. Miss B... avec un air un peu plus ferein, ou moins accablé: Vous a-t-il dit, Madame, comment cette malheureuse affaire arriva? J'en ignore les particularités, répond ma mere; & l'on m'a renvoyée à vous pour une plus ample information: car Mr. Faulkland a toujours cherché à s'excuser, & a osé dire qu'il étoit sûr que vous le disculperiez vous-même. Ah! Madame! s'écrie Miss B... Je l'avois bien pensé, reprend ma mere, qu'il étoit à-la-fois perfide & imposteur. Il doit avoir eu beaucoup plus de peine qu'il ne l'avoue, à

à séduire une jeune Demoiselle aussi modeste , aussi bien élevée que vous me semblez l'être. Miss B... rougissoit : Que vous êtes charitable , Madame ! Que vous avez le cœur bon & généreux ! Oui. J'ai été séduite. J'en étois bien sûre , dit ma mere ; vous a-t-il promis de vous épouser ? Elle devient plus rouge encore qu'auparavant : Je ne l'accuserai point de cela , Madame. Ma mere poursuit : Vous avez une parente ; j'ai appris qu'elle étoit complice de votre malheur.... Oui , cette femme barbare a tramé ma perte : elle m'a forcée au crime ; & si j'avois été assez heureuse pour ne pas succomber , je n'aurois jamais voulu la revoir. Des larmes de douleur & d'indignation couloient en abondance de ses yeux. Prenez courage , dit ma mere , ceci peut encore avoir une bonne fin. Je ne vois rien à espérer , répond Miss B... Mr. Faulkland me fuit , vous le voyez ; & comment pourrois-je me flatter de regagner jamais un cœur que

S 2 posse.

possede une Demoiselle aussi charmante que Miss Bidulph ! Et quoique votre bonté ait rejeté ses pressantes sollicitations, il n'est pas encore sans espérance. Ma mere voyant par-là que Miss B... ignoroit mon mariage se hâte de le lui dire. Vous n'avez jamais vu de joye pareille à celle de Miss B... Elle s'écrie toute transportée. Ma chere Madame, que me dites-vous-là ! Vous calmez mon cœur agité, vous lui donnez une nouvelle vie. Je ne suis donc pas tout-à-fait perdue ? Il n'est donc pas impossible que je sois heureuse ?

Elle demande alors à ma mere si elle fait son vrai nom ou celui de sa parente. Ma mere qui l'avoit déjà appelée une ou deux fois du nom de Jefferis, répond que Mr. Faulkland ne lui a appris que celui-là. Cela est généreux & discret de sa part, dit-elle ; il faut bien qu'il le soit en quelque chose. Mais je n'ai point de raison pour ne me pas faire connoître à une personne aussi prudente que vous,

vous, Madame; mon vrai nom est Bar-chell; celui de ma cruelle parente, je le tairai par respect pour un oncle digne d'une meilleure femme. J'ai trouvé en arrivant ici une lettre de change de cinq cens livres que Mr. Faulkland avoit remise à sa gouvernante, en lui recommandant de ne me laisser manquer de rien, ajoutant qu'il prendroit le soin le plus tendre de.... La pauvre Demoiselle hésitoit & n'osoit achever. Je vous entends, dit ma mere pour lui épargner plus de honte. Elles ont encore parlé de choses & autres. Lady Bidulph lui a promis, en prenant congé d'elle, de la venir voir souvent dans sa retraite.

Elle m'a dit, à son tour, qu'elle étoit extrêmement belle, qu'elle avoit sur-tout un air d'innocence & de simplicité très-propre à captiver les cœurs.

Je vous ai rapporté fidèlement toute la conversation, telle que ma mere vient de me la dire, avec les mêmes termes, le ton même autant que je l'ai pu.

Lady Bidulph a une mémoire aussi sûre dans ses rapports, aussi exacte aux moindres particularités, qu'elle l'est elle-même dans sa conduite : je ne puis douter qu'elle ne m'ait tout répété mot pour mot. L'usage où je suis de coucher sur le papier tout ce qui m'arrive chaque jour, m'a accoutumée à retenir jusqu'aux moindres bagatelles. Ainsi vous pouvez compter que vous avez cet entretien dans la dernière exactitude.

Mais je ne fais, ma chère amie, si vous serez de mon sentiment. Il me semble qu'il y a dans le discours de Miss Burchell, quelque chose de fort éloigné de cette candeur que Mr. Faulkland espéroit d'elle. Ma mère a insisté sur la peine qu'elle supposoit qu'il avoit eue à la séduire : à cela elle n'a fait que rougir d'abord ; cette rougeur semble dire que la réponse qu'elle a fait ensuite, n'étoit pas assez sincère. Elle a vu d'ailleurs que Lady Bidulph n'étoit pas au fait du particulier de cette affaire, qu'elle étoit
du

du reste très-disposée à l'excuser ; aurait-elle voulu s'en prévaloir ?... Et quoiqu'elle soit convenue que Mr. Arnold ne lui eût fait aucune promesse de mariage , en vérité je ne fais que croire. Tout cela me semble peu ingénu ; j'y soupçonne du déguisement , & j'y cherche cette généreuse sincérité que Mr. Faulkland nous avoit promise. Ma mere , qui est droite & vraie en tout , ne se méfie de rien ; & je ne lui parlerai point de mes soupçons : car , quoi qu'il en soit , cela ne me regarde plus ; il m'est fort indifférent lequel des deux soit le plus coupable , ou le Monsieur ou la Demoiselle. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la Demoiselle est la personne injuriée. Peut-être encore a-t-elle & plus de vertu & plus de bonne foi que je ne lui en suppose , & en ce cas je lui demande sincèrement pardon de mes soupçons desavantageux. Ne les prenez , ma chere , que pour des observations faites en passant & sans dessein : je vous ré-

ponds que je souhaite de bon cœur que Mr. Faulkland voulût l'épouser. D'ailleurs vous voyez assez que cette petite entrevue n'auroit rien produit en sa faveur , quand même j'eusse pu différer mon mariage jusqu'à ce jour. Ma mere n'en est que plus convaincue qu'il a séduit une jeune innocente. Elle souhaite encore que ce crime n'attire pas sur lui la vengeance céleste, qu'il ne peut conjurer , dit-elle , qu'en épousant Miss Burchell.

Le 10 Novembre.

Nous avons enfin trouvé une maison à notre gré , belle & convenable pour nous , dans la rue St. James. Nous la meublerons le plutôt qu'il sera possible, afin de l'habiter incessamment. Car si le Chevalier Bidulph revenoit en ville, ce seroit assez que nous demeurassions chez ma mere, pour qu'il allât loger ailleurs ; & j'en serois d'autant plus fâchée, qu'elle lui a promis que sa maison seroit à sa dis-

disposition, tout le temps qu'elle l'auroit elle-même.

Le 15 Novembre.

ME voilà enfin délivrée d'un grand embarras. Je ne fais ce qui m'a fatiguée davantage, ou de recevoir ou de rendre mes visites de nocces: mais celles de la ville m'ont paru plus assommantes que celles de la campagne. J'en suis si excédée, que j'aurois envie, malgré la mauvaise saison, d'aller prendre quelque repos à Arnold-Abbey. Je ne dois pourtant pas y songer, tant que ma mere sera à Londres; & elle y fera jusqu'à ce que Miss Burchell, aujourd'hui & pour quelque temps Mistris Jefferis, soit accouchée & rétablie.

Je vous laisse à penser combien elle est inquiète à son sujet: chaque fois qu'elle la voit, elle la trouve plus aimable & plus digne de son affection. J'en suis bien aise pour l'amour de cette pauvre fille. Ma mere est aussi vive dans

son amitié que dans son ressentiment. Elle va la voir tous les deux jours, à présent qu'elle est plus mal & qu'elle garde la chambre. Elle lui parut hier fort triste, & effrayée du moment qui approche. J'estime beaucoup ma mere de son humanité compatissante : je conçois combien, dans une situation si terrible, une jeune Demoiselle a besoin de la tendresse d'une amie sensible & bien née ; combien il seroit affligeant de n'avoir alors autour de soi, que des domestiques & d'autres personnes inconnues.

Elle a dit à ma mere que son oncle n'étoit instruit de rien, & qu'il n'y avoit pas à craindre qu'il le fût. L'air changé, & les indispositions fréquentes de la Demoiselle, ont donné prétexte à la tante, qui en savoit la vraie cause, de demander pour elle qu'elle allât à Bath, n'y ayant guere que les eaux dont elle pût espérer quelque secours pour le rétablissement de sa santé. L'oncle y a
con-

consenti , persuadé qu'elle alloit chez une Dame que la tante a nommée, laquelle devoit en prendre soin. Cette Dame est venue réellement s'établir à Bath pour y faire sa demeure ordinaire, & la Demoiselle, pour mieux colorer cette histoire, y a passé un ou deux jours. Elle n'a point pris de domestique avec elle: la tante disoit que ce feroit un embarras superflu pour la Dame chez qui elle alloit, que ses domestiques la serviroient, & qu'elle-même la regarderoit comme de la famille. L'oncle d'ailleurs est si affligé de la goutte qu'il ne sort jamais: il voit fort peu de monde: ainsi, dit-elle, il n'y a pas d'apparence qu'il découvre jamais rien de tout ceci.

Le 20 Novembre.

Nous venons d'apprendre dans le moment une nouvelle singulière, dont j'avoue que je suis un peu allarmée. La veuve du frere de Mr. Arnold est enceinte: il n'en a pas été question lorsque

que son mari est mort ; & en vérité on n'avoit pas lieu de le soupçonner. Le contraire étoit beaucoup plus probable, puisqu'ils vivoient séparés. On n'en avoit pas même parlé depuis , jusqu'au moment de notre arrivée à Londres. Madame prétend qu'elle ne s'en est aperçue que depuis quinze jours , & il y a quatre mois que son mari est mort. On dit que cela est possible quoique fort rare. Elle a écrit à Mr. Arnold pour l'en informer , déclarant en même temps qu'ils s'étoient réconciliés , elle & son dernier mari , quelque temps avant sa mort ; qu'ils devoient vivre ensemble, dès qu'il feroit rétabli de la maladie qui l'a emporté. Tout cela est fort étrange.

Mr. Arnold l'ainé s'est tué lui-même par les débauches excessives en vin. Sa santé dépérissoit tous les jours, la mort approchoit à pas lents ; mais comme il ne la croyoit pas si proche , jamais on n'a pu l'engager à mettre ordre à ses affaires tant spirituelles que temporelles.

Son

Son frere étoit à la campagne lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie, qu'il avoit encore avancée par ses excès accoutumés. Il étoit déjà à la dernière extrémité, avant qu'il voulût permettre qu'on appellât les Médecins, avant même qu'il souffrît qu'on fît savoir son état à son frere. A l'égard de celui-ci il se contenta de dire à ceux qui étoient pour lors auprès de lui, qu'il étoit son héritier, & qu'en conséquence il n'avoit point fait de testament. Il ne fit pas même mention de sa femme. Elle jouissoit de son douaire pour son entretien particulier, depuis leur séparation. Ils ont vécu longtemps chacun de son côté, ne se refusant guere aucuns plaisirs, sans que personne de la famille, ou de leurs amis, ait jamais su qu'ils se soient trouvés ensemble, ni même qu'ils se soient vus depuis qu'ils étoient séparés. Mr. Arnold arriva en ville précisément à temps pour fermer les yeux de son frere: car le mourant n'avoit plus ni parole

role ni connoissance; & il y avoit à peine une heure que mon mari étoit dans sa chambre, lorsqu'il le vit expirer.

Comme la veuve avoit toujours été suspecte & indifférente à toute la famille, on n'eut pour elle, en cette occasion, que les égards dont on ne pouvoit se dispenser honnêtement. Elle parut de son côté assez peu sensible à la mort d'un mari, pour qui elle avoit eu moins que de l'indifférence pendant qu'il vivoit. Elle ne dit pas un mot de la prétendue réconciliation, ni d'aucune entrevue avec lui. Mais j'ai oui dire que cette femme est aussi foible d'esprit que de vertu; & Mr. Arnold soupçonne qu'elle n'agit en tout ceci, que par l'instigation de personnes intrigantes. Cela peut être: l'affaire n'en est pas moins sérieuse, & il a dessein de consulter les plus habiles Avocats. Ma pauvre maman est désolée. Si l'enfant vient au monde assez tôt pour qu'on puisse supposer que Mr. Arnold en soit le pere, il

il fera son héritier selon la Loi, malgré, dit-elle, la séparation notoire du mari & de la femme. Mr. Arnold en rit, ou fait semblant d'en rire. Il nous faudra prendre patience, jusqu'à ce que la veuve accouche.

Le 25 Novembre.

NOTRE maison est entièrement meublée & prête à nous recevoir: nous l'habiterons dès ce soir. Mr. Arnold a offert un appartement à ma mere, en la priant instamment de l'accepter: elle aime mieux occuper sa maison. Nous serons toujours proches voisins, & nous ne nous appercevrons pas du changement.

Nous avons la décision des Avocats. Ils disent que, quand même l'enfant naîtroit assez tôt pour se porter héritier, la mere seroit encore tenue de prouver ce commerce prétendu entre elle & son mari, ce qu'on ne croit pas qu'elle puisse faire. Outre sa froideur marquée & sa

sa mauvaise conduite, Mr. Arnold a encore de son côté plusieurs autres particularités décisives, qui ne leur permettent pas de douter qu'elle ne soit déboutée de ses prétentions. Néanmoins il est probable que nous allons avoir un procès fâcheux à effuyer. Mr. Arnold paroît très sûr du succès : je ne veux pas m'en inquiéter plus que lui.

Le 10 Décembre.

FELICITEZ-MOI, ma chere Cécile ; chaque jour ajoute à mon bonheur. Je ne comptois pas trouver tant de douceur dans une union où j'ai mis plus d'obéissance que d'inclination. La tendresse de Mr. Arnold mérite toute la reconnoissance dont mon cœur est capable. Je commence à me persuader que l'amour n'est pas absolument nécessaire pour rendre deux époux heureux. Fidélité, raison, douceur, voilà la base d'un bonheur durable. Je suis bien sûre que Mr. Arnold possède les deux dernières qua-

qualités : l'excellence de son jugement éclate dans tout ; à chaque instant j'éprouve la douceur de son caractère. Fasse le Ciel qu'il soit aussi fidèle ! J'espère par ma conduite, m'assurer pour toujours la possession de son cœur : son amour seul peut faire la félicité de ma vie : sans son amour j'aurois tout le reste , & je serois encore malheureuse.

Le 11 Décembre.

Mon frere est de retour : il est arrivé la nuit dernière , & nous a fait ce matin une visite de cérémonie avec ma mere , & sans doute à sa requête. Mr. Arnold l'a reçu avec une amitié tendre ; Sir George étoit froid & poli. Cependant , après la visite , lorsque ma mere lui a demandé ce qu'il pensoit de son beaufrere , il a avoué qu'il avoit *bonne mine & l'air d'un galant homme.* Je ferai mon possible pour qu'ils soient amis ; je suis fure de Mr. Arnold , mais Sir George n'est pas d'une humeur aussi sociable.

Il a demandé à ma mere , lorsqu'il étoit

Tome I.

T

seul

seul avec elle, si elle avoit déjà vu Miss B... ou Mistress Jefferis, car il ne la connoît que sous ce nom; quels éclaircissements elle en avoit tirés, & ce qu'elle pensoit à présent de toute cette affaire. Ma mere lui a répondu qu'il feroit mieux de ne point toucher cette corde-là. Je veux être pendu, a répliqué vivement le Chevalier, si cette petite créature ne vous en a pas imposé, vous êtes la dupe de ses artifices. Ma mere, qui ne peut souffrir qu'on lui reproche de manquer de sagacité, lui a dit du même ton, qu'il étoit un impoli, & qu'elle n'avoit rien à répondre à sa question. Après tout, continue mon frere, que cette fille nie ou affirme ce qu'elle voudra: cela est à présent fort indifférent, & ne mérite pas la peine que je m'en inquiète. Voyez quel caractère sauvage, a dit ma mere; & la demande en est restée là.

Le 20 Décembre.

JE vous fais mon compliment sincere sur votre mariage. Soyez heureuse, ma bon.

bonne amie, ma sœur, ma chère & bien-aimée Cécile! Soyez mille & mille fois heureuse, aussi heureuse que je le souhaite, aussi heureuse que vous le méritez! Mais parmi les exclamations de ma joie, & tandis que je m'applaudis de votre bonheur, mon cœur soupire: mon amour-propre se plaint d'avoir perdu l'espérance flatteuse de vous revoir au temps marqué pour votre retour. Je crains que le poste de votre mari à la Cour de Vienne, ne retienne longtemps mon amie dans un pays étranger. Il est vrai, vous n'êtes point parmi des étrangers. Avec un mari, un frère, un père tendre, & une mère qui vous adore, vous êtes par-tout dans votre patrie & au sein de votre famille. Je chercherai donc ma satisfaction dans la vôtre; & je me consolerais de votre absence, en pensant que je vous suis toujours chère.

Le 10 Janvier 1704.

Je vis dans une dissipation continuelle: je m'en plains avec moi-même: est-ce raison, accablement ou dégoût? Je n'en fais

rien. L'excessive complaisance de Mr. Arnold me gâtera. Il ne songe qu'à me procurer du plaisir: nous sommes de toutes les fêtes, de toutes les parties: un cadeau succede à l'autre. Je ne voudrois pas que cela durât toujours sur le même ton. Cette distraction continuelle n'est pas de mon goût: je préfere le calme de la vie domestique, vous le savez. Mais je n'ose m'opposer à l'empressement de Mr. Arnold; je ne lui envierai point le bonheur de m'en procurer: il en fait son idole. Je m'apperçois aussi qu'à force de me produire dans le grand monde, aux bals, aux spectacles, il commence lui-même à goûter tous ces plaisirs bruyans dont il s'étoit privé jusqu'ici. Car je dois rendre justice à sa discrétion. Tandis que sa fortune modique ne lui permettoit pas de donner dans le faste & la dépense, s'accommodant aux circonstances, il étoit aussi modeste dans ses plaisirs que dans tout le reste; & à-présent il ne se permet que ceux que je puis partager avec lui.

Il est généreux jusqu'à l'excès. Je tâ-
che-

cherai, en lui laissant cette noble qualité d'en corriger l'excès: je ne veux pas même qu'il s'en apperçoive. Au reste je ne parle que de ce qui me regarde, c'est le principal; dans tout le reste, sa libéralité est réglée par la prudence même. Chaque jour je me sens plus obligée de l'aimer. Je me hâterois de lui donner mon cœur, si je n'étois pas sûre qu'il le possède tout entier.

Sir George ne nous vient voir que lorsqu'on l'invite en cérémonie; encore ses visites sont-elles si polies, si froides, que je lui saurois presque autant de gré de me les épargner. Mr. Arnold ne peut manquer de s'en appercevoir; mais il n'en témoigne rien, soit par ménagement pour moi, soit qu'il n'y prenne pas garde: peut-être aussi que ne connoissant pas assez mon frere pour deviner le motif d'une telle réserve, il regarde sa froideur comme son caractère naturel.

Ma mere dit qu'il ne lui parle jamais ni de Mr. Faulkland, ni de Miss Burchell. Tant mieux! je souhaite qu'il oublie tout-

à fait cette malheureuse affaire.

Le 1 Février.

LA veuve Arnold fait toute une histoire au sujet de l'entrevue qu'elle prétend avoir eue avec son mari, quelques jours avant sa mort. La voici avec ses circonstances, telles qu'elle les raconte elle-même.

Elle avoit dîné un jour chez une de ses connoissances, & revenoit le soir dans un fiacre à York-buildings, où elle avoit des appartemens. Le cocher mal-adroit en venant le long du rivage, s'accrocha à une charette, où il brisa une de ses roues de devant: cet accident obligea Madame de mettre pied à terre. Le valet, qui étoit derriere le carosse, étoit tombé par la violence de la secousse: il étoit dangereusement blessé, & on le fit entrer dans une boutique pour lui donner du secours. La veuve qui n'avoit eu d'autre mal qu'un peu de frayeur, se voyant fort près de sa maison, & jugeant qu'il étoit inutile d'attendre une autre voiture pour le peu de chemin qui lui restoit à faire, résolut de se

se rendre à pied chez elle. Il n'étoit que neuf heures, & la foirée étoit belle, de forte que quoiqu'on ne vît qu'à la lueur des lanternes, il y avoit encore tant de monde dans les rues, qu'elle ne couroit aucun risque.

A peine avoit-elle fait quelques pas que deux Messieurs, voyant une Dame bien mise & seule, l'aborderent & lui offrirent galamment de l'accompagner jusqu'à sa maison. Elle les remercia: ils insisterent, & elle fut obligée de céder à leurs importunités obligeantes. Quelque defagréable que fût cette rencontre, elle s'en mit peu en peine. Elle étoit près de chez elle, & elle comptoit les congédier à la porte. En effet, dès qu'elle fut devant sa maison, elle leur dit qu'elle étoit arrivée, & leur souhaita la bonne nuit. Ce n'étoit pas ce qu'ils entendoient; ils ne voulurent point s'en aller, & dès que la servante de la maison ouvrit la porte, ils entrèrent malgré elle. L'hôtesse étoit sortie, & il n'y avoit personne au logis, en état de leur résister.

Madame Arnold jugea qu'il n'y avoit

rien de mieux pour elle que de monter vite dans son appartement & de s'y enfermer. Mais elle fut prévenue par les deux Messieurs, qui furent plutôt montés qu'elle. Sa servante, qui avoit entendu frapper à la porte, se doutant que c'étoit sa maîtresse, avoit allumé les chandelles dans la salle à manger; nos deux galands y entrèrent avec elle. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut que l'un deux étoit son mari. Elle dit aujourd'hui que, saisie de frayeur lorsqu'ils l'avoient abordée dans la rue, elle ne les avoit regardés ni l'un ni l'autre; que troublée encore de la violence qu'ils avoient faite pour entrer, elle n'avoit point reconnu alors son mari, quoique la maison fût éclairée; que pour Mr. Arnold qui étoit à moitié ivre, on ne devoit pas s'étonner qu'il ne se fût pas encore apperçu qui elle étoit.

L'ami de Mr. Arnold connut à leur étonnement, & aux exclamations dont il fut accompagné de part & d'autre, quel en étoit le sujet. Il les félicita d'une méprise si heureuse, disant à Mr. Arnold que puisque

que

que le sort favorable le conduisoit entre les bras d'une personne si charmante à ses yeux avant qu'il la reconnût pour sa femme, il espéroit que cette découverte ne la lui rendroit pas moins agréable; que cette rencontre fortuite devoit plutôt servir à les réconcilier.

Elle ajoute que Mr. Arnold, en présence de l'autre Monsieur, s'avança vers elle pour l'embrasser, qu'elle ne s'en défendit pas; que son ami les ayant félicité de nouveau sur l'heureux effet d'un hazard qui leur rendoit leur première tendresse, il les quitta par discrétion.

Elle ne voulut pas permettre, par amour pour sa réputation, que Mr. Arnold passât la nuit chez elle. Il se retira avant qu'il fût tard, & lui promit qu'avant deux jours il viendrait la prendre dans son équipage, & la ramèneroit chez lui pour vivre désormais ensemble. Par malheur pour elle, il tomba malade dans cet intervalle, & elle ne le fut que lorsqu'il étoit à la mort, privé de sentiment & de connoissance.

Si vous demandez pourquoi, puisqu'ils

étoient réconciliés, elle laissa écouler un si longtemps sans s'informer de lui, elle répond que ce n'étoit pas à elle à faire les avances; qu'elle avoit trop d'amour-propre pour prévenir un homme qui en avoit si mal agi à son égard; & qu'elle attendoit que le devoir le ramenât à ses pieds, sans qu'elle fît un pas vers lui.

Cette histoire semble assez plausible, mais personne n'en croit un mot: tous nos amis s'accordent à dire qu'on l'a suggérée à la veuve. Elle dit pourtant que l'ami de Mr. Arnold qui étoit ce soir-là avec lui, paroîtra lorsqu'il en fera temps, pour assurer le fait; que sa servante fera encore une autre témoin qui déposera en sa faveur. En attendant, on tient la servante cachée, & personne ne devine le Monsieur, dont le nom est un mystère.

J'admire la tranquillité de Mr. Arnold. Quelque fâcheuse que semble devoir être cette affaire, quand même elle tourneroit le mieux du monde, il ne veut pas qu'elle trouble nos plaisirs. Pour lui, il est tout aussi gai qu'à l'ordinaire, ou pour dire
mieux,

mieux , il paroît plus empressé que jamais à imaginer tout ce qui peut me faire plaisir. Même il met tant d'adresse, de bon goût, & de délicatesse dans ses prévenances, que moi, qui craignois de ne l'aimer que par devoir, je sens à présent que si j'avois deux cœurs je les lui donnerois tous les deux par inclination.

Le 28 Février.

ENFIN Miss Burchell est heureusement accouchée. La voilà quitte de ses frayeurs, plus incommodes encore que l'enfant qu'elle portoit. Le joli petit poupon, dit ma mere ! On l'a baptisé d'abord, en sa présence, du nom d'Orlando, puis on l'a remis à une nourrice, dont on avoit eu soin de se pourvoir auparavant. Il passe pour le fils d'un Capitaine Jefferis, actuellement à l'armée. Miss Burchell n'a pas voulu que la nourrice la vît. Sa raison est qu'elle reprendra son vrai nom quand elle quittera Putney, & qu'elle ne veut pas être reconnue de cette femme, quand elle viendra voir son enfant. Tout s'est passé
avec

avec le plus grand secret. La Demoiselle a vécu si retirée qu'elle n'a vu que ma mere, desorte qu'il est probable que rien ne transpirera jamais de toute cette intrigue.

Lady Bidulph n'attend que le rétablissement de Miss Burchell, dont elle se croit la protectrice en quelque sorte, pour retourner à Sidney-castle. Elle n'est chez elle que là : par-tout ailleurs elle se croit en pays étranger. Croiriez-vous, ma bonne amie, qu'elle est à présent si enthousiasmée de Miss Burchell, qu'elle parle de l'inviter à venir à Sidney-castle, si elle peut en obtenir la permission de son oncle. Il faut que cette fille soit bien aimable, ou bien artificieuse, pour avoir su captiver ainsi ma mere. La Demoiselle acceptera surement l'invitation : qu'auroit-elle de mieux à faire ? Je ne fais ce que Sir George pense d'une charité portée si loin. Je doute qu'il l'approuve : il hait trop cette pauvre créature ; mais ce ne font pas-là mes affaires. Pour moi je regarde cette démarche, comme un moyen sûr

sur de sauver sa vertu des pièges d'une femme aussi méchante que sa tante. D'ailleurs elle n'a point de prétexte pour la quitter tant que son oncle vit. Où iroit cette jeune orpheline ? Elle n'a point d'autres parens que lui. Quoi qu'il en soit, il faut toujours qu'elle retourne à la maison de son oncle, & qu'elle lui demande la permission de se rendre à l'invitation de Lady Bidulph.

Le 26 Mars.

ON m'a dit que la veuve Arnold comptoit accoucher pour le plus tard vers la fin du mois prochain : si elle compte bien, l'enfant viendra à propos pour elle & pour lui-même ; car son mari est mort en Juillet, un peu avant que nous vinssions à Grimston-hall. Mr. Arnold traite cette affaire de bagatelle, seulement il est fâché de voir que ma mere soit inquiete. Moi, je me modele sur la conduite de Mr. Arnold ; tant que je le verrai tranquille, je veux l'être autant que lui.

Mon frere fait à cette occasion de mauvaises

vaïses plaisanteries. Il s'étonne, dit-il, que la vieille Sybille de Grimston-hall n'ait pas prévu cet incident : il me dit heureuse que mon douaire soit assis sur un bien qui n'est pas contesté. Il triomphe intérieurement, je le vois bien ; il y a de la malignité jusques dans ses condoléances, & il les finit toujours par se féliciter de ne s'être point mêlé de ce mariage. Fasse le Ciel que nous n'ayons jamais sujet de nous en repentir ! Au moins je suis disposée à tout événement. Je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai point épousé le bien de Mr. Arnold : s'il avoit le malheur de le perdre, je trouverois ma consolation dans sa douceur & sa tendresse, & tâcherois d'être la sienne.

Le 27 Mars.

MA mere est sur son départ. Miss Burchell est parfaitement rétablie : elle va retourner chez son oncle : elle dira qu'elle a fait connoissance à Bath avec Lady Bidulph, qui l'a invitée de la venir voir à Sidney castle ; & elle s'assure d'en obtenir la permission d'y passer autant de temps qu'elle voudra.

Sir

Sir George rit de cet arrangement. Il trouve plaisant que ma mere soit surprise que Faulkland ait succombé à la tentation, elle qui se laisse prendre aussi aux charmes de cette petite enchanteresse. Il suppose pourtant qu'elle croit faire une action méritoire, en donnant un asyle à l'innocence outragée. Je vous répète ce que dit mon frere: car en mon particulier, j'approuve les bontés de ma mere pour Miss Burchell; & je ne vois point réellement, de moyen plus efficace de sauver sa vertu de tout accident à venir, que l'invitation qu'elle lui a faite de si bonne amitié.

Le 2 Avril.

Miss Burchell est partie pour la campagne; & ce matin, pour la premiere fois, je me suis séparée de la meilleure des meres: non, Cécile, c'est ma mere qui s'est séparée de moi. Je ne puis me consoler de son absence: j'ai pleuré toute la journée. Mr. Arnold vouloit absolument l'accompagner, au moins jusqu'à quelques milles; soyez surs qu'il ne feroit pas allé seul. Sir
Geor-

George s'est offert poliment à aller avec elle jusqu'à Sidney-castle. Cela m'a surpris; il n'est pas ordinairement si obligeant. Ma mere a accepté sa compagnie d'autant plus volontiers, qu'elle tâchera de le retenir auprès d'elle: car, comme elle dit, n'ayant plus sa chere Sidney, elle ne pourra manquer d'être triste & mélancolique d'ici à quelque temps.

A présent voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense de Sir George. Il y auroit sans doute de l'injustice à lui ôter le mérite de l'empressement qu'il a témoigné pour accompagner ma mere; je suis bien persuadée que le cœur a agi; mais je soupçonne aussi qu'il avoit ses vues particulieres. Vous savez qu'avant d'aller à Spa il venoit passer l'été avec nous au Château, quoiqu'il eût une superbe maison à Wittshire. Lorsqu'il étoit à Londres il n'avoit qu'un appartement dans un hôtel garni, dont je lui ai souvent fait la guerre. A son retour d'Allemagne, ma mere lui a offert sa maison qu'il a acceptée. Mais le bail va finir, la maison est louée

louée à d'autres, & il n'y pourroit plus rester que peu de jours. Mr. Arnold l'a prié, de la maniere la plus aimable, de prendre un appartement chez nous. Sir George l'a refusé. Maintenant pourroit-il honnêtement demeurer en ville & loger ailleurs, sans faire un affront à Mr. Arnold? Voilà, je crois, la véritable raison qui l'a déterminé à aller à Sidney-castle. Au surplus, je suis charmée que ma mere ait agréé son offre : elle ne fera pas seule, car je ne doute pas qu'il ne reste avec elle jusqu'à ce que Miss Burchell le chasse.

Le 5 Avril.

J'AI été fort triste depuis le départ de ma chere maman, & Mr. Arnold a redoublé d'attentions & de soins pour me procurer de la consolation & de l'amusement. Mais je suis si rassasiée de plaisir, si excédée de fêtes, qu'il me tarde de retourner à Arnold-abbey. J'espere d'y être dans trois semaines ou un mois au plus tard. Ma mere nous a dispensés de l'aller voir cet été : elle pense qu'il ne feroit pas pru-

dent à moi de voyager. Elle préfere de revenir en ville dans quelques mois. Je lui conseille de s'épargner à elle-même les fatigues d'un si long voyage , jusqu'à ce qu'elle vienne passer l'hyver avec nous.

Le 20 Avril.

MA mere m'écrit en deux mots que Miss Burchell a obtenu de son oncle la permission de la venir voir , & qu'elle est en chemin pour Sidney-castle. Elle dit qu'elle n'a jamais vu de jeune Demoiselle mieux élevée. Sir George parle d'aller chez lui. C'est l'arrivée de Miss Burchell qui le chasse. Il est piqué au vif ; cependant il se comporte fort bien , ajoute ma mere , mais je ne l'engagerai pas à rester.

Le 6 Mai.

NOUVELLE importante , ma Cécile. Naissance aussi désirée d'une part qu'appréhendée de l'autre ! La veuve Arnold est accouchée d'une petite fille. Je vous assure que cette poupée a été reçue avec tous les honneurs dus à une jeune héritière.

re. Sa mere l'annonce pour une pupile qu'un oncle injuste prive de ses droits. A présent je dois vous dire qu'en calculant juste l'enfant est venu au monde douze jours trop tard, pour prouver sa légitimité, en ne datant même que du jour auquel Mr. Arnold s'est alité. Car ses domestiques ne l'ont pas quitté un instant pendant sa maladie, qui n'a été que de cinq jours; ainsi pour que la petite fille soit de lui, il faut au moins compter de la veille de ces cinq jours.

Cette circonstance occasionne diverses conjectures. Les Avocats sont d'avis que douze jours suffisent pour détruire ses prétentions. Les Médecins que l'on a consultés, pensent au contraire que cela ne prouve rien contre elle. Ils ont quantité d'exemples d'enfans que leurs meres ont portés bien plus de douze jours au-delà du temps accoutumé.

C'est toujours une fort mauvaise affaire, & nous voilà en procès. Les apparences sont pour nous. Tout le monde convient que les prétentions de la veuve sont injus-

tes; qu'il y auroit de la barbarie à nous faire porter la peine de sa vie infame. On assure encore qu'elle n'est pas capable d'avoir inventé une histoire si bien controuvée: son pauvre génie la met à couvert de ce soupçon. Il y a donc sûrement quelqu'un qui la conseille: qui est-ce? On n'en fait rien.

A Arnold-Abbey le 10 Mai.

Vous ne sauriez croire, ma bonne amie, combien je suis contente de rentrer dans la solitude. Après un hyver aussi tumultueux que celui que j'ai passé à Londres, Arnold-Abbey me semble un paradis. Tout ce que j'aime de tant de plaisirs qui m'ont plutôt accablée qu'amusée, c'est qu'ils me font trouver plus de charmes dans la retraite. Douce paix, vie tranquille, vous êtes mon trésor.

Lady Grimston m'a donné ce matin une nouvelle preuve de la violence de son caractère. Elle est venue exprès chez moi me dire que la veuve Arnold étoit une femme perdue, qui après avoir deshonoré

la

la famille, vouloit la ruiner; que si Mr. Arnold n'en faisoit pas un exemple, elle le renieroit à jamais pour son parent.

J'ai retrouvé mon cher Doyen au comble de la joye. Il a marié sa fille à la satisfaction de l'un & de l'autre. Le mariage s'est fait lorsque nous étions à Londres. Je lui en ai fait compliment de bon cœur: j'aime ce respectable vieillard. Je ne suis pas fâchée aussi pour l'amour d'elle, qu'elle ait quitté la campagne pour prendre l'air de la ville: elle en avoit besoin.

Le 11 Mai.

MISTRESS Vere vient passer quelques semaines avec moi, comme elle me l'avoit promis. Qu'elle est aimable! Je lui trouve un air si charmant, un caractère si doux, tant de complaisance & une soumission si entière, si humble, si prévenante pour sa mere, qu'il n'y a que Lady Grimston qui puisse ne pas l'aimer. Mais sa sœur aînée a toujours été l'idole de sa mere: je ne m'en étonne pas. On dit qu'elle lui ressemble; & en conséquence elle ne s'ac-

commode guere avec son mari, qui est lui-même un homme violent & emporté. Aussi malgré leur bien immense , & leur noblesse, car il est Chevalier Baronet , ils me semblent à plaindre. Ils manquent d'une chose essentiellement nécessaire à deux époux pour être heureux , qui est la bonne amitié.

Ils ont fait dernièrement une visite à Lady Grimston; mais il y a grande apparence que ce sera la dernière, tant ils ont eu de bruit ensemble. Je donne tout le tort aux deux femmes : vous allez en juger. Le mari est brusque & d'un tempérament bouillant; malgré cela il a le cœur bon & sensible. Il vient de doter d'une bagatelle une pauvre pupile , sa parente éloignée. Voilà ce qui les a irritées contre lui.

Cette jeune orpheline étoit aimée du fils d'un gros fermier du Baronet , & elle l'aimoit tendrement. Le jeune homme qui n'avoit d'autre bien que ce qu'il pouvoit attendre à la mort de son pere , n'osoit épouser une femme sans dot. Avec quoi

com-

commencer un établissement ? Son pere venoit de lui céder une de ses fermes , & il ne pouvoit pas la faire valoir avec rien. La Demoiselle & sa mere vivoient depuis quelques années chez ce bon fermier , qui avoit pour elles toutes sortes d'égards & les entretenoit fort honnêtement. La veuve vient de mourir. Cet honnête vieillard ne pouvoit pas ignorer un amour qu'il avoit vu naître : il l'avoit même approuvé , parce qu'il étoit innocent. Il auroit souhaité que cette fille , élevée sous ses yeux , devînt sa bru. Mais elle n'avoit rien : obstacle difficile à lever ; un homme , accoutumé de gagner sa vie à force de peine & de travail , doit nécessairement estimer beaucoup l'argent. Sa tendresse paternelle , l'envie qu'il avoit de voir son fils heureux , & sa compassion généreuse pour sa pupile (il pouvoit bien l'appeller ainsi après ce qu'il avoit fait pour elle) , l'engagerent à une démarche qui lui réussit. Il va trouver son Seigneur , & lui parle assez brusquement en faveur de cette pauvre Demoiselle qui nous appartient à tous les

deux , dit le bon - homme , à vous à titre de son parent , & à moi en qualité de son bien-faiteur. Après ce début il poursuit ainsi : J'ai un fils qui l'aime & qui en est aimé , mais je ne puis me résoudre à lui permettre d'épouser une femme sans dot , & & vous savez qu'elle n'en a point. Je ne demanderois pas un bien considérable : elle a des qualités qui valent beaucoup , & je la crois sur-tout une bonne ménagere. Si vous aviez seulement la bonté de lui donner quelque chose pour les mettre un peu en train d'aller , je serois content. Si vous ne voulez pas , mon fils ne se mariera jamais , & vous en ferez la cause : car il ne veut point avoir d'autre femme qu'elle ; & vous verrez bientôt cette pauvre petite créature languir d'amour. Au reste si je desire ardemment ce mariage , ce n'est pas que j'ambitionne la gloire de voir mon fils allié à son maître ; je n'envisage que son bonheur particulier , & je crois que cette honnête fille le rendra heureux.

La franchise grossiere du fermier plut au Baronet : & il fit donner sur le champ cinq
cens

cens livres à la jeune Demoiselle , pour les mettre un peu en train d'aller , comme disoit le bon-homme. La somme étoit peu de chose pour un homme aussi riche : l'action d'ailleurs étoit louable. Madame néanmoins en reçut fort mal la nouvelle , sur-tout parce qu'on n'avoit pas jugé à propos de la consulter là-dessus. Peu contente d'avoir témoigné en particulier à son mari combien elle étoit irritée d'un pareil procédé , elle s'en plaignit amèrement à Lady Grimston , disant que Sir Guillaume avoit déjà dissipé le bien qu'elle lui avoit apporté en mariage , à doter toute une tribu de pauvres parentes qu'il avoit ; & que lorsqu'elle prenoit la liberté de blâmer cette générosité mal-placée , on ne daignoit pas même l'écouter. Lady Grimston s'emporta d'abord. Pouvoit-elle apprendre sans indignation que l'autorité de sa fille n'étoit d'aucun poids dans la maison de son gendre ? Elle prétendoit qu'elle fût la maîtresse , comme elle l'avoit été elle-même du vivant de son mari : elle dit à ce sujet des choses fort dures à son beau-fils.

Celui-ci eut peine à contenir sa vivacité. Cependant il se retint, & sa réponse fut courte. Vous voyez, Madame, lui dit-il, que ce n'est pas à tort qu'on vous a reproché vos mauvaises manieres pour le plus doux de tous les maris ; je vois aussi que votre fille est fort disposée à suivre votre exemple. Mais comme je ne suis pas tout-à-fait aussi patient que mon beau-pere l'étoit, elle ne vous verra que le moins que je pourrai. Puis la quittant, avec une politesse affectée, ordonne à son cocher de mettre les chevaux au carrosse, y fait monter Madame sans autre cérémonie, & la ramene directement au logis, laissant Lady Grimston écumante de rage. Cette scene s'est passée avec tant d'indiscrétion, que les domestiques, qui ont tout entendu, en ont fait une histoire dont on a plaisanté dans le voisinage.

J'avoue que je ne suis pas fâchée de cette rupture, parce qu'elle peut être favorable à Mistriss Vere. Car quoique le douaire de sa mere retourne à l'héritier sur le bien duquel il est assis, elle a aussi beaucoup
de

de bien de son côté, & elle est en état de dédommager amplement sa fille du tort qu'elle lui a fait.

Le 20 Mai.

Mr. Arnold embellit son jardin: il fera beaucoup plus grand qu'il n'étoit, il y fait joindre une piece de terre considérable. Je ne suis pas d'avis qu'il fasse de nouvelles dépenses à une maison qu'on lui dispute; cependant je n'en témoigne rien. Nos Avocats sont si surs de son droit, qu'ils l'engagent à procéder vivement, & lui répondent du succès.

[Il y a ici un intervalle de quatre mois. Ce n'est pas que Miss Sidney Bidulph, à présent Mistriss Arnold, ait interrompu son journal: elle l'a régulièrement continué, mais il ne contient rien qui ait un rapport direct à son Histoire, si ce n'est la naissance d'une fille, après quoi elle continue de la sorte:] ()*

(*) Cette note est de la Dame de qui l'Editeur tient ces Mémoires.

Le

Le 25 Septembre.

QUELLE douce joye coule dans mon cœur, ma Cécile ! Que les sentimens nouveaux que j'éprouve sont délicieux ! Non , jamais on ne peut assez reconnoître la tendresse d'une mere. Je me faisois autrefois un mérite de mon obéissance. Je sens à présent que ce n'étoit qu'un devoir. Je suis plus contente que jamais d'avoir contribué , par ma soumission , au bonheur d'une mere à qui j'ai tant d'obligations. Je ne vois jamais ma chere petite fille , que je ne me dise à moi-même avec complaisance : C'est ainsi que maman m'aimoit : Cet amour si vif & si doux , ces tendres inquiétudes , cette affection inépuisable que je trouve dans mon cœur , sont l'image de ses sentimens pour moi ; c'est ainsi qu'elle regardoit sa chere Sidney , qu'elle la ferroit entre ses bras , qu'elle la caressoit , qu'elle l'adoroit. Tant d'amour méritoit encore plus que je n'ai fait pour elle ; mais j'ai fait ce que j'ai pu , & je sens que j'ai un droit pareil à toute la reconnois-

noissance, & à tout l'amour filial d'une enfant si tendrement chérie. Mr. Arnold en est idolâtre: il est pire que sa nourrice. Lady Grimston dit que nous avons l'air l'un & l'autre de gâter cette enfant; & que nous ferions bien de l'éloigner de la maison paternelle, au moins jusqu'à ce que nous soyons plus raisonnables. Nous aurons de la peine à nous y déterminer.

Le 28 Septembre.

JE vous avois mandé que l'oncle de Miss Burchell l'avoit rappelée chez lui, parce qu'il étoit dangereusement malade. Il vient de mourir, elle a écrit sa mort à ma mere. A présent qu'elle est maîtresse de son sort, elle songe à quitter sa tante, elle croit qu'elle se plaira à Londres, elle y cherche des gens convenables pour le rang & la réputation, chez qui elle puisse demeurer.

Lady Bidulph me témoigne une grande satisfaction, & la loue infiniment de vouloir quitter sa tante; mais elle craint encore pour la vertu d'une aussi aimable personne.

sonne abandonnée à elle-même: elle est fure néanmoins de dispositions de son cœur; elle ne doute pas que la raison qu'elle lui connoît, ne lui fasse éviter le danger; elle ajoute que sa propre expérience doit lui apprendre à se tenir sur ses gardes.

Notre Avocat nous a dit que la veuve Arnold lui avoit fait proposer un accommodement; il remarque que ses offres avantageuses font voir la foiblesse de ses prétentions, & le peu d'espérance qu'elle a de réussir; il conclut que, quand elle ne demanderoit qu'un Shellin pour se défilster de toutes poursuites, il seroit d'avis qu'on le lui refusât: ce seroit reconnoître tacitement qu'elle a quelque sorte de droit: ce qui pourroit avoir des conséquences pour la suite, autoriser de nouvelles contestations, & rendre sur-tout la cause de Mr. Arnold moins bonne. Il vaut donc mieux en courir tous les risques, & que l'affaire soit une fois décidée pour n'y plus revenir.

Mr. Arnold rit de tout son cœur des propositions de la veuve: il la trouve
bien

bien bonne de vouloir lui donner plus de la moitié d'un bien qui appartient tout à sa fille, & dont il ne pense pas que la mère puisse disposer. Il a envie de lui en faire marquer sa reconnoissance.

Je voudrois pourtant que cette fâcheuse affaire finît; je crains qu'elle ne nous oblige de revenir à la ville plutôt que nous n'avions dessein de le faire. La campagne est encore si agréable!

A Londres, le 1 Octobre.

Nous avons quitté notre retraite paisible, pour revenir au centre du bruit & du fracas. Nous allons agir vivement & avec secret. Il semble que la veuve cherche à gagner du temps. Nous ne pouvons pas deviner quel est son conseil; mais son premier feu est beaucoup rallenti. Elle voudroit absolument composer. Elle joindra bientôt les menaces aux supplices: elle dit que nous nous repentirons de n'avoir pas accepté ses offres.

Le

Le 3 Octobre.

Mon frere est de retour ici, mais il a eu soin de se loger magnifiquement & commodément avant de nous venir voir. Il craignoit sans doute que Mr. Arnold ne le pressât de prendre un appartement chez lui. Je vois que Sir George est résolu de n'avoir pas grand commerce avec nous, seulement autant que la bienfiance l'exige. Il nous verra par politesse & en cérémonie. Mr. Arnold ne peut manquer d'en être offensé, mais il pousse la délicatesse jusqu'à n'en rien témoigner, pas même à moi.

Le 7 Octobre.

Je comptois que Lady Bidulph passeroit l'hiver avec nous. Son appartement étoit prêt. Je me réjouissois dans l'attente de la revoir bientôt, & de la posséder au moins quatre ou cinq mois. Mais elle m'écrit qu'elle n'est pas en état d'entreprendre ce voyage; elle se plaint d'un ancien rhumatisme, qui est revenu, & dont elle

elle souffre plus que jamais. Cette nouvelle m'afflige. Nous ferons l'hiver le plus court qu'il se pourra, & nous n'attendrons peut-être pas les beaux jours pour aller à Sidney-castle, Mr. Arnold & moi: il m'a donné sa parole pour l'entrée de l'été.

Ma mere me mande que Miss Burchell entretient une correspondance exacte avec elle: elle lui dit entre autres choses que sa tante est venue en ville solliciter une pension pour elle en sa qualité de veuve d'un Militaire, mais qu'elle ne la voit jamais; ne voulant plus avoir aucune sorte de liaison avec elle, elle lui a caché jusqu'à sa demeure. J'approuve en cela Miss Burchell. La connoissance d'une telle femme ne lui feroit pas honneur.

[Il y a ici un autre intervalle de neuf mois, pendant lequel Mistriss Arnold devient mere une seconde fois. Cet événement, avec quelques circonstances qui le précédent & le suivent, est raconté par Patty; après quoi Mistriss Arnold continue elle-même son journal.]

Le 1 Juillet 1705.

Enfin, ma chere Cécile, je puis reprendre la plume. Je viens de lire ce que Patty a écrit: elle est admirable pour les anecdotes de nourrice. Ne suis-je pas bien riche? Deux filles, toutes les deux belles comme les Graces, & de l'esprit autant que de beauté, comme vous pouvez croire!

La derniere porte le nom aimable de Cécile. Je suis fort en colere contre Mr. Arnold; à peine regarde-t-il ma petite Cis(*): il a promis toute sa tendresse à Dolly(†). J'en suis presque jalouse, au moins j'ai sujet de l'être: il est toujours avec cette enfant, & la maman est négligée.

Notre veuve commence à se réveiller. Je la croyois désormais sans courage & sans espoir; mais elle reprend une nouvelle vigueur. Elle a conçu de nouvelles espé-

(*) Cécile.

(†) Dorothée.

espérances. Sur quoi sont-elles fondées ? c'est encore un mystère. Mr. Arnold commence au contraire à s'inquiéter. Il est quelquefois triste & rêveur. Je ne fais qu'en penser. Ce n'est pourtant pas, dit-il, qu'il ait aucun doute sur le succès de cette affaire ; mais il est accablé des peines & des fatigues qu'elle lui donne, & sur-tout de courir sans cesse après les Avocats ; encore l'affaire traîne-t-elle fort en longueur : ils disent que nous n'aurons pas d'audience dans les séances du terme prochain, quoiqu'elle dût être plaidée & jugée depuis longtemps selon ce qu'ils nous avoient fait espérer auparavant.

Le 3 Juillet.

Autre sujet de chagrin, ma chère Cécile. Il n'y a pas d'apparence que j'aie voir ma mère cet été. Je m'étois pourtant arrangée pour cela. Dans ce dessein, je l'avois dissuadée de venir à Londres au printemps, comme elle le vouloit, quoiqu'elle ne fût guère en état de faire le

voyage. Je comptois les jours , & je me plaignois d'être encore en ville. J'ai demandé aujourd'hui à Mr. Arnold quand nous partirions pour Sidney-castle. Il m'a répondu qu'il craignoit de ne pouvoir pas y aller cette année , quelque envie qu'il eût de voir Lady Bidulph : il y a près de cinq ans qu'il n'a été au pays de Kent, excepté seulement de petites apparitions d'un ou de deux jours , qu'il y a faites de temps à autre , & il croit que sa présence y est nécessaire. Je crois vous avoir dit qu'il y avoit une fort jolie maison : l'endroit se nomme South-park, c'est cette terre qu'on a choisie pour mon douaire. Mr. Arnold y alloit rarement, il a toujours préféré le séjour d'Arnold-abbey. Aussi a-t-il fort négligé South-park. Lors-même qu'il y alloit , il logeoit à l'auberge , desorte que la maison n'est point meublée : il y a tout au plus une ou deux chambres habitables , à l'usage de son receveur.

Si je ne m'étois pas fait une loi de ne jamais contredire un mari aussi bon & aussi complaisant que Mr. Arnold, mais plutôt
de

de suivre sa volonté en tout, lorsqu'un devoir supérieur ne s'y oppose point, je l'aurois sûrement désapprouvé en cette occasion. Il va s'engager dans un embarras & une dépense considérables. Il veut meubler toute la maison de South-parck : il a donné des ordres en conséquence, & il espère que je m'y plairai assez pour desirer d'y passer le reste de la belle saison. Sans-doute, je me plairai par-tout où j'aurai sa compagnie, & mes deux petites pouponnes avec moi; mais il me semble aussi que l'entretien de deux maisons de campagne, est une dépense superflue, & au-dessus de notre fortune.

Je souhaite qu'il n'y entre pas d'autre motif que de l'amitié pour moi; savoir une forte raison de prudence qu'il cherche à me cacher. Peut-être craint-il que ce petit morceau de terre ne soit en peu de temps tout notre bien: en cas d'accident, il veut prévenir le sort, me rendre d'avance cette retraite agréable, & me faire choisir par goût un séjour que je dois habiter par nécessité. Si cela est, que je lui

ai d'obligations ! il n'en fait rien paroître ; je ne voudrois pas aussi risquer d'empoisonner le plaisir qu'il semble se promettre d'y goûter , en lui laissant appercevoir que j'ai le moindre soupçon des véritables raisons qu'il peut avoir d'y aller. Si nous perdons Arnold - abbey & tout le bien qui en dépend , je ne le regretterai que pour l'amour de lui.

Le 8 Juillet.

Nous partons demain pour le pays de Kent. J'ai fait mes excuses à ma mere , du mieux que j'ai pu. Mr. Arnold lui a écrit de son côté. Elle croira que nous lui annonçons notre arrivée , & elle sera fort trompée en apprenant le contraire ; pourvu encore qu'elle n'ait point de soupçons semblables aux miens : elle en seroit dans une inquiétude mortelle.

A South-park , le 12 Juillet.

Nous sommes heureusement arrivés à South-park : Mr. Arnold est plus gai : nos deux petites voyageuses ont supporté la fatigue à merveille. Je

Je ne m'étonne plus que Mr. Arnold se plaise mieux à son vieux château qu'ici. Je ferois assez de son goût : je n'en dis rien pourtant, & loin de témoigner aucune répugnance à passer ici l'été, j'affecte d'y trouver tout admirable, & je suis attentive à exalter les moindres bagatelles dès qu'elles en sont susceptibles. La maison est moderne, de bon goût, & parfaitement bien entretenue. Les chambres sont proprement garnies, sans être magnifiques : le jardin est passable. Comme tout le domaine est affermé, quelques-uns de nos fermiers nous ont cédé quelques prairies, celles que nous avons voulu, pour l'usage de notre maison. Nous sommes à un mille d'une grande ville, dans un voisinage très-peuplé & aussi agréable.

Le 20 Juillet.

SAVEZ-VOUS, ma Cécile, ce qui m'a fait regretter davantage le séjour d'Arnold-abbey ? c'est que j'avois espérance d'y voir mon aimable Mistriss Vere, au-lieu que je suis bien sûre que je ne la verrai point

ici. Je puis néanmoins m'en consoler absolument. Car nous ne pouvons avoir qu'une amie de cœur, "une confidente intime à qui nous confions nos pensées les plus secrètes, & dont la perte soit irréparable ; mais pour les amies de société, dont la compagnie ne nous est nécessaire que parce qu'on ne se suffit pas à soi-même, dont on recherche l'entretien comme un amusement dans la solitude, dont on aime la gaieté & la douceur, & que ces qualités font préférer à d'autres moins enjouées & moins aimables, on les remplace aisément. Je l'éprouve aujourd'hui. Il y a par-tout des *Mistris Vere* ; mais, hélas ! il n'y a qu'une *Cécile* !

J'ai reçu la visite de deux Dames qui m'ont plu infiniment. C'est pour la première fois que je les vois, & je desire de les revoir souvent. L'une est *Lady V...* dont vous avez oui parler autrefois. Elle est venue avec *Lord V...* *Mr. Arnold* le connoissoit déjà un peu. Leur maison n'est qu'à un mille de la nôtre. *Mylady* peut avoir quarante ans. C'est une femme d'un
abond

abondant gracieux & engageant. Je n'ai jamais vu tant de droiture, de bonté & de raison dans une même personne. Son visage annonce tout cela; & l'on peut dire que chacun de ses traits porte l'empreinte de quelque vertu. Ses manières sont unies, sans affectation, sans étude: c'est la belle nature. Elle est même si peu *façonnée*, que quiconque ignoreroit en quoi consiste la vraie politesse, la croiroit sans éducation. Elle a pourtant été élevée dans une Cour où l'on connoît les belles manières; mais une maturité de raison peu commune lui a fait préférer le ton d'une noble simplicité aux airs empruntés du grand monde. Elle a négligé le cérémonial de la Cour, pour n'apporter dans le commerce de la vie que ce bon-sens naturel qui règle ses démarches & dicte toutes ses paroles. Les loix de la décence exigeoient peut-être, m'a-t-elle dit, qu'étant si proches voisines je vous fisse plutôt ma visite; mais j'ai voulu laisser passer la foule où j'aurois été confondue parmi tant d'autres qui ne vous ont visitée que pour la cérémonie. Le bien

que j'ai appris de vous, m'a fait desirer d'être au nombre de vos intimes amies: ne regardez pas ceci, je vous prie, comme une visite de bienfaisance: je viens vous demander votre amitié, avec la plus forte envie de la cultiver.

Elle m'a fait ce compliment avec tant de franchise, que je le crois sincère, quelque flatteur qu'il soit. Je me persuade aussi que la manière dont j'ai tâché de répondre à une prévenance si cordiale, n'aura point diminué la haute opinion qu'on lui a donnée de moi.

Lord V... un peu plus âgé que Mylady, est sans façons comme elle, avec cette différence néanmoins, qu'il porte quelquefois la franchise jusqu'à la simplicité, au-lieu qu'elle a trop d'esprit & de bon-sens pour tomber dans ce défaut. Du reste, il est aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas: il porte dans un corps sain une ame sans malice & toujours contente.

L'autre Dame qui m'est venue voir, vit retirée dans un petit Bien qu'elle a près d'ici. Elle se nomme Mistriss Gerrarde. C'est

C'est la plus belle femme qu'on puisse voir. Figurez-vous une veuve de vingt-fix ans au plus : une taille faite à peindre, un peu au-dessus de la médiocre, pleine de grace & de majesté : une figure qui, quoique peut-être moins régulière, n'en plait que davantage, & passera toujours pour une beauté même aux yeux des femmes qui n'ayant plus de prétentions, se croient en droit d'apprécier les autres. Je suis persuadée que les qualités de l'esprit répondent aux graces de la personne ; mais je l'ai vue si peu de temps que je n'en puis pas juger. Il n'y avoit pas encore une heure qu'elle étoit avec moi, lorsqu'on m'a annoncé Lady V..., & elle m'a laissée avec ma nouvelle compagnie. Cette courte visite a pourtant suffi pour me faire connoître qu'elle a beaucoup de vivacité & une humeur aussi amusante qu'il se puisse. Elle m'a invitée à dîner demain à sa cabane, comme elle dit ; je l'aime trop pour la refuser.

J'ai dessein de me faire deux amies intimes de ces deux femmes charmantes. Je
crois

crois devoir les distinguer de la foule qui m'est venue complimenter à mon arrivée. J'irai voir les autres comme il convient , & j'aurai soin d'entretenir un commerce particulier avec celles-ci.

Mr. Arnold m'a dit qu'elles lui avoient plu infiniment toutes les deux , mais il donne la préférence à Lady V... Il ne l'avoit jamais vue auparavant , quoiqu'il connût un peu Lord V... Du reste nous sommes aussi étrangers ici l'un que l'autre : il m'a témoigné combien il étoit content que , dans le grand nombre de visites que nous avons reçues , j'aie distingué quelques personnes capables de me rendre ce séjour agréable.

Le 21 Juillet.

Nous avons dîné aujourd'hui chez Miss Gerrarde , comme nous le lui avions promis. Ce qu'elle nomme sa cabane , en a assez l'air en dehors ; mais l'intérieur ressemble plutôt à un palais. On ne peut rien imaginer d'aussi propre , d'aussi élégant , d'aussi richement meublé : tout y est
de

de la plus grande magnificence. Les chambres à coucher sont meublées d'une superbe Indienne, & la salle de compagnie du plus beau satin des Indes. Cette petite Terre se nomme Ashby. Son mari en avoit fait l'acquisition quelque temps avant de mourir, & il la lui a laissée; mais elle y a fait depuis des augmentations considérables, & elle a employé à l'améliorer une partie d'une riche succession dont elle vient d'hériter.

Nous avons été régales d'une maniere splendide, même avec profusion, quoiqu'il n'y eût point d'autre compagnie que Mr. Arnold & moi. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Mistriss Gerrarde, que si elle traitoit toujours aussi magnifiquement, elle m'obligeroit à la voir moins souvent que je ne voudrois. En vérité c'est là tout ce que j'ai trouvé à redire dans la maniere dont elle nous a reçus: tout le reste m'a plu extrêmement. Il faudroit être bien maussade, pour n'être pas enchanté lorsqu'on nous témoigne tant d'estime. Mistriss Gerrarde a paru uniquement oc-
cu-

cupée de ce qui pouvoit nous faire plaisir : ses façons s'accordoient avec ses paroles , pour nous faire connoître l'envie qu'elle avoit de nous bien recevoir. Peut-être n'a-t-elle pas cette politesse exquise que donne une éducation plus brillante que celle qu'elle semble avoir eue ; mais on en est amplement dédommagé par un enjouement gracieux , un jargon amusant , des saillies , & sur-tout une vivacité naturelle qui donne un air d'esprit à tout ce qu'elle dit , & que la plupart des personnes qui la voyent , prennent pour de l'esprit même.

Le 24 Juillet.

J'AI rendu la visite à Lady V... J'en suis enchantée : cette seconde entrevue ajoute encore à l'idée que j'en avois conçue au premier abord. Mr. Arnold m'accompagnoit ; mais comme Mylord n'étoit pas au logis , il est allé se promener aux environs du château , & nous a laissées toutes deux seules. Nous avons eu un long tête-à-tête. C'est une femme admirable , d'un sens si droit
&

& si judicieux, d'une si grande délicatesse de sentiment, d'une affabilité si aisée, que je ne suis pas surprise que Mylord l'adore. Elle me témoigne une tendre amitié. Je crois que, quand je serois sa fille, elle ne pourroit m'aimer davantage. J'en suis pénétrée d'amitié & de respect pour elle, & excepté ma Cécile, je ne fais point de femme au monde que j'estime plus que Lady V... Elle aime à s'occuper utilement: elle excelle dans la broderie, toute sa maison en fait preuve. Il n'y a point d'appartement où il n'y ait quelque chef-d'œuvre de ses mains, soit lit, chaise ou tapis. On y voit des morceaux de tapisseries où la richesse de l'invention n'est point au dessous de la finesse du travail: ce sont des paysages charmans, imités d'après nature avec autant de goût que de vérité. Elle dit que si je veux lui permettre d'apporter son ouvrage avec elle, elle viendra volontiers passer toute la journée chez moi, aussi longtemps que je serai sa voisine.

Je suis charmée que Mr. Arnold ait songé à venir à South-park. Une connoissance
ce,

ce , comme celle de Lady V... , est un trésor. Que je me fais bon gré d'avoir surmonté la petite répugnance que j'avois pour ce séjour. Je ne prévoyois pas y trouver deux amies aussi aimables : car je joins le vif enjouement de Mistriss Gerrarde à la douce raison de Lady V... Je commence à oublier Arnold-abbey : le souvenir des personnes que j'y ai vues me devient chaque jour plus indifférent ; & , à dire vrai , je ne regrette que Mistriss Vere & le charmant Doyen.

Le 4 Août.

L'AMITIE' de Mistriss Gerrarde est gênante ; elle veut que je ne sois qu'à elle ; elle gronde si je ne la vois pas tous les jours : c'est un petite tyrannie. Elle est sur-tout extrêmement jalouse de Lady V... avec qui j'entretiens un commerce plus intime. Elles se connoissent , mais il n'y a pas de liaison fort étroite entre elles. Mistriss Gerrarde dit que Mylady est une trop grande travailleuse pour elle ; & que , comme elle n'a pas elle-même une si grande
fu.

fureur pour le travail, elle ne peut pas souffrir des gens qui ont toujours l'aiguille à la main. Elle aime réellement mieux les cartes que son ouvrage. Je m'en suis apperçue plus d'une fois. Elle nous presse souvent, Mr. Arnold & moi, de faire une partie de piquet avec elle : quand je suis chez elle, je ne puis pas la refuser : mais chez moi je prends pour l'ordinaire un livre, tandis que Mr. Arnold fait sa partie, & je les laisse jouer & contester tant qu'ils veulent : car ils ne s'accordent pas toujours, & lorsqu'ils me prennent pour leur juge, je prétexte de ne pas savoir assez le jeu pour décider des coups. Au premier jour, ou plutôt à la première nuit, je n'attendrai pas la fin du jeu pour m'aller coucher. Elle aime à veiller fort tard, & cela me dérange. Comme elle demeure fort près de nous, son équipage la vient chercher quand elle veut, & elle ne se fait point de scrupule de rentrer à toute heure de la nuit. C'est dommage qu'une aussi aimable femme ait un penchant si fort pour un amusement frivole, qui la prive des plaisirs

plus raisonnables. Je vois que c'est-là son foible. Heureusement l'intérêt y entre pour peu de chose : elle ne joue qu'une bagatelle , & seulement encore dans notre petite société : je lui dois cette justice. Mais ce qui n'est aujourd'hui qu'un divertissement innocent peut devenir une passion violente, capable de la ruiner.

Le 12 Août.

JE n'ai jamais été si déconcertée qu'aujourd'hui, & vous serez surprise quand je vous dirai par qui ; par Lady V., par elle-même, toute charmante & bonne qu'elle est. J'ai passé la journée chez elle ; Mr. Arnold étoit engagé ailleurs.

Nous étions toutes les deux à travailler dans la salle de compagnie. Après un silence assez long, elle m'a regardée avec un sourire tendre & gracieux, dont je n'ai pu manquer de m'appercevoir, car au même instant je levois les yeux pour la regarder, & elle m'a dit : Ma chere Mistriss Arnold, je songeois tout à l'heure que je me suis flattée quelque temps de l'espérance

ce

ce d'être votre parente, quoique peut-être vous ne l'avez jamais su. Ces paroles dont je ne comprenois pas le sens, m'ont rendue toute confuse. C'auroit été beaucoup d'honneur & de plaisir pour moi, ai-je répondu : j'ignore pourtant comment cela eût pu arriver. Je vous demande pardon de ma curiosité, continue-t-elle, mais permettez-moi de vous faire une question : Mr Arnold n'a-t-il pas été bien près de perdre le bonheur dont il jouit à présent ? Je sentoís que la rougeur me montoit au visage à mesure qu'elle parloit... Il est vrai, Madame, dis-je presque en tremblant, il y a eu quelques propositions de mariage entre moi & un autre Monsieur. Je suis fâchée d'en avoir parlé, reprend Mylady voyant ma confusion, & je vous en fais mes excuses sinceres ; mais comme je n'ignorois pas cette affaire lorsqu'elle se traitoit à Londres, & que Mr. Faulkland est mon parent, j'espere que vous ne vous offenserez pas de mon indiscretion. Je vous avoue que l'intérêt que j'y prends me donne une curiosité que vous seule pouvez sa-

tisfaire; & je n'insisterois pas, si je n'étois sûre que vous avez le cœur & l'esprit trop bien faits, pour prendre en mauvaise part cette petite liberté. Mylord étoit à Londres, lorsque Mr. Faulkland y arriva, & qu'il lui fut permis de vous faire sa cour. Ils étoient si intimes amis l'un & l'autre, que Mr. Faulkland n'eut point de peine à lui découvrir sa passion pour vous, en lui disant qu'il avoit tout lieu de croire qu'il seroit agréé: il lui fit en même temps un portrait de la personne & du caractère de son amante, dont j'ai reconnu depuis l'exacte vérité.

Quand Mylord fut de retour à V... hall presque aussi-tôt après que Mr. Faulkland lui eût fait cette confidence, il se hâta de m'en faire part. J'appris avec plaisir l'alliance que mon cousin Faulkland se proposoit de faire: nous nous réjouissions de son bonheur, & nous songions à lui écrire pour l'en féliciter, lorsque nous reçûmes une lettre qui trompa toutes nos espérances: elle étoit fort courte. Il disoit à Mylord, en quatre lignes d'un style coupé
qui

qui annonçoit le trouble de son cœur. „ Je
 „ ne dois plus penser à Miss Bidulph. On
 „ m'a fait un crime d'une pure indiscre-
 „ tion. Etant banni de la présence de cel-
 „ le que j'adore, je vais m'exiler de l'An-
 „ gleterre, peut-être pour toujours.

Voilà toute sa lettre, qui m'est restée
 gravée dans la mémoire. Nous recevons
 assez souvent de ses nouvelles; mais loin
 de nous avoir donné aucun éclaircisse-
 ment sur cette affaire, il ne nous en a ja-
 mais parlé. Je n'ai point été à Londres
 depuis ce temps; Mylord y passe quel-
 ques semaines de temps à autre: il n'a ja-
 mais pu parvenir à percer ce mystère.
 Des amis qui ont su que le mariage avoit
 manqué, lui ont dit que personne n'en a-
 voit pu deviner les véritables raisons. Ce
 n'est pas qu'on n'en ait jase, & qu'on n'ait
 tenu beaucoup de mauvais propos à ce su-
 jet: les uns vous ont donné le tort, les
 autres ont accusé Mr. Faulkland; mais je
 suis convaincue que personne ne fait enco-
 re le vrai motif de cette rupture. Main-
 tenant, ma chere, si ma curiosité est à

contre-temps, & si vous jugez qu'il ne soit pas à propos que je sache les raisons que vous avez eues de rejeter les propositions de mon cher parent, supposez que je n'ai rien dit, & croyez que ce qui vous semblera le mieux me fera le plus agréable: Voulez-vous bien prendre ce livre & lire tandis que je travaillerai? je m'assure qu'il fera de votre goût.

Quoique Mylady m'offrît un prétexte honnête de me dispenser de lui répondre, je n'ai pas voulu m'en prévaloir. Je n'ai pas cru non plus qu'il me fût permis de révéler une affaire à laquelle je n'étois pas la plus intéressée: quand j'aurois pu être indiscrete à mon égard, & dire mon secret, il ne me convenoit pas de divulguer celui de Miss Burchell. Je lui ai donc dit en termes vagues que, quoiqu'il y eût une grande disproportion entre Mr. Faulkland & moi, & qu'il pût prétendre à une alliance préférable pour lui à tous égards, cela n'avoit pourtant fait aucune difficulté entre nous; que ma mere ayant appris qu'il avoit eu récemment une galanterie

terie avec une personne de façon , elle avoit été dégoûtée de lui au point de ne pouvoir se résoudre à me permettre d'épouser un homme qui n'étoit pas encore maître de ses passions : voilà l'unique raison qui m'a empêchée d'accepter un parti d'ailleurs si honorable pour moi , & irréprochable de tout autre côté.

Je suis charmée que ce ne soit que cela , reprend Mylady en souriant. Je ne crois pas Mr. Faulkland capable d'une bassesse : il est jeune & il peut bien faire des folies comme les autres , quoique je me persuade qu'il en fait moins que les autres. Je ne doute point au reste que Lady Bidulph n'ait eu les plus fortes raisons de prudence d'agir comme elle a fait. Elle ne pouvoit apporter trop de précautions pour vous choisir un mari digne de vous ; & quel que soit le sort de Mr. Faulkland , j'espère que le vôtre est heureux. Lady V... m'a fixée en prononçant ses derniers mots ; & malgré la tendresse de ce regard , il m'a semblé qu'elle doutoit de mon bonheur , du moins qu'elle vouloit que je le lui confir-

masse. J'ai faisi cette occasion de lui dire ce que je pensois de Mr. Arnold. Oui, Madame, je suis heureuse, lui ai-je dit, & aussi heureuse qu'on peut l'être avec le meilleur des hommes: mon cœur n'a rien à desirer. J'en suis charmée, dit-elle avec vivacité; puis en me prenant la main: Ne vous imaginez pas, ma chere Mistriss Arnold, que ce soit uniquement par curiosité que j'aye entamé cette conversation: ce feroit un motif bien peu raisonnable; vous m'en blâmeriez au fond du cœur & vous auriez raison, quoique vous ayez eu la complaisance de satisfaire à toutes mes demandes. J'ai agi, dans tout ceci, par un motif plus fort. Quel est-il, Madame? J'avois peur qu'elle ne voulût pas me le dire: l'impatience & l'inquiétude m'engageoient à la presser de parler... Ne vous allarmez pas, voici tout ce que c'est. Une tante de Mr. Faulkland vient de mourir, & lui a laissé un bien considérable dont il doit venir prendre possession, autrement je ne crois pas que nous l'eussions revu de longtemps en Angleterre. Mylord a reçu
der-

dernièrement une lettre de lui : il étoit alors à Turin, où il a trouvé mon fils aîné qui voyage depuis quelques années : il a des lettres à nous remettre de sa part ; & dès qu'il fera de retour il compte s'acquitter de sa commission, & venir passer un mois avec nous. J'ai cru devoir vous annoncer son arrivée, afin que vous ne fussiez point surprise de le voir ici au premier jour ; car nous l'attendons à toute heure.

J'ai remercié Mylady de sa précaution obligeante, quoique je prévisse que cet incident me causeroit peut-être du chagrin dans la suite, & me mortifiât dès à-présent. J'ai dit que j'étois fort éloignée de chercher à renouveler connoissance avec Mr. Faulkland, que je n'avois pourtant pas de raisons d'éviter sa présence. Sans-doute vous n'en avez point, reprend vivement Lady V..., comme si elle eût craint que je ne m'excusasse de le voir ; mais vous auriez pu néanmoins être surprise d'une rencontre si imprévue. Puis elle a changé de discours.

Nous avons passé le reste de la journée

fort agréablement. Je ne puis assez admirer ce fond inépuisable de raison & de connoissances utiles qu'elle possède.

Mr. Arnold n'est rentré que fort tard. Il se plaint de se trouver engagé, malgré lui, dans une société de buveurs. Cependant je suis tranquillé, sa sobriété naturelle le préservera du mauvais exemple. D'ailleurs ces fortes de connoissances ne sont pas de son goût; & je le plains d'être quelquefois obligé de boire un peu plus qu'il ne voudroit : car à la campagne, il n'est guere possible de s'en dispenser, sans paroître singulier.

Le 22 Août.

JE n'ai point été surprise, j'y étois préparée, & cependant j'ai encore été déconcertée : la présence de Mr. Faulkland a fait cette impression sur moi, toute prévenue que j'étois. Mylord nous avoit invités, Mr. Arnold & moi. Il se promenoit dans le parc avec une partie des conviés, en attendant le dîné, & il n'est revenu qu'au moment de se mettre à table.

La

La compagnie étoit fort nombreuse, dé-
forte qu'avant que Mr. Faulkland fût en-
tré, la salle étoit si pleine, qu'à peine y
pouvoit-il une ou deux personnes de plus.
Il a fallu se ferrer pour lui faire place : ce
petit dérangement m'a donné le temps de
me remettre du léger embarras que m'a-
voit causé son entrée. Je suis sûre que
personne ne s'en est apperçu : car le dîné
étant déjà servi, il a fallu sortir de l'ap-
partement où nous étions pour passer dans
la salle à manger, ce qui n'a pu se faire
sans quelque sorte de tumulte, à cause du
grand monde. Pendant la table chacun
parloit de son côté, comme il arrive dans
ces sortes de repas si nombreux ; & on n'a
rien dit de particulier. Lady V... s'est
levée & est sortie : toutes les Dames l'ont
suivie. J'ai observé que pendant le repas
elle lançoit de fréquentes œillades à Mr.
Faulkland : comme je n'ai point regardé
celui-ci, j'ignore s'il y répondoit. Nous fi-
nissions de prendre le café, lorsque qua-
tre Messieurs, quittant leur compagnie,
sont venus nous joindre. C'étoient Mr.
Faulk-

Faulkland, Mr. Arnold, & deux autres. Mylord s'amuse volontiers à boire, en conversant avec ses amis après le dessert; aucun de ces quatre Messieurs, je crois, ne se soucie de cet amusement. Nous étions assises, Lady V... & moi, sur un sofa. J'appelle Mr. Arnold & lui dis de s'asseoir entre nous deux. Mr. Faulkland s'approche alors de moi, & d'une distance respectueuse il me demande pour la première fois des nouvelles de Lady Bidulph & de Sir George, me disant qu'il avoit envoyé chez celui-ci à son arrivée à Londres, & qu'on avoit répondu qu'il étoit à Sidney castle. Après quelques propos plus indifférens, il prend une tasse de Café, & va se mettre près d'une fenêtre assez éloignée de moi. Mr. Arnold me demande à l'oreille si je connoissois Mr. Faulkland. Je lui dis seulement que je l'avois connu autrefois. Je n'ai point eu d'autre conversation avec Mr. Faulkland, de tout le reste de la soirée: il a rejoint Mylord & les autres qui étoient dans la chambre voisine, & je ne l'ai plus revu.

Cé.

Cécile, vous me croirez, si vous voulez; & je pense que vous ne doutez pas de mon ingénuité. Je puis donc vous assurer que Mr. Faulkland m'est à présent tout aussi indifférent qu'aucun autre homme que je connoisse. Le temps, le devoir, & les efforts peut-être plutôt de l'honneur que de la vertu, avoient déjà étouffé une inclination à laquelle la prudence m'avoit empêché de me livrer, lorsqu'elle n'avoit rien que de légitime. Aujourd'hui j'ai un bouclier qui me rend invulnérable à tous les traits d'un amour étranger: c'est mon affection tendre pour un mari qui m'adore. Cela seul me rassure contre tous les sujets de crainte qui me pourroient venir de ce côté-là. Je n'oserois pourtant pas nier que je ne sois un peu alarmée des entrevues fréquentes que je ferai obligée d'avoir avec Mr. Faulkland, pendant son séjour à V... hall. J'espère à la vérité, & il est raisonnable de le supposer, qu'il n'a pas plus d'amour pour moi que je n'en ressens pour lui. Ne seroit-il pas étrange qu'un jeune homme

com.

comme lui, eût eu assez de foiblesse ou de force pour entretenir pendant deux ans une passion vaine, & sans la moindre espérance? Tout l'engageoit à m'oublier: il ne m'a point vue pendant ce long intervalle, & il n'a pas manqué d'objets plus dignes de le captiver. Ainsi je ne doute nullement que je ne sois aussi indifférente à son cœur, qu'il l'est au mien. Malgré cela, j'ai encore quelque inquiétude. La moindre bagatelle m'allarme. J'ai une délicatesse dont je ne suis pas maîtresse, qui a toujours été pour moi une source de tourmens réels ou imaginaires. Je ne saurois me faire à l'idée d'être dans une nécessité indispensable de me rencontrer quelquefois, & de converser avec un homme qui n'ignore pas que je l'aimai. Ne lui aurois-je laissé appercevoir qu'une fois ma foiblesse pour lui, c'en feroit assez pour que je craignisse de le revoir.

Encore si Mr. Arnold savoit nos premières amours. Mais il les ignore; & lorsque j'avois tant de peur qu'il soupçonnât la moindre circonstance de cette affaire,

je

je me flattois de ne revoir jamais Mr. Faulkland, au moins de n'être jamais obligée de renouveler connoissance avec lui. Je voudrois à-présent avoir suivi le conseil de ma mere, & lui avoir découvert alors naïvement ce fatal secret. Ah! ma chere Cécile, si les moindres fautes contre la candeur, qui nous semblent une prudence discrète, nous causent des remords, qu'est-ce donc de ceux dont la vie est une dissimulation continuelle! Je sens que mon cœur seroit plus à son aise, si Mr. Arnold étoit instruit de ma premiere inclination; je parlerois à Mr. Faulkland avec cette liberté qu'on a avec un ami ordinaire.

Je voudrois que Mr. Arnold me questionnât à son sujet; que par des demandes relatives à mes anciennes liaisons avec lui, il me donnât occasion de lui dire toute cette affaire. Mais il n'y pense plus: la question qu'il m'a faite chez Lady V... étoit sans dessein, & il ne m'en a pas reparlé depuis.

Vous rirez peut-être quand je vous dirai que je n'ose pas en parler la premiere.

Mr.

Mr. Faulkland passe avec raison pour un cavalier accompli tant pour les graces de la figure que pour les qualités de l'esprit & du cœur: dire que je l'ai refusé, cela auroit un certain air de vanité tout-à-fait hors de mon caractère. D'ailleurs ce début m'entraîneroit, comme nécessairement, dans des explications que je dois éviter: il faudroit faire mention de Miss Burchell, & rappeler une histoire défavorable aux personnes qui s'y trouvent compliquées: si je tais ce point & qu'il s'en apperçoive, il pourra s'offenser d'une pareille réserve: un mari a droit à une confidence entière. Que fais-je enfin si dans la maniere dont je me suis comportée dans toute cette affaire, il n'y a point quelque circonstance capable de choquer sa délicatesse. En un mot je suis dans un embarras cruel. J'ignore ce que je dois souhaiter. Je ne souhaite rien: je m'abandonne à ma destinée, me reposant du reste sur la pureté de mon cœur & la droiture de mes intentions.

Le

Le 26 Août.

AH! Ma chere, je tremble que Mr. Arnold ne vienne à découvrir un secret que je n'ose lui révéler. Il y a des langues si indiscrettes! Doit-il l'apprendre d'une autre que de moi? Il m'en fera des reproches amers. J'aurai manqué de confiance à son égard: je ne lui en ai jamais rien dit, pas même depuis que Mr. Faulkland est notre voisin. Que pourrai-je alléguer pour mon excuse? Je suis bien persuadée qu'il ne formera pas de soupçons injurieux, mais mon silence fera contre moi: cette malheureuse circonstance peut me perdre dans son esprit, & envenimer une histoire d'ailleurs fort innocente de mon côté. Que ne lui en dis-je assez, à la premiere question qu'il me fit, pour exciter sa curiosité! Que ne m'en demanda-t-il davantage!.. Qui pourroit donc le lui dire? Il n'a vu Mr. Faulkland que par hazard, & ils se sont quittés d'abord. Quoi qu'il en soit, plaise au Ciel que cette affaire ne fasse point d'impres-

sion fâcheuse sur lui ! Je voudrois que Mr. Faulkland fût à cent milles de V... hall ! Que je trouve Mr. Arnold changé depuis son arrivée !.. Il me semble d'une froideur... peut-être n'est-ce qu'une imagination ? Je l'espere... non, je ne m'y trompe pas : il est changé à mon égard. Ses regards ne sont plus si tendres : sa voix ne m'est plus douce : il n'a plus cet empressement affectueux qu'il me témoignoit auparavant.. mais j'attribue à un refroidissement, ce qui peut n'être que l'effet de son tempérament naturel. Un homme n'est pas toujours passionné : un mari est-il un amant ? Hélas ! quel supplice pour moi, de penser que Mr. Arnold doute peut-être de la sincérité de mon attachement pour lui. Je préférerois la mort à cet état d'incertitude. Qu'il me traite durement, à la bonne heure : si c'est là son caractère, je m'y soumets. Je serois bien malheureuse ; mais est-il un malheur plus grand que celui d'être soupçonnée d'infidélité ?

Le 30 Août.

Je n'ai point de vaines terreurs : mes craintes sont des présages certains des maux qui m'attendent. Mr. Arnold... hélas ! ma chère Cécile ! Mr. Arnold n'est plus le même. La froideur a succédé à l'amour : au lieu de cette douce complaisance & de ces attentions fines dont j'étois enchantée, ce n'est plus qu'une cruelle indifférence qui me désole. Quel changement ! Mais quelle en est la cause ? Il la cache au fond de son cœur : c'est un mystère affreux que je ne puis percer. Surement il a des soupçons ; ce ne peut être que cela. On lui aura fait de mauvais rapports. On lui aura dit que Mr. Faulkland m'a aimée, que j'ai été sur le point de l'épouser. Que ne m'en parle-t-il ? Je languis de le tranquilliser là-dessus. Que ne m'en donne-t-il l'occasion ? Je ne saurois me déterminer à en parler la première. Quoi ? après un silence de deux ans... N'aurois-je pas l'air de venir m'accuser à lui ? M'accuser, & de quoi ? Je ne me reproche rien.

Le 1 Septembre.

Je ne suis plus dans l'incertitude. Ah! Cécile, que n'y suis-je encore! Enfin je fais la cause du changement cruel de Mr. Arnold. Ce jour me l'a apprise. Quel excès de malheur! Jour fatal! Secret affreux, que je voulois savoir, & que je voudrois ignorer!

Mr. Arnold est parti ce matin à cheval, disant qu'il alloit dîner chez un ami à quelques milles d'ici, & qu'il ne reviendrait que fort tard.

A peine étoit-il parti qu'une Dame de ma connoissance est venue m'inviter à aller le soir à la Comédie. Vous saurez que nous avons, depuis quelque temps, une troupe de Comédiens dans le voisinage: on devoit jouer pour le bénéfice d'un de la troupe, & l'on desiroit que j'y contribuasse. Je me suis rendue à cette raison, quelque peu de goût que j'aie pour cette sorte d'amusement, sur-tout à la campagne, moi qui n'y vais que rarement en ville.

La Dame qui m'avoit invitée vient me
prendre

prendre à l'heure marquée : son mari étoit avec elle. Je monte dans leur carosse, & nous arrivons. La salle où l'on avoit dref-fé le théâtre, étoit auparavant une gran-de école; & avec la gallerie qu'on y avoit construite, elle pouvoit contenir aisément trois cens personnes. La Comédie que l'on alloit jouer avoit été demandée par quel-ques femmes de la premiere distinction, qui, fort portées pour l'acteur au profit duquel l'on jouoit, avoient fait inviter tout ce qu'il y avoit de mieux aux envi-rons, de sorte que la salle étoit aussi pleine & l'assemblée aussi brillante qu'elles pou-voient l'être. Il nous falloit traverser tout le parterre pour atteindre nos places qui étoient près du théâtre. Nous y arrivons enfin avec beaucoup de peine. Le pre-mier objet que j'apperçois en jettant un coup d'œil sur le parterre, c'est Mr. Faul-kland, qui me salue de loin sans faire au-cun mouvement pour s'approcher de moi.

Tout va bien jusqu'à la fin du quatrieme acte. La toile tombe pour changer les dé-corations, & à peine est-elle tombée qu'on

entend crier au feu. Le théâtre avoit été élevé à la hâte, & les charpentiers avoient laissé des coupeaux dans un petit endroit, derrière le théâtre, que l'on avoit converti en chambre, afin que les acteurs pussent s'y habiller commodément. Un enfant de la troupe ayant trouvé une chandelle, avoit fait un monceau de ces coupeaux, & y avoit mis le feu. La flamme se communique d'abord à quelques planches seches qui étoient dans la chambre, puis à la chambre même. Quelques personnes averties par le bruit du bois qui brûloit, ouvrent la porte, & aussi-tôt la flamme élancée avec violence, prend d'abord à la toile, & dans un instant toute la scene est en feu.

Je n'entreprends pas de vous décrire la terreur & la consternation de ces pauvres gens, qui voyoient leurs habits & leurs décorations en cendres, & leur vie en danger. Les femmes sur-tout jettent des cris horribles, & toutes éperdues elles se précipitent du théâtre dans le parterre. Le trouble & le danger ne leur laissent voir que ce moyen de se sauver, quoiqu'il y eût une
porte

porte derriere le théâtre, par où elles pussent plus facilement échapper aux flammes.

L'épouvante devient générale. Tout est en confusion. La maison étoit presque toute de bois, & l'on s'attendoit à la voir d'abord réduite en cendres. On se jette les uns sur les autres, & à force de se hâter, on s'empêche mutuellement de fortir, & l'on ne songe pas à éteindre l'incendie.

Saisie de crainte & d'horreur, je perds l'usage de mes membres, j'ai à peine la force de fuir: la flamme avoit gagné le bord du théâtre, dont j'étois peu éloignée: Je me sens déjà brûlée par l'ardeur du feu; mais chacun ne songe qu'à soi, & je reste presque sans secours.

Ma compagne étoit aussi effrayée que moi; elle avoit plus de courage, étant avec son mari. Il la prend par le milieu du corps, l'enleve au dessus des bancs qui étoient fort hauts, & avec son autre main il m'aide, autant qu'il peut, à me sauver. Mais les forces me manquent: la frayeur & la précipitation me font tomber entre deux bancs, & je me démets la cheville

du pied. Il veut envain me relever, chacun se poussant avec violence, la foule se jette entre nous deux, & je suis obligée de quitter sa main. Ma frayeur redouble, je m'évanouis, tant par la crainte du danger que par l'excès de la douleur que je ressentais.

Mr. Faulkland me trouve dans ce triste état, & me prend entre ses bras. J'avois perdu ma compagnie. La Dame, avec qui j'étois venue, avoit eu de la peine à se sauver elle-même avec l'aide de son mari; & tout ce qu'il avoit pu faire pour moi, ç'avoit été de crier à ceux qui l'entouroient de ne me pas laisser périr.

L'air me fait bientôt revenir. Je regarde autour de moi. Je me vois assise sur des planches, à quelque distance de la loge en feu, appuyée sur Mr. Faulkland qui me soutenoit, & environnée de deux ou trois autres qu'il avoit appelés à mon secours.

Je sens que je lui dois la vie, mais dans le trouble où je suis, je ne songe pas à l'en remercier.

Il me dit (si je l'ai bien compris) qu'au
mo-

moment que le feu avoit pris, il se trouvoit derriere le théâtre à parler à quelqu'un; qu'aux cris qu'il avoit entendu, il avoit volé au parterre pour secourir, autant qu'il pourroit, les Dames qui étoient en danger (il ne pensoit pas à moi en particulier); qu'il étoit arrivé au moment de ma chute, lorsque je m'évanouissois, & que le Monsieur qui étoit avec moi crioit au secours, & se fauvoit lui-même au plus vite.

Revenue à moi-même, je me trouve offensée de la présence de Mr. Faulkland, quelques obligations que je lui eusse. Pour m'en délivrer je lui dis que j'avois vu plusieurs femmes de ma connoissance qui étoient en danger, & pour qui j'étois dans une inquiétude mortelle, que je le priois de retourner à la loge, & de voir si tout le monde s'étoit sauvé; que tandis qu'il y iroit, je tâcherois de gagner la maison la plus proche, à cent pas, avec l'aide de ceux qui étoient autour de moi, & qui ne me refuseroient pas leur assistance; que delà j'enverrois quelqu'un chez moi,

pour dire qu'on se hâtât de m'amener mon équipage: je l'avois mandé pour la fin de la Comédie. Il insiste pour que je lui permette de m'accompagner jusqu'à cette maison, je le refuse; il me confie à deux femmes, & à un homme, qui n'étoient venus-là que pour voir l'incendie.

Malgré le secours qu'ils me donnoient, j'avois encore bien de la peine à me traîner; car mon pied me faisoit une douleur extrême. Je gagne néanmoins la maison; c'étoit une auberge. Toutes les chambres étoient pleines; mais l'hôtesse a compassion de l'état où elle me voit, & m'aidant à monter l'escalier, elle me met dans sa chambre même. Je lui demande un verre d'eau, on me l'apporte; je lui dis ensuite d'envoyer quelqu'un chez moi à South-park, à un mille seulement, dire que l'on n'amene d'abord mon équipage.

Tandis qu'elle descend pour exécuter ce que je venois de lui dire, je me traîne moi-même, comme je peux, jusqu'à une chaise qui étoit auprès de la cloison. J'entends sonner. Un valet entre, & me de-
man-

mande si j'ai besoin de quelque chose ; je lui dis , non. Il sort & entre dans la chambre voisine , où il fait la même question : alors j'entends une voix que je reconnois être celle de Mr. Arnold , qui demandoit si l'on avoit trouvé ses gens. Le valet répond qu'on ne les a point trouvés. Hé bien , reprend Mr. Arnold , dites à votre maîtresse qu'elle m'obligera de me prêter sa voiture pour reconduire Madame chez elle. Le valet descend aussi-tôt. Moi , sans réfléchir que Mr. Arnold étoit avec une Dame (& il ne me venoit pas dans l'idée que ce fût un tête-à-tête , ou rien de semblable) , je me leve de dessus ma chaise pour aller à lui ; mais n'ayant pas la force de marcher , je suis obligée de ramper pour ainsi-dire en m'appuyant avec les deux mains , le long de la cloison. A peine ai-je fait deux pas , qu'une tendre exclamation de Mr. Arnold m'empêche d'aller plus loin. Mon amour , disoit-il , votre cœur palpite encore ; vous n'êtes pas tout-à-fait remise de votre frayeur. Une voix de femme , que je ne reconnois pas d'abord , lui répond

pond avec la même tendresse & assez bas, mais élevant le ton elle ajoute : Savez-vous que votre femme étoit à la Comédie. Non, dit Mr. Arnold, & j'espere qu'elle ne m'aura pas vue. Je l'espere aussi, replique Mistris Gerrarde (je l'avois reconnue lorsqu'elle avoit élevé la voix), peut-être ignoroit elle même que vous deviez y aller, & elle fera déjà rendue au logis pour vous y attendre. Quoique Mr. Arnold, surpris d'apprendre que j'étois à la Comédie, n'ait paru d'abord inquiet que de savoir si je l'avois vu, il a cependant eu ensuite la bonté de n'être pas indifférent sur mon sort, & de demander si je m'étois heureusement sauvée. Je m'étonne, dit-il, que je ne l'aye pas vue, je souhaite qu'elle n'ait eu aucun mal. Vraiment vous vous intéressez beaucoup à sa conservation, repart Mistris Gerrarde d'un ton agaçant ; j'en ai vu un autre qui peut-être y prenoit encore plus de part que vous.... La conversation commençoit à devenir critique pour moi, mais je n'ai pu en entendre davantage. J'en ai été empêchée par l'hôtesse, qui est entrée

trée dans ma chambre, pour savoir comment je me portois, si je sentoís toujours la même douleur, & si je ne voulois rien prendre.

J'en avois assez entendu pour croire que ma présence feroit importune à Mr. Arnold, & à celle qu'il nommoit son amour. Loin de songer à les interrompre, je prends la résolution de n'en jamais parler à Mr. Arnold, de ne lui laisser pas même soupçonner que j'aye fait une découverte si fatale à mon bonheur, & à leur réputation.

Le valet qu'on avoit envoyé chez moi, avoit rencontré mon carrosse en chemin, on vient m'avertir qu'il m'attend à la porte. Je descends avec peine, m'appuyant sur l'hôtesse.

Je trouve Mr. Faulkland au bas de l'escalier. Il avoit bien senti que j'avois voulu me débarrasser de lui, lorsque je l'avois renvoyé à la loge, sous prétexte de secourir quelques personnes de ma connoissance; & que ce n'avoit été là qu'une défaite pour le renvoyer honnêtement; mais il étoit trop respectueux pour me résister. Je
suis

fuis fure qu'il n'étoit venu à cette auberge que pour s'informer fi mon équipage étoit arrivé , & comment je me trouvois après le terrible état où il m'avoit laiffée , en plein air , de nuit , entre les mains de deux ou trois personnes du peuple , que nous ne connoiffions ni lui ni moi. C'étoit une attention polie , dont l'humanité feule lui auroit fait un devoir. Il me dit que le feu eft éteint ; qu'il n'eft arrivé d'accident à perfonne. Il s'excufe enfuite de la liberté qu'il avoit prife de venir s'informer fi j'étois remife de la frayeur & de la trifte fituation où j'avois voulu qu'il me laiffât. Je le remercie de fa politelfe obligeante ; & au moment qu'il m'aide à monter dans ma voiture , Mr. Arnold paroît. Il étoit feul : je m'imagine qu'ayant entendu le bruit d'un équipage , il avoit fupposé que c'étoit celui qu'il avoit demandé pour Miftrifs Gerarde , & qu'il defcendoit pour voir s'il étoit prêt à la recevoir.

Nous nous reconnoiffons aufsitôt , Mr. Arnold & moi ; & quoiqu'à la feule lumiere du flambeau , je m'apperçois aifément qu'il

qu'il est aussi mécontent que surpris de cette reconnoissance. Il me demande brusquement par quel hasard il me trouve ici ? Je le lui dis en peu de mots. Il salue froidement Mr. Faulkland, qui lui rend un salut aussi sérieux, me souhaite la bonne nuit, & entre dans le carrosse du Lord V..., qui l'attendoit, me laissant avec mon mari.

Je me doutois bien, après la conversation que je venois d'entendre, que Mr. Arnold ne songeoit guere à revenir au logis avec moi, cependant je pouvois d'autant moins me dispenser de le lui proposer, que j'étois déjà dans le carrosse, prête à partir. Il répond qu'il est engagé à souper à cette même auberge avec des amis, & que probablement il ne rentrera que fort tard. Je le savois d'avance : sans l'embarasser par des questions indiscrettes, je le quitte, lui souhaite beaucoup de plaisir, & dis au cocher de me mener à South-park.

Voilà, Cécile, ma cruelle aventure de la soirée. J'en ai rassemblé les circonstances comme j'ai pu. Le trouble de mon esprit ne me permettoit pas d'y mettre plus
d'or

d'ordre... Je laisse tomber ma plume pour réfléchir à tant de maux. Mon cœur s'abîme dans lui-même. Quel silence profond! image de l'anéantissement!.. Hélas! Que n'ai-je toujours ignoré ce mystère détestable!

Est-il possible, ma Cécile, qu'un homme aussi bon que Mr. Arnold, qui m'a épousée par amour, qui pendant deux ans a eu pour moi les attentions du mari le plus tendre, se laisse enfin aller à... Je n'ose achever... je ne puis y penser sans horreur... Mille circonstances me reviennent à la mémoire, qui me convainquent trop, hélas! que je suis la plus malheureuse des femmes. Que j'étois aveugle! J'aurois dû m'en apercevoir plutôt, mais j'avois trop de confiance en lui. A présent j'ouvre les yeux: je me rappelle des traits qui me font connoître évidemment que la connoissance de Mr. Arnold & de Mistriss Gerrarde n'a pas commencé à South-park. Lady V— me demandoit un jour si, elle & moi, nous connoissions à Londres. Je dis que non. Mylord se mit à rire, & dit avec sa
fran-

franchise ordinaire : je jurerois que votre mari la connoissoit, car je l'ai vu plus d'une fois au Spectacle avec elle. Je n'en ai jamais parlé à Mr. Arnold : je n'y ai même jamais pensé depuis, tant j'avois fait peu d'attention à cette parole indiscrete!

Il est une heure après minuit. J'entends du bruit à la cour du château, c'est Mr. Arnold qui rentre. Je tremble de tout mon corps. Je crains de le voir. D'où vient cette crainte? Je ne l'ai point offensé.

Le 2 Septembre.

Mr. Arnold n'est pas monté à son appartement, aussitôt qu'il est rentré, cette nuit: il vouloit apparemment me donner le temps de me coucher & de m'endormir. Nous ne nous sommes rien dit. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. A-t-il mieux reposé? Je l'ignore. Il m'a demandé, ce matin en se levant, comment je me portois. J'ai répondu que je souffrois beaucoup: mon pied étoit prodigieusement enflé & noir. Je l'ai négligé hier au soir, j'ai eu tort. Mr. Arnold m'a dit qu'il seroit

bon de le faire voir à un Chirurgien: puis il est sorti de la chambre d'un air d'indifférence. O ma bonne amie ! que la froideur m'est étrange ! qu'elle est nouvelle pour moi ! Je n'y ai point été accoutumée , vous le savez. Faut-il qu'on y ajoute encore de la cruauté ! . . . Mais je n'y veux plus penser : loin de moi les reproches & les plaintes ; je ne les confierai qu'à vous ; à vous seule, ma bonne amie , que je puis regarder comme une autre moi-même ; à vous qui avez droit aux secrets de mon ame , en vertu de la confiance réciproque que nous nous sommes promise. Je les déposerai dans votre sein , & ils y feront comme dans mon cœur

J'ai pris mon parti. Je ne puis plus douter de l'infidélité de Mr. Arnold. Que me serviroit d'augmenter mon malheur ; d'autoriser sa conduite par de mauvaises manieres ; de lui faire des reproches pour lui donner sujet de m'en faire à son tour ? Mon silence sera plus éloquent que tout ce que je pourrois dire. Ce reproche tacite suffit à un cœur qui n'a pas
en-

encore perdu tout sentiment d'honneur.

Ce n'est pas tout. Je veux avoir soin de sa réputation, cacher au public, s'il est possible, un secret que je voudrois ignorer moi-même. J'espère au moins que sa propre imprudence ne rendra pas mes précautions inutiles. Je suis résolue de ne point rompre avec Miss Gerrarde. Tandis que nous continuerons de paroître intimes amies, les fréquentes visites que Mr. Arnold lui fera, seront moins suspectes : on y fera peu d'attention.

Comme Sir George triompheroit, s'il savoit que Mr. Arnold est mille fois plus criminel qu'on n'a fait son ami ! Quelle feroit l'affliction de ma pauvre mere à cette fatale nouvelle ! Mais je dissimulerai : plus forte, s'il se peut, que le sort qui me persécute, j'en corrigerai l'injustice. Non, ma mere n'aura point ce sujet de chagrin, ni mon frere cet objet de triomphe. L'infame secret ne fouillera point ma bouche. Qu'il meure dans mon sein : moi, j'attendrai patiemment que le temps finisse mes maux en terminant ma vie...

Mistriss Gerrarde envoye demander comment je me porte , si je n'ai eu hier aucun accident. Elle ne vient pas elle-même ! Scroit-ce le remord qui la retient ? Craindroit-elle de paroître devant moi après l'injure qu'elle m'a faite ? Non. Elle ignore que j'en sois instruite.

Ma chere & bonne Lady V... m'est venue voir aussitôt après déjeuner. Mr. Faulkland lui avoit dit mon accident. Sa tendresse m'a consolée & soulagée. Que feroit-ce , si j'avois ma Cécile ! Elle est restée deux heures au chevet de mon lit. Ses discours ont calmé mon esprit , & m'ont fait oublier les douleurs aiguës que je ressentais avant qu'elle vînt. Elle me quitte dans ce moment , & mon cœur retombé dans son accablement , revient malgré moi à l'objet de sa peine. Mr. Arnold est l'esclave de la plus artificieuse des femmes. Cette intrigue est d'autant plus dangereuse , que c'est la première qu'il a de cette nature , & que celle qui le captive est plus habile dans l'art de séduire. Ciel ! en quelles mains suis-je tombée ! Mistriss Gerrarde

a sûrement appris mon histoire; c'est elle qui l'a contée à Mr. Arnold; & de quelle maniere affreuse ne l'a t-elle pas représentée, si j'en dois juger par le début que j'ai entendu! Seroit-ce par haine pour Mr. Faulkland? Au moins il est sûr qu'elle me déteste, puisqu'elle m'outrage.

Il est midi: je n'ai pas vu Mr. Arnold depuis ce matin. Il a sorti dès qu'il s'est levé, & n'est pas encore rentré; bon Dieu! est-ce là la vie que je suis condamnée à mener desormais?...

Nouvelle scene, nouveau sujet de chagrin. Sûrement mon malheur ne tardera pas d'arriver à son comble. Mr. Arnold vient de rentrer, & est déjà ressorti. Quelle conversation nous avons eue ensemble!

Il s'est d'abord promené dans ma chambre, pendant quelques minutes, sans rien dire: puis s'arrêtant tout-à-coup, & fixant sur moi des yeux durs & terribles, Depuis quand, dit-il, connoissez-vous Mr. Faulkland? Je lui réponds que notre connoissance avoit commencé quelques mois avant que je fusse mariée. Il a été votre amant,

j'en suis bien informé.. Oui, il l'a été, & il y a eu un mariage conclu entre nous, qui n'a pas eu lieu. Peut-être seriez-vous plus heureuse, Madame, si ce mariage n'avoit pas manqué. Je ne le crois pas, Monsieur, & je ne vous ai pas donné lieu de me supposer dans ces sentimens. Moi, j'en ai eu de très-fortes de refuser la main de Mr. Faulkland, & j'ai volontiers obéi à ma mere lorsqu'elle m'a défendu de le voir. Je ne demande point à savoir ces fortes raisons, poursuit-il; mais je suppose, Madame, que vous m'obéirez aussi volontiers, à moi, si j'exige de vous la même condescendance. De tout mon cœur, vous ne pouvez rien exiger de moi, à quoi j'obéis-se plus volontiers & plus exactement, qu'à ceci. Mais permettez moi, Monsieur, de vous demander ce qui, dans ma conduite, peut vous faire juger cette défense nécessaire? Je ne puis pas dire, répond Mr. Arnold, que j'aye aucun soupçon de votre vertu; mais votre condescendance en ce point est nécessaire à ma tranquillité & à votre honneur. Et d'ailleurs le mariage de
la

la personne aimée ne suffit pas toujours pour détruire les espérances d'un amant passionné. Vous me promettez de ne le plus voir ? Je vous le promets. Je ferai dire à Lady V..., dont j'estime tant la connoissance, que je la supplie de me dispenser d'aller chez elle, tandis que Mr. Faulkland y demeurera. Je ne fais point d'autre maison, de celles que je vois, où il soit connu.

Mon amour-propre eût été trop mortifié de lui demander de quelle part il avoit appris ce qu'il venoit de me dire. Je ne le savois que trop. Craignant donc qu'il n'aimât mieux forger un mensonge que de m'avouer son auteur, j'ai évité de lui faire aucune question à ce sujet. Il a paru satisfait de ma promesse, & m'a quittée aussitôt, comme si sa visite n'eût pour but que de l'obtenir.

Le 8 Septembre.

Quel cruel quart-d'heure je viens d'essuyer, ma chère amie ! Mistress Gerrarde m'a fait une visite. Elle étoit aussi vive, aussi assurée qu'à l'ordinaire : elle venoit me témoigner la part qu'elle prenoit à l'ac-

cident qui m'est arrivé ; son compliment étoit si apprêté ; sa sensibilité si affectée , sa tendresse si excessive , que j'ai détesté encore plus sa fausseté , que tout le reste de sa conduite à mon égard. Elle m'a dit qu'elle avoit été aussi à la Comédie , & que par le plus grand bonheur du monde , elle n'avoit eu d'autre mal qu'un peu de frayeur. Je ne vous y ai point vue , ai-je dit. Cela n'est pas fort étonnant , m'a-t-elle répliqué : je m'étois mise dans un petit coin assez obscur , où je ne crois pas que personne m'ait vue. J'avois mes raisons pour me rendre ainsi invisible. Plusieurs femmes m'avoient priée de les accompagner , & pour ne point faire de jalouses , je les avois toutes refusées. Il ne convenoit pas après cela que je parusse. Pour n'être donc point reconnue , je m'étois glissée subtilement dans la galerie , en négligé , n'ayant avec moi que ma femme de chambre. Femme impudente!..

N'est-il pas étrange , ma chere , que Mr. Arnold puisse avoir tant de foiblesse pour cette femme ? s'oublier jusqu'au point de l'accompagner dans une telle place ! S'afficher

ficher de la sorte ! Car je m'en rapporte à ce qu'elle dit. Il se pourroit néanmoins qu'ils se fussent donnés un rendez-vous à la Comédie. Peut-être aussi qu'ils s'y sont rencontrés par hazard, ou que le voyant, elle lui a fait signe de venir près d'elle. Peut-être encore qu'il ne l'a apperçue que lorsqu'elle échappoit aux flammes, & seulement à temps pour la secourir. Et que n'importent ces peut-être !

Le 9 Septembre.

J'ETOIS donc née pour sacrifier mon bonheur au bonheur d'autrui ! Que dis-je ? pour immoler mon repos à l'injuste passion des autres ! Hé bien je remplis ma destinée. Je suis au comble du malheur, & je n'y vois d'autre remède que celui des maux qui n'en ont point : la patience.

Mr. Arnold est toute la journée dehors. La nuit, nous vivons séparés à cause de mon indisposition. De sorte qu'à peine je l'entrevois : nous nous parlons encore moins. Quelle affreuse perspective pour la suite ! Quel supplice pour une femme

fidele , de songer qu'elle a perdu le cœur de son mari , & qu'une autre le possède ! Ah Cécile ! puissiez-vous ne jamais éprouver un tourment si cruel !

Lady V... la meilleure des femmes , me tient fidele compagnie. Elle me presse de venir la voir , à présent que mon pied va assez bien ; je m'excuse le plus honnêtement que je puis. Je suis vraiment peinée de la conduite que je suis obligée de tenir à son égard ; je n'ose pourtant lui en dire le motif. La jalousie est toujours un ridicule , & le plus grand de tous , quand il est sans fondement. Dois-je y exposer Mr. Arnold ? Et comment interpréter autrement la défense qu'il m'a faite ?

Le 12 Septembre.

JE me lasse de forger des prétextes pour me dispenser d'aller à V... hall. Mais Mylady m'en épargne la peine. Elle ne m'invite plus ; elle continue néanmoins ses visites polies & amicales. Soupçonneroit-elle quelque chose de ma nouvelle situation ? Elle ne m'en a rien témoigné du tout. Cependant

pendant elle ne me presse plus de l'aller voir, elle ne me demande point la raison de mes refus, toujours impolis & desobligeans, de quelque excuse dont je les aye colorés; elle ne me dit pas un mot de Mr. Faulkland: tout cela me fait craindre qu'elle ne devine le motif qui m'empêche d'aller chez elle. Pour lui donner le moindre ombrage qu'il se peut, je ne vais nulle part ailleurs: quoique parfaitement rétablie, je garde ma maison: il semble que je craigne de voir le jour. Est-ce à moi de rougir? Quelle contrainte violente! Pourrai-je la soutenir longtemps? Puis-je toujours vivre enfermée? Mistriss Gerrarde m'importune pour aller la voir, & je lui ai promis qu'elle seroit la première à qui je ferois visite.

Le 27 Septembre.

Tout ce que je prévois m'arrive. N'avois-je pas dit, Cécile, que mon malheur alloit être comblé? Ai-je enfin épuisé l'abîme des maux que le destin me préparoit? Apprenez ceux d'un seul jour.

Mr.

Mr. Arnold est parti ce matin , disant qu'il ne rentreroit pas avant la nuit. Avant de monter à cheval , il m'a demandé , avec cette indifférence qui accompagne le peu de paroles qu'il me dit , ce que je comptois faire moi-même aujourd'hui. J'ai répondu que je n'avois pas dessein de sortir de chez moi , & que je partagerois mon temps entre la lecture & mon aiguille. C'étoit là réellement mon intention ; mais Mr. Arnold ne faisoit que de me quitter lorsque j'ai reçu un message de Mistriss Gerrarde , qui s'informoit de ma santé , & me faisoit dire qu'elle avoit eu une mauvaise nuit , qu'elle n'étoit pas mieux , qu'elle souhaiteroit être en état d'aller passer la journée avec moi , mais qu'elle me prioit instamment de venir dîner chez elle. Lorsque j'avois dit à Mr. Arnold que je ne sortirois pas , je n'avois ni dessein ni envie de le faire. Mais je vous avoue ma foiblesse : je soupçonnois qu'il se proposoit lui , de passer tout le jour avec Mistriss Gerrarde comme il fait souvent. La question , qu'il m'avoit faite en partant , autorisoit ma con-

jec-

jection : comme je n'avois pas encore vu
 Mistriss Gerrarde depuis que j'étois réta-
 blie, il pouvoit supposer naturellement que
 je lui rendrois aujourd'hui sa visite ; & dans
 ce cas il devoit s'en assurer d'avance en
 s'informant de mes arrangemens pour ce
 jour, afin que je ne le trouvasse pas chez
 elle : ce qui eût été un qui-pro-quo désagréa-
 ble pour nous trois. Prévenue comme j'é-
 tois de cette idée, le message de Mistriss
 Gerrarde m'a donné une joye secrète, par-
 ce qu'il m'assuroit que Mr. Arnold ne la
 verroit pas de tout le jour : car, quand je
 vais chez elle, elle me retient ordinaire-
 ment fort tard. Les moindres circonstan-
 ces consolent les malheureux, ou aggra-
 vent leurs maux. Je l'ai éprouvé dans ce
 moment. J'avois une forte de satisfaction
 à penser qu'au moins Mr. Arnold seroit un
 jour absent de ma rivale... Ma rivale ! mé-
 rite-t-elle ce titre ? C'est bien assez pour
 elle d'être appelée sa maîtresse. En un mot,
 je me suis déterminée à aller à Ashby :
 Mistriss Gerrarde m'ayant fait entendre
 qu'elle étoit indisposée, je m'imaginois
 que

que ma complaisance, en cette occasion, feroit plaisir à Mr. Arnold.

J'arrive donc à peu près à l'heure du dîné, qui est pour elle plus tard que pour personne des environs. Je la trouve parée, & elle me semble en parfaite santé. Elle paroît surprise de me voir. Supposant qu'elle avoit espéré que je la refuserois, j'étois fort fâchée d'être venue; je m'étonnois en même temps que la réponse que j'avois faite à son message, ne l'eût pas préparée à mon arrivée. Il me vient aussi-tôt dans la pensée qu'elle attend Mr. Arnold, & cette idée augmente mon embarras. Enfin je lui dis que si j'avois cru la trouver si bien, je n'aurois pas eu l'honneur de la voir aujourd'hui; que je m'étois proposé de rester chez moi; & que son invitation seule avoit pu me faire changer de résolution. Surement, ma chère, dit-elle, il y a ici une méprise: on vous aura mal rendu mon message. Je vous avois priée de me faire l'amitié de passer la journée avec moi, demain; car, pour aujourd'hui, je suis indispensablement engagée. Je suis néanmoins charmée
que

que vous foyez venue. Je ne sortirai que vers les sept heures du soir, je vous tiendrai compagnie jusqu'à ce temps. J'étois extrêmement mortifiée de cette aventure. Surement, Madame, ou votre domestique s'est mépris ou le mien; car l'on m'a bien dit que vous m'attendiez aujourd'hui, & outre cela, vous m'avez encore fait dire que vous ne vous portiez pas bien. J'étois aussi fort mal ce matin, reprend-elle; & quoique j'eusse promis de passer la soirée dehors, j'ai été sur le point de m'envoyer excuser; me trouvant après un peu mieux, j'ai résolu d'aller. Ceci avoit l'air d'une défaite, & je l'ai pris pour ce qu'il sembloit être.

On sert d'abord le dîné. Je me mets à table, mais avec une répugnance qui m'a ôté l'appétit. Je voulois prendre congé de Mistriss Gerrarde aussi-tôt après le dîné: elle me presse de demeurer, disant que, si je la refusois, je lui ferois croire qu'elle m'avoit desobligée. Elle demande une table de jeu, des cartes, & je ne puis m'empêcher de faire un piquet avec elle.

Je

Je jouois avec dégoût, sans attention, souhaitant à chaque instant que le jeu finît. Enfin on apporte le café. Je lui dis alors que je ne voulois point abuser de sa complaisance : que j'étois sûre que je l'empêchois de sortir ; que je la priois de me permettre de prendre congé d'elle. J'ai beau insister, elle me retient absolument, & m'oblige de prendre le café avec elle. Je me hâtois de boire pour la quitter plutôt, lorsque tout à coup la porte de l'appartement s'ouvre, & je vois entrer Mr. Faulkland. L'apparition subite du spectre le plus horrible ne m'auroit pas tant effrayée. Je laisse tomber tasse & sous-tasse ; je deviens pâle, foible, tremblante, sans respiration ni sentiment, comme si j'allois mourir. Mistriss Gerrarde fait l'empressee autour de moi, & me soutient ; on m'apporte un verre d'eau. Je fais un effort pour me lever de ma chaise, disant que je voulois prendre un peu l'air, & d'un pas chancelant je gagne la porte de la rue : car j'étois résolue de m'en aller d'abord chez moi, mais je pouvois à peine me soutenir, je n'a-

vois

vois pas la force de faire un pas. Je reste donc un moment sous le portique, pour revenir de mon évanouissement, & être en état de me mettre en chemin. Mr. Faulkland avoit été témoin de l'effet de sa présence sur moi. Il étoit resté dans la salle de compagnie, sentant que, s'il me suivoit pour me secourir, le remède feroit pire que le mal. Je crois, Cécile, que si je m'étois apperçue qu'il me témoignât de la sensibilité, je serois morte de confusion & d'horreur. Il ne m'a pas dit un mot, & je ne suis pas restée deux minutes dans la chambre, après qu'il y est entré. Croyez-vous que la situation déplorable où j'étois, pût devenir plus cruelle? Oui ma chère, elle le pouvoit: je n'étois pas encore au dernier degré du malheur.

Mistress Gerrarde, après avoir parlé un moment avec Mr. Faulkland, vient me rejoindre sous le portique, & m'affomme de caresses affectées, lorsque j'entends les hannissements d'un cheval, & aussi tôt je vois Mr. Arnold qui descend à la porte. Alors je me crois perdue; il me vient à l'esprit

que je suis trahie ; que c'est un complot de Mistriss Gerrarde. Complot infernal ! Comment l'a-t-elle tramé ? Par quels iniques moyens a-t-elle pu l'exécuter ? Comment justifier mon innocence ? Tout parle contre moi. Mon esprit est un chaos où je ne conçois rien. Mr. Arnold me parle , je veux lui répondre , & je ne puis parler. Mistriss Gerrarde répond pour moi , que je me suis évanouie subitement , au moment que je me disposois à retourner chez moi. Elle ajoute : Comme j'avois dessein de sortir moi-même , j'avois ordonné que ma voiture fût prête à peu près pour cette heure , & je pense qu'elle l'est déjà. Mistriss Arnold en profitera. En attendant , ma chere , je crois que vous ferez bien de rentrer dans la salle ; vous y ferez mieux qu'à la porte. Le cocher nous avertira , quand il aura attelé.

Je suis mieux à présent , Madame , & je puis bien marcher jusqu'à South-park. Vous vous gêneriez pour moi , je ne veux point vous être à charge. Il est impossible que vous alliez à pied , dit Mr. Arnold ; & je ne le veux pas absolument. Mistriss

Ger-

Gerrarde ordonne aussi-tôt qu'on avance le carrosse, & dit que, puisqu'elle devoit sortir, elle me remettra elle-même chez moi. Ce fera le mieux, dit Mr. Arnold, & je vous suivrai de près. Le carrosse nous attendoit, & nous allions monter, lorsque Mistriss Gerrarde s'écrie : Qu'allois-je faire ! J'oublie que j'ai quelqu'un là derriere ; il seroit fort impoli de partir sans lui rien dire. Qui donc, reprend vivement Mr. Arnold ? Mr. Faulkland, dit-elle, qui s'est avisé de me faire une visite ce soir, je ne fais à quel propos. Femme artificieuse ! Elle rentre, & revient avec Mr. Faulkland. Celui-ci salue assez cavalièrement Mr. Arnold, me fait une révérence polie, & s'en va de son côté.

Mistriss Gerrarde me fait monter dans son carrosse, monte ensuite, & ordonne au cocher d'aller à South-park, laissant à sa porte Mr. Arnold, qui paroissoit intrigué & n'a pas dit une parole.

Pendant la route, Mistriss Gerrarde me demandoit sans-cesse comment j'étois, si je me trouvois un peu remise, si la tête

étoit encore aussi foible, si la voiture n'alloit point trop vite pour moi? Je lui répondois par monosyllabes; bien, mieux, oui, non. Nous arrivons enfin; elle me met à ma porte, & me souhaite le bon soir sans descendre.

Quand je me suis vue seule, je me suis livrée à mes tristes réflexions. Je songeois aux suites terribles d'une rencontre inattendue de ma part, mais que je jugeois avoir été préparée à dessein de me perdre. Toutes les circonstances se présentent ensemble à mon esprit. Je les combine, je les arrange, je cherche le nœud d'une intrigue si détestable. Il est évident que Mitris Gerrarde attendoit ce soir Mr. Arnold. Elle m'a envoyé prier de venir la voir, uniquement pour me tromper: elle a feint qu'on m'avoit mal fait son message: pur artifice pour en imposer à Mr. Arnold, afin qu'il s'imaginât qu'elle ne m'attendoit point; quelle apparence en effet qu'elle m'ait invitée un soir qu'elle devoit passer avec lui? Elle le met par-là dans l'impossibilité de découvrir la fourberie. Elle m'a
fait

fait faire un message de bouche , contre sa coutume. Elle m'envoie ordinairement une carte ; mais cette voye étoit ici trop dangereuse ; une carte est un messager trop fidele : il n'y auroit point eu de méprise à alléguer. Elle étoit engagée , disoit-elle ; & elle m'a retenue malgré moi : cette premiere circonstance doit nécessairement persuader à Mr. Arnold que je suis venue sans être invitée , & qu'elle a manqué de défaite pour se délivrer de moi : l'autre événement sert à merveille ses desseins ; car il est aussi clair que le jour , qu'elle avoit tout arrangé pour que Mr. Arnold nous trouvât ensemble , Mr. Faulkland & moi. Tout cela se déduit naturellement de la combinaison des circonstances.

Mais ce qui est pour moi une énigme inexplicable , c'est de savoir comment elle a pu amener Mr. Faulkland , que je ne croyois pas qu'elle connût , à lui faire une visite si à contre-temps , dans une conjoncture si fatale pour moi , & si favorable aux vues de cette femme détestable. Quelle furie est sortie des Enfers pour l'aider de

ses conseils, & faire réussir son projet infame. Sans-doute elle savoit que Mr. Arnold m'avoit défendu de voir Mr. Faulkland, & que je lui avois promis d'obéir. Il m'accusera d'avoir manqué à ma promesse. J'aurai beau dire que c'est un effet du hazard, auquel je n'ai point contribué. Tout est contre moi : il me croira infidele ; & c'est ce qu'elle prétend... N'aurai-je donc rien à alléguer en ma faveur ? Ne pourrai-je me laver à ses yeux, d'une imputation si fausse ? Quand je serois réduite au silence, son cœur, s'il n'a pas encore résolu ma perte, doit lui faire pressentir la vérité.

Peut-être que Mr. Faulkland est aimé en secret de Mistriss Gerrarde, & que Mr. Arnold est la dupe de sa perfidie, comme je suis moi-même la victime infortunée de sa méchanceté & de sa criminelle passion... Tout cela est un mystere épouvantable : mais je ne puis vivre plus longtemps dans le doute. Je veux détromper Mr. Arnold, s'il se peut. Et pourquoi n'espérerois-je pas de lui faire connoître la fourberie de
cette

cette femme, tandis qu'elle réussit à me perdre dans son esprit ?

Je ne puis mieux comparer ma situation présente, qu'à celle d'un pauvre criminel qui va paroître devant son Juge. J'attends la présence, du mien. Je souhaite qu'il vienne, & je crains de le voir...

J'aurois pu m'épargner tant d'inquiétude. Mr. Arnold est rentré, mais il s'est enfermé dans sa chambre. Je ne veux pas l'importuner ce soir. Peut-être sera-t-il demain plus disposé à m'entendre, & moi plus en état de me justifier ? Puissé-je conjurer la tempête affreuse qui menace nos têtes.

Le 13 Septembre.

Je n'ai plus rien à espérer, ni à craindre : tout est perdu pour moi : mon malheur est comblé.

Je me suis couchée la nuit dernière, mais je n'ai pas dormi. J'ai passé des heures trop cruelles pour entreprendre de les décrire : je crois que le silence des ténèbres augmente la tristesse & l'accablement des malheureux. Je savois bien que Mr.

Arnold, prévenu comme il l'étoit par les artifices de mon ennemie, voudroit à peine m'entendre me justifier; & qu'il me feroit bien difficile de lui persuader qu'un hazard fatal, ou la méchanceté plus fatale encore de Mistriss Gerrarde, étoit la seule cause de ce qui l'irritoit contre moi. Cependant, comme on espere toujours ce qu'on desire, j'avois résolu de venger mon innocence, & j'ai occupé mon esprit, la plus grande partie de la nuit, à préparer ma défense. Vers le matin, succombant à l'excès de mes peines, & de la fatigue de la veille, je me suis endormie. Je n'ai pas joui longtemps de ce repos, ou plutôt de cet assoupissement. Quelque bruit, que l'on a fait dans la maison, m'a éveillée subitement; voyant qu'il se faisoit grand jour, je regarde à ma montre : il étoit sept heures passées: je sonne: Patty entre, & je lui demande si son maître se leve. La pauvre fille, toute émue, ose à peine me répondre: enfin elle me dit: Monsieur est sorti à cheval, il y a plus de deux heures, Madame: il a ordonné à son valet de mettre du linge

linge dans son portemanteau , avec les autres choses dont il pouvoit avoir besoin , & je ne crois pas qu'il revienne ce soir ; car il m'a donné cette lettre pour vous remettre. J'ouvre la lettre en tremblant , & j'y lis cette affreuse sentence.

„ Vous m'avez manqué de foi. Je vous
 „ avois défendu de le voir : vous m'a-
 „ viez promis que vous ne le verriez ja-
 „ mais. Vous l'avez vu , contre mes or-
 „ dres & malgré votre promesse. Puisque
 „ vous avez été capable de me tromper en
 „ un point si essentiel , je ne dois plus
 „ compter sur votre prudence ni sur vo-
 „ tre fidélité. Quels que soient vos pro-
 „ jets , ce feroit à ma honte , si vous en
 „ poursuiviez l'exécution dans la maison
 „ de votre mari. Le deshonneur en re-
 „ tomberoit sur moi : je veux l'éviter. Je
 „ vous donne huit jours à choisir l'endroit
 „ où vous voulez faire désormais votre
 „ demeure. Une seule maison ne suffit pas
 „ à deux personnes dont les cœurs sont
 „ divisés. Nos enfans resteront avec moi.
 „ Vous jouirez dès - à - présent du douaire

„ stipulé par votre mariage, & j'aurai soin
„ de vous en faire compter la somme pour
„ votre entretien particulier.

„ J'ai quitté la maison pour éviter toute
„ contestation; je n'y rentrerai que quand
„ je saurai que vous n'y serez plus. Epar-
„ gnez-moi de vous entendre. Tout ce que
„ vous allégueriez pour vous justifier, ne
„ feroit qu'augmenter le ressentiment d'un
„ mari déjà trop offensé.

J'ai tâché de suspendre un moment le
trouble de mon ame, pour vous transcrire
cette lettre.

O ma Cécile ! Quel fort affreux est ce-
lui de ta misérable amie ! Etre négligée,
abandonnée, méprisée par un mari que j'ai-
me ! C'est peu, & je pourrois peut-être le
supporter. Mais en être soupçonnée, accu-
sée ! Devenir en même temps l'objet infor-
tuné de sa jalousie & de son mépris !.. Ceux
qui disent qu'il n'y a point de jalousie sans
amour, connoissent bien peu le cœur hu-
main. Je fais une épreuve terrible du con-
traire. Mr. Arnold ne m'aime pas, & il
doute de ma fidélité. Soupçon cruel, bas
&

& infame ! Femme sans honneur ! vile créature ! c'est toi qui as tramé tout cela ; comme une furie acharnée à ma perte , tu me portes les derniers coups , pour achever dignement ce que tu as commencé.

Que ferai-je ? Où fuir ? Je ne puis rester ici : ma présence chasse Mr. Arnold de chez lui. Irai-je me jeter entre les bras de ma mere ? Dans l'état où je suis , ce feroit lui donner la mort. Cependant il faut qu'elle le sache tôt ou tard. Dois-je donc attendre que l'on me chasse honteusement de chez moi ? Non , je n'en puis supporter la pensée. Allons , fuyons dès ce moment. Et où aller ? N'importe où , fuyons.

Le 15 Septembre.

Dieu me préserve de devenir folle. J'ai passé deux jours & deux nuits , je ne fais comment ; sans parler & sans prendre aucune nourriture , me dit Patty. Je me sens pourtant un peu remise de l'agitation de mes esprits. Je vais écrire à ma mere , & la prier de donner un azile à sa malheureuse.

se fille. Je suis moins troublée à présent ,
& je fais que lui dire.....

Je venois justement d'envoyer ma lettre
toute en désordre & mouillée de mes lar-
mes qu'elle étoit , lorsque Patty m'en a
apporté une qui étoit venue par la poste.
A l'adresse j'ai reconnu la main de ma me-
re , je l'ai baisée avant de l'ouvrir. Voyez ,
ma sœur , avec quelle tendresse elle m'écrit.
Hélas ! elle ignore mon malheur : elle me
croit toujours chérie de mon mari , & tou-
jours goûtant les douceurs de la paix do-
mestique.

„ Ma chere Sidney ,

„ L'âge & les infirmités avancent pas
„ à pas , & m'approchent de ma fin. Ma
„ derniere maladie m'a donné une vio-
„ lente secousse : c'est un avertissement
„ pour la suite. Je ne me flatte pas de ré-
„ sister à la premiere attaque. Vos soins
„ domestiques sont désormais trop accrus
„ pour que je puisse attendre ou desirer de
„ vous voir à Sidney-castle. Je ne vous
„ engage pas à faire le voyage , ma chere ;
„ mais

„ mais vous êtes la consolation de ma vieil-
 „ leffe. Dans l'état présent de ma fanté
 „ affoiblie , je ne puis souffrir d'être si éloi-
 „ gnée de vous. Tant que Dieu me don-
 „ nera des forces , j'en profiterai. Vous
 „ m'avez dit que vous étiez logés étroite-
 „ ment à Sout-park. Je ne veux donc pas
 „ vous incommoder. J'ai seulement des-
 „ sein d'aller à Londres ; je vous verrai à
 „ votre retour : ne hâtez point votre dé-
 „ part pour moi. Il n'y a rien qui presse :
 „ je ne suis pas dans un danger imminent ;
 „ je veux seulement profiter de cet inter-
 „ valle de bonne fanté pour me rappor-
 „ cher de vous. Si Dieu me prolonge la
 „ vie , quelle douce satisfaction pour moi
 „ de passer l'hyver prochain avec ma Sid-
 „ ney & son cher mari : je reverrai encore
 „ mes chers petits enfans.

„ Si je meurs , ma fille me fermera les
 „ yeux , & je mourrai contente. Que pour-
 „ rois-je regretter au monde , ayant assez
 „ vécu pour voir ma Sidney heureuse en-
 „ tre les bras d'un mari qui l'adore. Son
 „ amour vous tiendra lieu de ma tendres-
 „ se.

„ se. Les nœuds sacrés qui l'attachent à
„ vous, suppléeront à ceux que la mort doit
„ bientôt rompre. Vous retrouverez en
„ lui la tendresse d'une mere jointe à l'a-
„ mour d'un mari.

„ Je ne cesse d'offrir au Ciel les vœux les
„ plus ardents pour votre bonheur & le sien.
„ Votre frere , qui est avec moi , vous
„ fait bien des amitiés : il se propose de
„ passer ici la plus grande partie de l'hyver.

„ Comme j'espere être à Londres vers
„ la fin de la semaine , adressez vos lettres
„ directement à votre maison en ville.

„ Je suis avec les plus tendres senti-
„ mens,

„ Ma chere Sidney,

„ Votre bonne &
„ affectionnée mere

„ DOROTHE'E BIDULPH.

J'ai le cœur ferré de douleur. O Céci-
le! que deviendra ma bonne, ma chere &
respectable mere, lorsqu'elle apprendra que
cette fille bien aimée, la consolation de
sa

sa vieillesse , l'amour de son ame , est une pauvre misérable , délaissée de son mari , qui la dédaigne , la hait , la méprise , la chasse de sa maison ! Mes chers enfans... faut-il que je vous perde ?.. Grand Dieu , à quels malheurs m'avois-tu destinée ! Pleurez , mes yeux ; & vous , mon cœur , livre vous à la tristesse la plus amère...

Résistons plutôt au malheur. Je veux tâcher de me préparer à deux événemens terribles , plus affreux pour moi , que l'appareil de la mort ne l'est au coupable qui attend l'heure de son exécution : la séparation de mes enfans & la rencontre de ma mère. Puisqu'elle ne recevra point la lettre que je lui ai écrite à Sidney-castle , je vais lui écrire à Londres , pour la disposer à recevoir une fille aussi infortunée qu'elle la croyoit heureuse.

Lady V.... ! Oui , c'est elle , je l'entends monter l'escalier. Comment lui cacher ma douleur & ma disgrâce ?.....

Lady V... vient de me quitter : elle m'a laissée dans l'étonnement & dans une nouvelle horreur. Mistriss Gerrarde ! Qui pen-

pensez-vous qu'elle est? Elle est la tante de Miss Burchell: cette tante infame qui a vendu l'honneur de sa niece. Il faut que cette femme détestable soit envoyée dans le monde par un Dieu irrité, pour châtier les hommes! Mais ses coups ne tombent que sur l'innocence!

Il m'est impossible de vous répéter en ordre la conversation que nous avons eue, Lady V... & moi. Elle n'a pas eu de peine à remarquer sur mon visage la trace de mes pleurs, & elles ont recommencé à couler lorsque je l'ai vue. Je n'ai pu lui en cacher la cause, & je lui ai donné à lire la lettre de Mr. Arnold, n'ayant pas la force de lui en dire le contenu.

C'est un complot de Mistriss Gerrarde, s'écrie-t-elle; voilà de ses coups abominables qui décelent la noirceur de son ame! Comment a-t-elle pu enforceler votre mari, jusqu'à le porter à des excès si horribles? Je l'ignore, Madame, dis-je; mais j'espere que vous me rendez assez de justice pour me croire innocente. Innocente! reprend-elle; hélas! ma chere amie, votre mal-

malheur me fait souffrir presque autant que vous. Mais saviez-vous que Mistriss Gerarde avoit une intrigue avec Mr. Arnold. Je le craignois Madame, mais je me flattois qu'elle n'étoit pas publique. Pauvre enfant, continue-t-elle d'un air compatissant, son attachement pour elle n'a jamais été un secret; on en a parlé plus que jamais depuis ce dernier voyage à South-park; & probablement vous avez été la dernière à le soupçonner. J'en ai craint souvent les suites, mais je n'aurois pas imaginé qu'elles dussent être si extrêmes. J'ai toujours eu mauvaise opinion de cette femme. Je la voyois quelquefois lorsque son mari vivoit, seulement encore par bienfaisance, & à cause de sa niece, fille charmante, qui demeuroidoit alors avec elle; depuis que Miss Burchel l'a quittée, je n'ai presque plus aucune liaison avec elle, quoique Mylord qui étoit intime avec le Capitaine Gerrarde, veuille que je fasse politesse à la veuve de son ancien ami.

Le nom de Miss Burchell m'a rendue muette & confuse. Enfin la fusée commençoit à se débrouiller. Avec quel zele infatiga-

tigable cette femme perdue a continué de remplir sa carrière d'iniquité, & toujours pour mon malheur! Lady V... uniquement occupée de mon infortune, ne prenant pas garde à mon silence, ni à ma confusion, Que comptez-vous faire, me dit-elle? Pensez-vous qu'il n'y ait pas moyen de defabufer, par l'entremise de vos amis, votre mari infortuné? je dis infortuné, car il l'est, & plus que vous, qui trouvez de la consolation dans votre innocence. Ah! Madame, il est inutile d'y songer. Mistriss Gerarde m'a porté un coup mortel. Elle a machiné ma perte: elle est inévitable. Si Mr. Arnold étoit livré à lui seul, peut-être y auroit-il quelque chose à espérer? Mais cette femme s'est chargée du soin d'entretenir ses soupçons injustes, elle est pour lui & pour moi un génie méchant qui nous persécute & nous perdra. Elle a son cœur que je croyois posséder, & mon absence est devenue nécessaire à leur tranquillité. Mon parti est pris: je quitte d'abord cette maison. Vous n'iriez point ailleurs que chez moi, dit Lady V... en mêlant ses larmes aux miennes, si je ne craignois que V...
hall

hall ne fût pas une retraite convenable pour vous, tandis que Mr. Faulkland y demeurera. Quelle sera sa désolation & son désespoir lorsqu'il saura vos malheurs!

J'ai conjuré Lady V... de ne lui en point parler. Ma séparation de mon mari ne peut pas être longtemps un secret: on peut au moins en ignorer le motif. Elle m'a dit que Mr. Faulkland étoit parti ce matin pour aller voir Sir George à Sidney-castle. Il en avoit reçu une lettre quelques jours avant, par laquelle il lui mandoit que Lady Bidulph devant partir dans un ou deux jours pour Londres, il le prioit de venir passer au moins une semaine avec lui. Elle a ajouté que Mr. Faulkland devoit revenir de Sidney-Castle à V... hall, où il avoit promis à Mylord de rester au moins jusqu'à ce que ses affaires fussent terminées, & qu'ils eussent réglé ensemble tout ce qui concerne la succession que Mr. Faulkland a hérité de sa vieille tante, dont Mylord est l'exécuteur testamentaire.

J'ai dit à Lady V... qu'il dépendoit absolument d'elle de cacher cette affaire à

Mr. Faulkland; qu'il étoit à craindre qu'il ne prît la chose trop vivement: ce qui rendroit ma séparation d'avec Mr. Arnold, doublement flétrissante pour moi. Elle sentoît la nécessité de cette précaution, & elle m'a promis le secret. Puis elle m'a dit: Je suis extrêmement surprise de la visite que Mr. Faulkland a faite à Mistriss Gerarde. J'ignorois qu'il la connût autrement que de nom. Car, pour l'amour de votre mari pour elle, il le fait, il nous en a oui parler souvent, à Mylord & moi; & je le crois trop délicat pour avoir une intrigue avec une telle femme. Je vous dirai même que je l'ai entendu plusieurs fois la détester, & témoigner son indignation contre elle, sur ce qu'elle vous enlevoit l'affection de votre mari: ce que j'avois remarqué depuis longtemps. Mais peut-on connoître le cœur humain? Si ce que je soupçonne est vrai, cette infame Gerrarde est bien plus méchante que nous ne pouvons imaginer. Elle jureroit contre le Ciel & la Terre que Mr. Faulkland n'est allé chez elle que pour avoir occasion de vous y voir;

&

& je suis sûre que c'est elle qui lui en a suggéré la pensée. Le pire de tout cela, c'est qu'il est impossible de faire connoître la vérité de cette affaire à votre mari, sans la participation de Mr. Faulkland, & que votre délicatesse ne le permettra jamais. Non absolument, ai-je répliqué. J'aime-rois mieux n'être point justifiée, que de l'être par lui. Si cette affaire est réellement telle que vous me la représentez, laissons au temps à découvrir la méchanceté de celle à qui il s'est abandonné: tôt ou tard la perversité des méchans se trahit elle-même. Alors il n'aura plus tant de peine à reconnoître mon innocence. A-présent l'empire qu'elle a pris sur lui est trop absolu & trop puissant, pour qu'il me soit possible de le détruire, ou même prudent de vouloir l'ébranler. Je sens assez qu'il ne desire autre chose que d'être délivré de la contrainte à laquelle ma présence l'oblige.

Lady V... a été de mon sentiment: elle espere que je ne serai pas toujours malheureuse. Peut-être le souhaite-t-elle plus que moi-même? Car en vérité je suis fai-

te au malheur: notre ame, à force d'être malheureuse, perd le goût, le souvenir & l'espérance d'un meilleur état; alors on ne souhaite guere ce dont on n'a qu'une idée confuse, ce qu'on regarde comme presque impossible, sur-tout quand on a pris l'habitude du contraire. Lady V... a passé la journée avec moi; nous l'avons finie comme nous l'avions commencée, par les pleurs. Elle prenoit congé de moi Adieu, ma chere Lady V..., je ne vous verrai plus, je pars dans deux jours pour Londres..... Adieu, ma très-chere Mistriss Arnold, soyez plus forte que le sort n'est cruel. Le temps viendra que votre mari se repentira des maux qu'il vous cause, & voudra vous en dédommager. Mylord & moi, nous ferons notre possible pour le détromper... Nous nous retrouverons à Londres, ma chere; j'y irai exprès cet hiver, & le plutôt qu'il se pourra. Ayez bon courage. Votre innocence triomphera de votre malheur: vous avez trop de vertu pour être toujours malheureuse.... Je ne lui ai point répondu, j'avois le cœur trop ferré. Nous
nous

nous sommes embrassées en pleurant, & elle m'a quittée en silence.

J'ai écrit à ma mere, & j'ai envoyé ma lettre à Londres, où j'irai bientôt moi-même. Fasse le Ciel que je la trouve préparée à ce retour cruel, & qu'elle ait la force de le supporter!

Le 16 Septembre.

Point de nouvelles de Mistriss Gerrarde, depuis que je l'ai vue chez elle. Elle est parvenue à son but. Contente de sa victoire elle dédaigne de triompher.

Je suis déjà prête à partir. Je quitte dès demain la maison de mon mari, & mes pauvres enfans. Je pleurois sur eux dans ce moment lorsqu'ils dormoient dans les bras de leurs nourrices. Je ne les verrai plus. La pauvre Patty est presque morte de chagrin: elle vouloit me suivre: je l'ai persuadée de rester. Je lui ai dit que je lui confiois mes enfans, que je les confiois à sa fidélité & à sa tendresse. Elle m'a répondu qu'elle en auroit tout le soin imaginable, qu'ils lui étoient aussi chers que la prunel-

le de son œil, & qu'elle me donneroit de temps à autre des nouvelles de leur santé. Il n'y a pas à craindre que Mr. Arnold la renvoye aussi; elle entend à merveille les détails du ménage, & tandis qu'il l'aura il peut se passer d'une gouvernante de maison.

J'ai longtemps disputé avec moi-même, si j'écrirois à Mr. Arnold, ou si je ne lui écrirois pas. Je me suis enfin déterminée pour le dernier. Il est aisé de protester de son innocence, d'en prendre le Ciel à témoin: c'est un langage commun au coupable & à l'innocent. Tous mes sermens ne feroient donc pas d'impression sur mon mari. Si je n'avois que ses soupçons à combattre, il me resteroit quelque espérance. Mais j'ai perdu son cœur; & tandis qu'il aimera une autre que moi, je désespere de lui faire écouter la voix de la raison & de la justice. Si jamais il reconnoît sa faute, elle fera son tourment: je n'en veux pas tirer d'autre vengeance. Peut-être ma mere & mon frere me mettront en état de... Non: ma conduite seule suffira, avec le temps, pour me justifier.

stifier. En attendant je dédaignerai une justification aussi foible que celle des paroles.

De Londres le 18 Septembre.

J'ai quitté South park, & suis arrivée à Londres ce matin dans une voiture de louage, car je n'aurois pas voulu me servir d'une de celles de Mr. Arnold. J'ai trouvé ma mere ici, à la maison de la Rue St. James, où je suis à-présent. Elle y a passé la nuit derniere. Ma lettre l'a jettée dans une agitation & un trouble dont elle n'est pas encore remise. Que m'avez-vous écrit, m'a-t-elle dit quand je me suis présentée devant elle? Votre lettre fatale m'a donné la mort. Est-il bien vrai, ma chere enfant? Quoi? Se peut-il que vous ayez quitté votre mari? Qu'avez-vous fait, ou qu'a-t-il fait? Elle me ferroit entre ses bras, & me baignoit de ses larmes. Je l'ai priée de se tranquilliser un peu; & alors je lui ai raconté mes malheurs, tels que je vous les ai écrits, avec toutes leurs circonstances.

Elle m'interrompoit souvent par des cris & des exclamations qui me perçoient le cœur. Quand j'ai eu fini, elle a paru faisie d'horreur, son esprit troublé appelloit la mort. Pourquoi ai-je tant vécu! Que ne suis-je morte avant de voir le malheur & l'opprobre de ma fille! Je venois mourir en paix auprès de vous. Vous pouviez prolonger ma vie de quelques instans, & vous la terminez! Mes yeux feront donc fermés par la douleur, & mes derniers regards vous verront malheureuse, méprisée, abandonnée! Quel cœur assez dur pourroit supporter un coup si cruel? J'y succombe, adieu ma fille, adieu... Ah! que n'êtes-vous morte au berceau! nous eussions été plus heureuses, vous & moi. J'aurois la satisfaction de vous croire au nombre des esprits célestes. Que dis-je! vous avez été un ange sous mes yeux, & le Ciel m'en punit. Mais c'est mon crime, non le vôtre: devez-vous être la victime des crimes d'autrui?

Ma mere ne pleuroit plus. J'aurois voulu qu'elle pleurât: ses regards secs & ses
cris

cris lamentables m'affectoient plus que n'auroient fait ses pleurs. Mes yeux étoient humides, & commençoient à fondre en larmes: elle y a mêlé les siennes aussitôt, & sa douleur en a été soulagée.

Elle se reprochoit de s'être laissée séduire par les suggestions de Lady Grimston en faveur de Mr. Arnold, & de m'avoir elle-même conseillé cette fatale union. Je l'ai arrêtée, tâchant de détourner son attention de dessus un objet capable de l'affliger davantage; la conjurant de ne pas l'envifager sous ce point de vue; lui disant que j'étois convaincue qu'elle avoit cru agir pour le mieux, & que je ne devois attribuer mon malheur qu'à une fatalité étrange, qu'il n'étoit pas possible de prévoir, ni d'éviter; ajoutant de plus que Mr. Arnold étoit la dupe des fourberies de cette maudite Gerrarde; que je connoissois assez la bonté de son caractère facile pour croire qu'il n'y avoit de son côté que de la surprise & point de malice; qu'en un mot il étoit plutôt l'objet de ma pitié, que de mon ressentiment.

J'ai

J'ai cru qu'il étoit nécessaire de réconcilier ma mere avec lui, en le disculpant autant que la vérité le permettoit; & ce peu de mots a eu un bon effet. Toute son indignation s'est tournée contre Mistrifs Gerarde. Elle l'a appelée, infame pécheresse, endurcie dans le crime, dont rien ne peut excuser en aucune maniere l'horrible méchanceté.

Nous avons pensé ensuite à changer de demeure. Vous concevez bien que la maison de Mr. Arnold ne nous convenoit pas dans de pareilles circonstances : aussi ma mere a déclaré qu'elle n'y passeroit pas une autre nuit. En conséquence nous avons envoyé sa servante retenir sur le champ des appartemens pour nous.

Le 21 Septembre.

Nous avons changé subitement le lieu de la scene. Nous avons pris des appartemens fort beaux & fort commodes dans la Rue St. Aubain. Nous y sommes établies, au moins à-présent & pour quelques mois. Nous y entrâmes hier au soir.

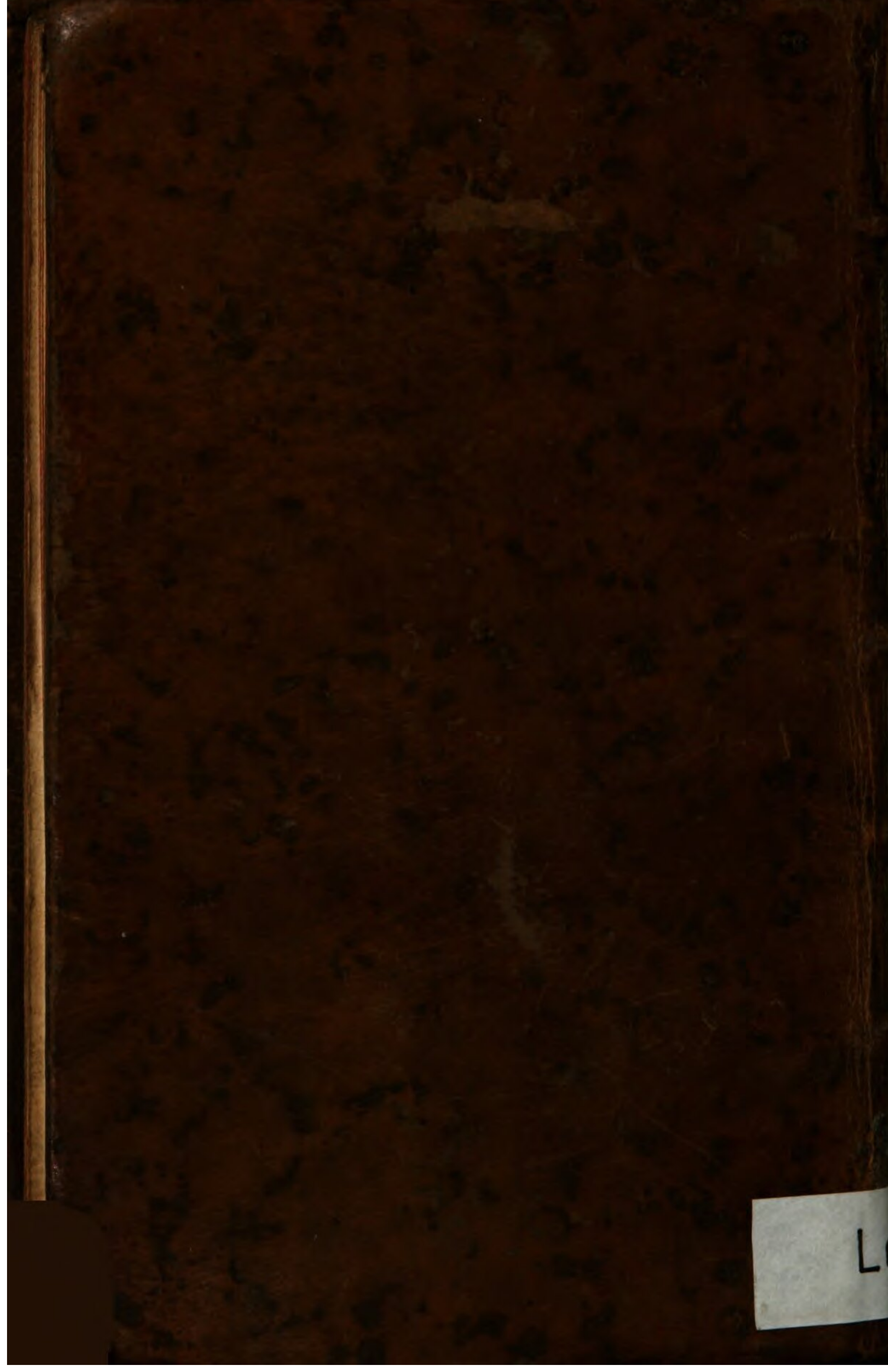
Ma

Ma mere est un peu moins troublée qu'elle n'étoit. Je prie le Ciel d'épargner ses jours, mais je crains que ma priere ne soit pas longtemps exaucée. Que je la trouve changée depuis la dernière fois que je l'ai vue! Elle se plaint d'une hydropisie: ses jambes sont enflées: elle a perdu entièrement l'appétit. Encore si elle avoit l'esprit tranquille & content, j'espérerois qu'avec les secours qu'on peut lui donner ici, elle se rétablirait & vivrait encore quelques années. Je le souhaite de tout mon cœur, je donnerois volontiers de mes jours pour les ajouter aux siens: ce ne seroit pas un grand sacrifice. Mais si le Ciel m'en réserve de plus heureux, ce sont ceux-là que je voudrois donner à ma respectable mere. Je tâche de concentrer mon chagrin au dedans de moi-même, de peur que ma douleur n'augmente la sienne.

Fin du Tome premier.







Sheridan, Frances Chamberlaine, 1724-1766

Memoires de Miss Sidney Bidulph extraits de son journal et traduits de l'
anglois

Bd.: 1

Amsterdam (1762)

Passau, Staatliche Bibliothek -- S nv/Lc (b) 42-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11342573-6